

R. FINCH

e Coll. Balliolen. Oxon.

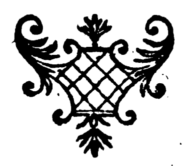


CONTES ET NOUVELLES, EN VERS,

PAR

J. DE LA FONTAINE.

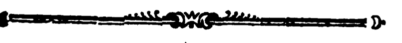
TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. XC.

CONTES
DE
J. DE LA FONTAINE.



JOCONDE.

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

JADIS régnoit en Lombardie
Un Prince auſſi beau que le jour,
Et tel, que des beautés qui régnoient à ſa Cour,
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour en ſe mirant : je fais, dit-il, gageure ;
Qu'il n'eſt mortel dans la nature
Qui me ſoit égal en appas ;
Et gage, ſi l'on veut, la meilleure province
De mes états ;
Et s'il s'én rencontre un, je promets, foi de Prince,
De le traiter ſi bien, qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme

D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, si votre Majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frere;
Aux plus charmans il n'en doit guere.
Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en sois pas cru, mais les cœurs de vos Dames:
Du soin de guérir leurs flammes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon:
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'auriez jamais fait; il vous faut un second.

Là-dessus Astolphe répond:
(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)
Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frere: amenez-le-nous donc.
Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très-bien vous avez dit.
Le Gentilhomme part, & va querir Joconde;
(C'est le nom que ce frere avoit):
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde.
Marié depuis peu; content, je n'en sais rien.
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frere arrive, & lui fait l'embrassade,
Enfin il le persuade.
Joconde, d'une part, regardoit l'amitié
D'un Roi puissant, & d'ailleurs fort aimable;
Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triomphoit d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoi! tu me quittes, disoit-elle!
As-tu bien l'ame assez cruelle,
Pour préférer à ma constante amour
Les faveurs de la Cour?
Tu sais qu'à peine elles durent un jour,
Qu'on les conserve avec inquiétude,
Pour les perdre avec désespoir.
Si tu te lasses de me voir,
Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos règne jour & nuit,
Que les ruisseaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Crois-moi, ne quittes point les hôtes de ces bois,
Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois;
Enfin moi, qui devois me nommer la premiere.
Mais ce n'est plus le temps, tu ris de mon amour:
Va, cruel, va montrer ta beauté singuliere;
Je mourrai, je l'espere, avant la fin du jour.

L'histoire ne dit point, ni de quelle maniere
Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,

Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;
Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.
Disons que la douleur l'empêcha de parler:
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baisers, & pour comble lui donne
Un brasselet de façon fort mignone,
En lui disant: ne le perds pas,
Et qu'il soit toujours à ton bras,
Pour te ressouvenir de mon amour extrême;
Il est de mes cheveux, je l'ai tissu moi-même:
Et voilà de plus mon portrait,
Que j'attache à ce brasselet.

Vous autres bonnes gens, auriez cru que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame;
Moi, qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serois à bon droit défié.
Joconde partit donc; mais ayant oublié
Le brasselet & la peinture,
Par je ne sais quelle aventure,
Le matin même il s'en souvient.
Au grand galop sur ses pas il revient,
Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.
Sans rencontrer personne, & sans être entendu,
Il monte dans sa chambre, & voit près de la Dame
Un lourdaut de valet sur son sein étendu.
Tous deux dormoient: dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde;
Mais cependant il n'en fit rien:

Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.
D'éveiller ces amans il ne le falloit pas;
Car ſon honneur l'obligeoit en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vis, méchante, dit-il tout bas,
A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-deſſus ſe remet en chemin,
Rêvant à ſon malheur tout le long du voyage.
Bien ſouvent il s'écrie, au fort de ſon chagrin:
Encor ſi c'étoit un blondin!
Je me conſolerois d'un ſi ſenſible outrage;
Mais un gros lourdaut de valet!
C'eſt à quoi j'ai plus de regret:
Plus j'y penſe & plus j'en enrage.
Ou l'Amour eſt aveugle, ou bien il n'eſt pas ſage,
D'avoir aſſemblé ces amans.
Ce ſont, hélas! ſes divertiſſemens;
Et poſſible eſt-ce par gageure
Qu'il a cauſé cette aventure.

Le ſouvenir fâcheux d'un ſi perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde:
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour,
Qui devoit charmer tout le monde.

Les Dames le voyant arriver à la Cour,
Dirent d'abord : est-ce là ce Narcisse,
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
Quoi ! le pauvre homme a la jaunisse :
Ce n'est pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un galant qui vient de jeûner
La quarantaine ?
On se fût bien passé de prendre tant de peine.
Astolphe étoit ravi ; le frere étoit confus,
Et ne savoit que penser là-dessus :
Car Joconde cachoit avec un soin extrême
La cause de son ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ses yeux cavés & son visage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,
Faute d'éclat & d'embonpoint.
Amour en eut pitié ; d'ailleurs cette tristesse
Faisoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux.
L'un des plus grands suppôts de l'Empire amoureux
Consumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.
Le Romain se vit donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé :
Car un jour étant seul en une galerie,
Lieu solitaire & tenu fort secret,
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloison n'étoit que de menuiserie,
Le propre discours que voici :
Mon cher Curtade, mon souci,

J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace;
Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une beauté qui m'efface:
Cent conquérans voudroient avoir ta place,
Et tu sembles la méprifer;
Aimant beaucoup mieux t'amufer
A jouer avec quelque Page
Au lanfquenet,
Que me venir trouver feule en ce cabinet.
Dorimene tantôt t'en a fait le meffage;
Tu t'es mis contr'elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en fouci de ce que je fouhaite.
Qui fut bien étonné? ce fut notre Romain:
Je donnerois jufqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le perfonnage
Qui gardoit tant fon quant-à-moi.
Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,
Et fon amante étoit la Reine.
Le Romain fans beaucoup de peine,
Les vit en approchant les yeux
Des fentes que le bois laiffoit en divers lieux.
Ces amans fe fioient aux foins de Dorimene;
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là:
Mais la laiffant tomber, Joconde la trouva;
Puis s'en fervit, puis en tira
Confolation non petite;
Car voici comme il raifonna.

Je ne suis pas le seul : & puisque même on quitte
Un Prince si charmant pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un valet.

Ce penser le console ; il reprend tous ses charmes,
Il devient plus beau que jamais :
Telle pour lui verse des larmes
Qui se moquoit de ses attraits.
C'est à qui l'aimera ; la plus prude s'en pique :
Astolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux ; il en avoit assez.
Retournons aux amans que nous avons laissés.

Après avoir tout vu, le Romain se retire,
Bien empêché de ce secret.
Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire :
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait,
Pour une semblable nouvelle.
Mais, quoi ! Joconde aimoit avecque trop de zèle
Un Prince libéral qui le favorisoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.

Or, comme avec les Rois il faut plus de mystere
Qu'avecque d'autres gens, sans doute, il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le discours doit leur déplaire,
Ce seroit être mal-adroit ;
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde,

Depuis

Depuis l'origine du monde,
Fit un dénombrement des Rois & des Céſars,
Qui, ſujets comme nous à ces communs haſards,
Malgré les ſoins dont leur grandeur ſe pique,
Avoient vu leurs femmes tomber,
En telle ou ſemblable pratique,
Et l'avoient vu, ſans ſuccomber
A la douleur, ſans ſe mettre en colere,
Et ſans en faire pire chere.

Moi, qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon deſtin
De reconnoître cocuage,
Pour un des Dieux du mariage;
Et, comme tel, de lui ſacrifier.
Là-deſſus il conta, ſans en rien oublier,
Toute ſa déconvenue;
Puis vint à celle du Roi.
Je vous tiens, dit Aſtolphe, homme digne de foi
Mais la choſe, pour être crue,
Mérite bien d'être vue;
Menez-moi donc ſur les lieux.
Cela fut fait, & de ſes propres yeux
Aſtolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ſes propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit ſi confus,
Que d'abord tous ſes ſens demeurerent percluſ:
Il fut comme accablé de ce cruel outrage;
Mais bientôt il le prit en homme de courage,

En galant homme, & pour le faire court,
En véritable homme de Cour.
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voici lâchement trahis:
Vengeons-nous-en, & courons le pays;
Cherchons par-tout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms, je laisserai mon train
Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence:
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étois suivi selon ma qualité.
Joconde approuve fort le dessein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le Prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne seront pas rébelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant que sortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit;
Et si la plus sévere à nos vœux ne se range.
Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit,
Avec cela bonnes lettres de change:
Il faudroit être bien étrange,
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui sémeront l'argent & la fleurette;
Et dont la personne est bien faite.

Leur bagage étant prêt, & le livre sur-tout,
Nos galans se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'Amour leur envoie :
Nouveaux objets, nouvelle proie :
Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux !
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire !
Il n'est en la plupart des lieux
Femme d'Echevin ni de Maire,
De Podestat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur,
D'avoir en leur registre place :
Les cœurs que l'on croyoit de glace,
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint esprit fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout-à-fait ;
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse être un galant dedans cette science,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en sais rien :
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne :
Je le rends comme on me le donne,
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'histoire,
Il n'auroit jamais fait : suffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos aventuriers eurent goûté de tout,

(De tout un peu, c'eſt comme il faut l'entendre)
Nous mettrons, dit Aſtolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part;
Et cela plutôt que plus tard;
Car en amour, comme à table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diverſité de mets peut nuire à la ſanté.
Le trop d'affaires nous accable:
Ayons quelque objet en commun;
Pour tous les deux, c'eſt aſſez d'un.
J'y conſens, dit Joconde, & je ſais une Dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt belle, elle eſt femme
D'un des premiers de la cité.
Rien moins, reprit le Roi; laiſſons la qualité:
Sous les cotillons des griſettes
Peut loger autant de beauté,
Que ſous les jupes des coquettes.
D'ailleurs il n'y faut point faire tant de façons:
Être en continuels ſoupçons,
Dépendre d'une humeur fiere, bruſque ou volage,
Chez les Dames de haut parage,
Ces choſes ſont à craindre, & bien d'autres encor:
Une griſette eſt un tréſor:
Car, ſans ſe donner de la peine,
Et ſans qu'aux bals on la promene,
On en vient aiſément à bout;
On lui dit ce qu'on veut, bien ſouvent rien du tout.

Le point eſt d'en trouver une qui ſoit fidelle :
Choiſiſſons-la toute nouvelle,
Qui ne connoiſſe encor ni le mal, ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;
Je la tiens pucelle ſans faute,
Et ſi pucelle, qu'il n'eſt rien
De plus puceau que cette belle ;
Sa poupée en fait autant qu'elle.
J'y ſongeois, dit le Roi, parlons-lui dès ce ſoir ;
Il ne s'agit que de ſavoir
Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
Si ſon cœur ſe rend à nos vœux,
La premiere leçon du plaiſir amoureux.
Je ſais que cet honneur eſt pure fantaiſie ;
Toutefois étant Roi, l'on me le doit céder :
Du reſte, il eſt aiſé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas ;
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au ſort, c'eſt la juſtice ;
Deux pailles en feront l'office.
De la chappe à l'Evéque, hélas ! ils ſe battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient !
Quoi qu'il en ſoit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La Belle étant venue en leur chambre le ſoir
Pour quelque petite affaire,
Nos deux aventuriers près d'eux la firent ſeoir,
Louerent ſa beauté, tâcherent de lui plaire,
Firent briller une bague à ſes yeux.

A cet objet si précieux,
Son cœur fit peu de résistance:
Le marché se conclut; & dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vint trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, & sur-tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, & c'est envain
Que de ce point on s'embarrasse;
Car il n'est si sotte, après tout,
Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde:
Salomon, qui grand-clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bon-homme Joconde.
Il se tint content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, & maître pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.
Le temps, à cela près, fut très-bien employé,
Et si bien, que la Fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle:
Il se douta du fait, là guéta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.

Afin de l'appaiser, la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que sans aucune faute,
Leurs hôtes délogés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte :
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout,
Dit la Fille fort affligée ?
De les aller trouver je me suis engagée :
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ai gagné bien & beau.
Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le Garçon tout-à-l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux ?
Oüi, reprit-elle, mais entr'eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée,
Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend sans mot dire & s'endort bien souvent,
Tant que le siége soit vacant :
C'est-là leur mot. Le gars dit à l'instant :
Je vous irai trouver pendant leur premier somme.
Elle reprit : ah ! gardez-vous-en bien,
Vous seriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laissa :
Le galant vint & s'approcha
Des pieds du lit : puis fit en sorte,
Qu'entre les draps il se glissa :
Et Dieu sait comme il se plaça,

Et comme enfin tout se passa :
Et de ceci, ni de cela
Ne se douta le moins du monde,
Ni le Roi Lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade.
Le Roi Lombard dit à part soi :
Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop, & sur ma foi,
C'est bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de sa part le Romain.
Et le garçon ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour & pour le lendemain;
Enfin pour toute la semaine.
Puis les voyant tous deux rendormis, à la fin
Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin;
Et fut suivi de la Donzelle,
Qui craignit fatigue nouvelle.
Eux éveillés, le Roi dit au Romain :
Frere, dormez jusqu'à demain,
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent besoin que de repos.
Comment, dit le Romain ; mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi ! dit le Rói, j'ai toujours attendu ;
Et puis voyant que c'étoit temps perdu,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,

Sans en avoir d'autre raiſon,
Que d'éprouver ma patience,
Je me ſuis, malgré moi, juſqu'au jour endormi.
Que s'il vous eût plû, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poſte.
C'eût été tout, n'ayant pas la ripoſte
Ainſi que vous : qu'y feroit-on ?
Pour Dieu, reprit ſon compagnon,
Ceſſez de nous railler, & changeons de matiere :
Je ſuis vaſſal, vous l'avez bien fait voir.
C'eſt aſſez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette toute entiere.
Diſpoſez-en ainſi qu'il vous plaira ;
Nous verrons ſi ce feu toujours vous durera.
Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, trève de raillerie ;
Donnez-moi mon congé, puiſqu'il vous plaît ainſi.
Aſtolphe ſe piqua de cette répartie ;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le Roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent : Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, & ſe mit à genoux ;
Leur confeſſa tout le myſtère.
Loin de lui faire pire chere,
Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné ;
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.

Ce fut par-là que nos aventuriers
Mirent fin à leurs aventures,
Se voyant chargés de lauriers,
Qui les rendront fameux chez les races futures.
Lauriers d'autant plus beaux, qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse & quelques feintes larmes:
Et que, loin des dangers & du bruit, des alarmes,
L'un & l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles
Et leur livre étant plus que plein,
Le Roi Lombard dit au Romain:
Retournons au logis par le plus court chemin:
Si nos femmes sont infidelles,
Consolons-nous; bien d'autres le sont qu'elles.
La constellation changera quelque jour:
Un temps viendra que le flambeau d'amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes:
A présent on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours de s maris & des femmes.
D'ailleurs tout l'Univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames
Font tout ce qui leur plaît: savons-nous si ces gens
(Comme ils sont traîtres & méchans,
Et toujours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre)
N'ont point ensorcelé mon épouse & la vôtre,
Et si, par quelque étrange cas,
Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit pas?
Ainsi que bons bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, & demeurons-en là.

Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'hymen nous ôta.
Astolphe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux aventuriers, au logis retournés,
Furent très-bien reçus, pourtant un peu grondés,
Mais seulement par bienséance.
L'un & l'autre se vit de baisers régalé.
On se récompensa des pertes de l'absence.
Il fut dansé, sauté, ballé :
Et du Nain nullement parlé,
Ni du Valet, comme je pense.
Chaque époux s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point :
Autant en fit la femme de Joconde :
Autant en font d'autres qu'on ne sait point.



LES OIES
DE FRERE PHILIPPE.
Nouvelle tirée de Bocace.

JE dois trop au beau sexe ; il me fait trop d'honneur
De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non ? C'est assez qu'il condamne en son
cœur

Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cap de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve ?
S'ils sont faux, ce sont vains discours;
S'ils sont vrais, il les désapprouve.
Iroit-il après tout s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie ?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirans, belles: souffrez mon livre;
Je réponds de vous, corps pour corps.
Mais pourquoi les chasser ? Ne sauroit-on bien vivre,
Qu'on ne s'enferme avec les morts ?
Le monde ne vous connoît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières;
Non pas que les heureux amans
Soient ni phénix, ni corbeaux blancs;
Aussi ne sont-ce fourmillières.
Ce que mon livre en dit, doit passer pour chansons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons;
Qu'ai-je gagné ? Très-peu de chose;
Rien. Je m'aviserois sur le tard d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal!
Contons, mais contons bien: c'est le point principal,
C'est tout: à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir, comme moi, sur l'une & l'autre oreille.
Censurez tant qu'il vous plaira
Méchans vers, & phrases méchantes;
Mais pour bons tours, laissez-les là:

Ce font chofes indifférentes ;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les meres, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire !
Beau fexe ! vous pouvez le lire en sûreté ;
Mais je voudrois m'être acquitté
De cette grace par avance.
Que puis-je faire en récompenfe ?
Un conte où l'on va voir vos appas triompher :
Nulle précaution ne les put étouffer.
Vous auriez furpaffé le printemps & l'aurore
Dans l'efprit d'un garçon, fi, dès fes jeunes ans,
Outre l'éclat des cieux, & les beautés des champs,
Il eût vu les vôtres encore.
Auffi, dès qu'il les vit, il en fentit les coups :
Vous furpafsâtes tout : il n'eut d'yeux que pour vous :
Il laiffa les palais ; enfin votre perfonne
Lui parut avoir plus d'attraits,
Que n'en auroient, à beaucoup près,
Tous les joyaux de la couronne.
On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.
Là, fon unique compagnie
Confiftoit aux oifeaux : leur aimable harmonie
Le défennuyoit quelquefois.
Tout fon plaifir étoit cet innocent ramage :
Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école fi fauvage
Son pere l'amena dès fes plus tendres ans.

Il venoit de perdre ſa mere ;
Et le pauvre garçon ne connut la lumiere,
Qu'afin qu'il ignorât les gens.
Il ne s'en figura pendant un fort long-temps,
Point d'autres que les habitans
De cette forêt ; c'eſt-à-dire,
Que des loups, des oiſeaux, enfin ce qui reſpire,
Pour reſpirer ſans plus, & ne ſonger à rien.
Ce qui porta ſon pere à fuir tout entretien,
Ce furent deux raiſons, ou mauvaiſes, ou bonnes ;
L'une, la haine des perſonnes ;
L'autre, la crainte ; & depuis qu'à ſes yeux
Sa femme diſparut, s'envolant dans les cieux,
Le monde lui fut odieux.
Las d'y gémir & de s'y plaindre,
Et par-tout des plaintes ouïr,
Sa moitié le lui fit par ſon trépas haïr,
Et le reſte des femmes craindre.
Il voulut être hermite, & deſtina ſon fils
A ce même genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis,
Il s'en va ſeul, ſans compagnie,
Que celle de ce fils qu'il portoit dans ſes bras ;
Au fond d'une forêt il arrête ſes pas.
(Cet homme s'appelloit Philippe, dit l'hiſtoire),
Là, par un ſaint motif, & non par humeur noire,
Notre hermite nouveau cache avec un très-grand ſoin
Cent choſes à l'enfant, ne lui dit près ni loin,
Qu'il fût au monde aucune femme,

Aucun desir, aucun amour;
Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son ame.
A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux;
L'entretint de pétits oiseaux;
Et, parmi ce discours, aux enfans agréable,
Mêla des menaces du diable;
Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon:
La crainte est aux enfans la premiere leçon.
Les dix ans expirés, matiere plus profonde
Se mit sur le tapis: un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé;
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans lui fut enseigné,
Tout autant que l'on put, l'auteur de la nature,
Et rien touchant la créature.
Ce propos n'est alors déjà plus de saison,
Pour ceux qu'au monde on veut soustraire;
Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.
Quand ce fils eut vingt ans, son pere trouva bon
De le mener à la ville prochaine.
Le vieillard tout cassé ne pouvoit plus qu'à peine
Aller querir son vivre; & lui mort, après tout,
Que feroit ce cher fils? Comment venir à bout
De subsister sans connoître personne?
Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.
Il savoit bien que ce garçon
N'auroit de lui pour héritage,
Qu'une besace & qu'un bâton:

C'étoit un étrange partage.
Le pere à tout cela songeoit sur ses vieux ans.
Au reste, il étoit peu de gens
Qui ne lui donnassent la miche.
Frere Philippe eût été riche,
S'il eût voulu. Tous les petits enfans
Le connoissoient, & du haut de leur tête
Ils crioient : Apprêtez la quête ;
Voilà Frere Philippe. Enfin dans la cité,
Frere Philippe souhaité
Avoit force dévots ; de dévotes pas une :
Car il n'en vouloit point avoir.
Si-tôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le mène voir
Les gens de bien, & tente la fortune ;
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.
Voilà nos hermites partis.
Ils vont à la cité superbe, bien bâtie,
Et de tous objets assortie :
Le Prince y faisoit son séjour.
Le jeune homme, tombé des nues,
Demandoit : Qu'est-ce là ?.. Ce sont des gens de cour.
Et là ?... Ce sont palais... Ici ? ... Ce sont statues.
Il considéroit tout, quand de jeunes beautés
Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
Passerent devant lui ; dès-lors nulle autre chose
Ne put ses regards attirer.
Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer ;
Voici bien pis, & bien une autre cause

D'étonnement.
Ravi, comme en extase, à cet objet charmant,
Qu'eſt-ce là, dit-il à ſon pere,
Qui porte un ſi gentil habit?
Comment l'appelle-t-on? Ce diſcours ne plut guère
Au bon vieillard, qui répondit :
C'eſt un oiſeau qui s'appelle oie :
O l'agréable oiſeau! dit le fils plein de joie :
Oie, hélas! chante un peu, que j'entende ta voix!
Ne pourroit-on pas te connoître?
Mon pere, je vous prie & mille & mille fois,
Menons-en une en notre bois :
J'aurai ſoin de la faire paître.



RICHARD MINUTOLO.

Nouvelle tirée de Bocace.

C'EST, de tout temps, qu'à Naples on a vu
Régner l'amour & la galanterie ;
De beaux objets cet état eſt pourvu,
Mieux que pas un qui ſoit en Italie.
Femmes y ſont, qui font venir l'envie
D'être amoureux, quand on ne voudroit pas.
Une ſur-tout, ayant beaucoup d'appas,
Eut pour amant un jeune gentilhomme,
Qu'on appelloit Richard Minutolo.
Il n'étoit lors de Paris juſqu'à Rome

Galant qui sût si bien le numéro.
Force lui fut, d'autant que cette belle
(Dont sous le nom de Madame Catelle
Il est parlé dans le Décaméron)
Fut un long-temps si dure & si rébelle,
Que Minutol n'en sut tirer raison.
Que fait-il donc ? Comme il voit que son zéle
Ne produit rien, il feint d'être guéri ;
Il ne va plus chez Madame Catelle ;
Il se déclare amant d'une autre belle
Il fait semblant d'en être favori.
Catelle en rit ; pas grain de jalousie.
Sa concurrente étoit sa bonne amie ;
Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis,
Minutolo, pour lors de la partie,
Comme en passant, mit dessus le tapis
Certain propos de certaines coquettes,
Certain mari, certaines amourettes,
Qu'il controuva sans personne nommer ;
Et fit si bien que Madame Catelle
De son époux commence à s'alarmer,
Entre en soupçon, prend le morceau pour elle.
Tant en fut dit, que la pauvre femelle,
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut savoir de son défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entendoit parler ?
Qui ? quoi ? comment ? & ce qu'il vouloit dire.
Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire
Sur mon esprit, pour vous dissimuler.

Votre mari voit Madame Simonne :
Vous connoiſſez la galante que c'eſt ;
Je ne le dis pour offenſer perſonne ;
Mais il y va tant de votre intérêt,
Que je n'ai pu me taire davantage.
Si je vivois deſſous votre ſervage,
Comme autrefois, je me garderois bien
De vous tenir un ſemblable langage,
Qui de ma part ne ſeroit bon à rien.
De ces amans toujours on ſe méfie.
Vous penſeriez que par ſupercherie
Je vous dirois du mal de votre époux ;
Mais grace à Dieu, je ne veux rien de vous :
Ce qui me meut n'eſt du tout que bon zèle.
Depuis un jour j'ai certaine nouvelle,
Que votre époux chez Janot le baigneur
Doit ſe trouver avecque ſa Donzelle.
Comme Janot n'eſt pas fort grand Seigneur,
Pour cent ducats vous lui ferez tout dire ;
Pour cent ducats il fera tout auſſi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire,
Qu'au rendez-vous trouvant votre mari,
Il ſera pris ſans pouvoir s'en dédire :
Voici comment. La Dame a ſtipulé
Qu'en une chambre, où tout ſera fermé,
L'on les mettra ; ſoit craignant qu'on n'ait vue
Sur le baigneur ; ſoit que, ſentant ſon cas,
Simonne encor n'ait toute honte bue.
Prenez ſa place, & ne marchandez pas :
Gagnez Janot ; donnez-lui cent ducats ;

Il vous mettra dedans la chambre noire ;
Non pour jeûner, comme vous pouvez croire :
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point, vous gâteriez l'hiſtoire,
Et vous verrez comme tout en ira.
L'expédient plut très-fort à Catelle :
De grand dépit Richard elle interrompt ;
Je vous entends ; c'eſt aſſez, lui dit-elle,
Laiſſez-moi faire ; & le drôle & ſa belle
Verront beau jeu, ſi la corde ne rompt.
Penſent-ils donc que je ſois quelque buſe ?
Lors pour ſortir elle prend une excuſe,
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout ; ſi l'on en prend en France
Pour obliger en de ſemblables cas,
On peut juger avec grande apparence,
Qu'en Italie on n'en refuſe pas.
Pour tout carquois, d'une large eſcarcelle
En ce pays le Dieu d'Amour ſe ſert.
Janot en prend de Richard, de Catelle ;
Il en eût pris au grand diable d'enfer.
Pour abréger, la choſe s'exécute
Comme Richard s'étoit imaginé.
Sa maîtreſſe eut d'abord quelque diſpute
Avec Janot, qui fit le réſervé ;
Mais, en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne lui demande.
Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend ſeul de ſa bande,

Entre en la chambre, & n'y trouve aucuns trou
Par où le jour puiſſe nuire à ſa flamme.
Guère n'attend : il tardoit à la Dame
D'y rencontrer ſon perfide d'époux,
Bien préparée à lui chanter ſa game.
Pas n'y manqua, l'on peut s'en aſſurer.
Dans le lieu dit Janot la fit entrer.
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher :
Point de mari ; point de Dame Simonne ;
Mais au lieu d'eux Minutol en perſonne,
Qui, ſans parler, ſe mit à l'embraſſer.
Quant au ſurplus, je le laiſſe à penſer :
Chacun s'en doute aſſez, ſans qu'on le die.
De grand plaiſir notre amant s'extaſie.
Que ſi le jeu plût beaucoup à Richard,
Catelle auſſi, toute rancune à part,
Le laiſſa faire, & ne voulut mot dire.
Il en profite, & ſe garde de rire ;
Mais toutefois ce n'eſt pas ſans effort.
De figurer le plaiſir qu'a le ſire,
Il me faudroit un eſprit bien plus fort.
Premiérement, il jouit de ſa belle :
En ſecond lieu, il trompe une cruelle,
Et croit gagner les pardons en cela.
Mais à la fin Catelle s'emporta.
C'eſt trop ſouffrir : traître, ce lui dit-elle ;
Je ne ſuis pas celle que tu prétends :
Laiſſe-moi là ; ſi non à belles dents
Je te déchire, & te ſaute à la vue.
C'eſt donc cela que tu te tiens en mue,

Fais le malade, & te plains tous les jours,
Te réservant sans doute à tes amours ?
Parle, méchant, dis-moi, suis-je pourvue
De moins d'appas ? Ai-je moins d'agrément,
Moins de beauté que ta Dame Simonne ?
Le rare oiseau ! O la belle fripponne !
T'aimois-je moins ¿ Je te hais à présent,
Et plût à Dieu que je t'eusse vu pendre.
Pendant cela Richard, pour l'appaiser,
La caressoit, tâchoit de la baiser,
Mais il ne put : elle sut s'en défendre.
Laisse-moi là, se mit-elle à crier :
Comme un enfant penses-tu me traiter ?
N'approche point, je ne suis plus ta femme ;
Rends-moi mon bien ; va-t-en trouver ta Dame
Va, déloyal, va-t-en, je te le dis.
Je suis bien sotte, & bien de mon pays,
De te garder la foi de mariage.
A quoi tient-il, que pour te rendre sage,
Tout sur-le-champ je n'envoie querir
Minutolo, qui m'a si fort chérie ?
Je le devrois, afin de te punir ;
Et, sur ma foi, j'en ai presque l'envie.
A ce propos le galant éclata.
Tu ris, dit-elle ! ô dieux ! quelle insolence !
Rougira-t-il ? Voyons sa contenance.
Lors de ses bras la belle s'échappa,
D'une fenêtre à tâtons approcha,
L'ouvrit de force, & fut bien étonnée
Quand elle vit Minutol son amant.

Elle tomba plus d'à demi-pâmée :
Ah ! qui t'eût cru, dit-elle, si méchant ?
Que dira-t-on ? Me voilà diffamée.
Qui le saura ? dit Richard à l'instant :
Janot est sûr, j'en réponds sur ma vie.
Excusez donc si je vous ai trahie ;
Ne me sachez mauvais gré d'un tel tour :
Adresse, force, & ruse, & tromperie,
Tout est permis en matiere d'amour.
J'étois réduit, avant ce stratagême,
A vous servir sans plus pour vos beaux yeux :
Ai-je failli de me payer moi-même ?
L'eussiez-vous fait ? Non sans doute ; & les dieux,
En ce rencontre, ont tout fait pour le mieux.
Je suis content ; vous n'êtes point coupable :
Est-ce de quoi paroître inconsolable ?
Pourquoi gémir ? J'en connois, Dieu merci,
Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi.
Mais ce discours n'appaisa point Catelle ;
Elle se mit à pleurer tendrement.
En cet état elle parut si belle
Que Minutol de nouveau s'enflammant,
Lui prit la main. Laisse-moi, lui dit-elle :
Contente-toi : veux-tu donc que j'appelle
Tous les voisins, tous les gens de Janot ?
Ne faites point, dit-il, cette folie ;
Votre plus court est de ne dire mot :
Pour de l'argent, & non par tromperie ;
(Comme le monde est à présent bâti)
L'on vous croiroit venue en ce lieu-ci.

Que si, d'ailleurs, cette supercherie
Alloit jamais jusqu'à votre mari,
Quel déplaisir ! Songez-y, je vous prie :
En des combats n'engagez point sa vie ;
Je suis du moins aussi mauvais que lui.
A ces raisons enfin Catelle cède.
La chose étant, poursuit-il, sans remède,
Le mieux sera que vous vous consoliez :
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez....
Mais bannissons bien loin toute espérance.
Jamais mon zèle & ma persévérance
N'ont eu de vous que mauvais traitement.
Si vous vouliez, vous feriez aisément
Que le plaisir de cette jouissance
Ne seroit pas, comme il est, imparfait :
Que reste-t-il ? Le plus fort en est fait.
Tant bien sut dire & prêcher, que la Dame
Séchant ses yeux, rassérénant son ame,
Plus doux que miel à la fin l'écouta.
D'une faveur à une autre il passa ;
Eut un souris, puis après autre chose,
Puis un baiser, puis autre chose encor ;
Tant que la belle, après un peu d'effort,
Vient a son point, & le drôle en dispose.
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été :
Car quand l'amour, d'un & d'autre côté,
Veut s'entremettre, & prend part à l'affaire,
Tout va bien mieux, comme m'ont assuré
Ceux que l'on tient savans en ce mystère.

Ainsi,

Ainsi, Richard jouit de ses amours,
Vécut content, & fit force bons tours,
Dont celui-ci peut passer à la montre.
Pas ne voudrois en faire un plus rusé.
Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fusse avisé!



LES CORDELIERS DE CATALOGNE.

Nouvelle tirée des cent Nouvelles nouvelles.

JE VOUS VEUX conter la besogne
Des Cordeliers de Catalogne;
Besogne où ces peres en Dieu
Témoignerent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente
Et crut y gagner Paradis.
Telles gens, par leurs bons avis,
Mettent à bien les jeunes ames,
Tirent à soi filles & femmes,
Se savent emparer du cœur,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainsi qu'on peut croire,
Et qu'on verra par cette histoire.

Au temps que le sexe vivoit
Dans l'ignorance, & ne savoit
Gloser encor sur l'Evangile,
(Temps à coter fort difficile)
Un essaim de Freres-mineurs,
Pleins d'appétit, & beaux discours
S'alla jetter dans une ville,
En jeunes beautés très-fertile.
Pour des galans, peu s'en trouvoit;
De vieux maris, il en pleuvoit.
A l'abord, une confrairie
Par les bons peres fut bâtie;
Femme n'étoit qui n'y courût,
Qui ne s'en mît, & qui ne crût
Par ce moyen être sauvée:
Puis, quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point.
Frere André ne marchanda point,
Et leur fit ce beau petit préche.
Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en Paradis,
C'est d'épargner pour vos maris
Un bien dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur nécessaire;
Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage
Répugne aux dons du mariage;
Nous l'avouons, &, Dieu merci,
Nous n'aurions que voir en ceci,

Sans le soin de vos consciences.
La plus griève des offenses,
C'est d'être ingrate : Dieu l'a dit.
Pour cela Satan fut maudit :
Prenez-y garde ; & de vos restes
Rendez grace aux bontés célestes,
Nous laissant dîmer sur un bien
Qui ne vous coûte presque rien.
C'est un droit, ô troupe fidelle !
Qui vous témoigne notre zèle ;
Droit authèntique & bien signé,
Que les Papes nous ont donné ;
Droit enfin, & non pas aumône :
Toute femme doit en personne
S'en acquitter trois fois le mois,
Vers les enfans de Saint François.
Cela fondé sur l'Ecriture ;
Car il n'est bien dans la nature,
(Je le répéte, écoutez-moi)
Qui ne subisse cette loi
De reconnoissance & d'hommage :
Or les œuvres de mariage
Etant un bien, comme savez,
Ou savoir chaçune devez,
Il est clair que dîme en est dûe.
Cette dîme sera reçue
Selon notre petit pouvoir.
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience :
N'en faites point de conscience ;

Nous sommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aises ici-bas.
Au reste, il est bon qu'on vous dise
Qu'entre la chair & la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait :
Tout ceci doit être secret,
Pour vos maris & pour tout autre.
Voici trois beaux mots de l'Apôtre
Qui font à notre intention :
Foi, charité, discrétion.

Frere André, par cette éloquence,
Satisfit fort son audience,
Et passa pour un Salomon ;
Peu dormirent à son sermon.
Chaque femme, ce dit l'histoire,
Garda très-bien dans sa mémoire,
Et mieux encor dedans son cœur
Le discours du Prédicateur.
Ce n'est pas tout, il s'exécute :
Chacune accourt ; grande dispute
A qui la premiere paiera.
Mainte bourgeoise murmura
Qu'au lendemain on l'eût remise.
Et notre mere sainte Eglise,
Ne sachant comment renvoyer
Cet escadron prêt à payer,
Fut contrainte enfin de leur dire :
De par Dieu, souffrez qu'on respire ;
C'en est assez pour le présent,

On ne peut faire qu'en faisant.
Réglez votre temps sur le nôtre ;
Aujourd'hui l'une, & demain l'autre.
Tout avec ordre, &, croyez-nous,
On en va mieux, quand on va doux.

Le sexe suit cette sentence.
Jamais de bruit pour la quittance ;
Trop bien quelque collation,
Et le tout par dévotion.
Puis de trinquer à la commere.
Je laisse à penser quelle chere
Faisoit alors frere Frapart.
Tel d'entr'eux avoit pour sa part
Dix jeunes femmes bien payantes,
Frisques, gaillardes, attrayantes.
Tel aux douze & quinze passoit.
Frere Roch à vingt se chauffoit.
Tant & si bien que les Donzelles,
Pour se montrer plus ponctuelles,
Payoient deux fois assez souvent :
Dont il avint que le couvent,
Las enfin d'un tel ordinaire,
Après avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou six mois entiers,
Eût fait crédit bien volontiers ;
Mais les Donzelles scrupuleuses
De s'acquitter étoient soigneuses,
Croyant faillir en retenant
Un bien à l'ordre appartenant,

Point de dîmes accumulées :
Il s'en trouva de si zélées,
Que, par avance, elles payoient.
Les beaux Peres n'expédioient
Que les fringantes & les belles,
Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut ;
Car, dans ces dîmes de rebut,
Les Lais trouvoient encore à frire.
Bref, à peine il se pourroit dire
Avec combien de charité
Le tout étoit exécuté.

Il avint qu'une de la bande,
Qui vouloit porter son offrande,
Un beau soir, en chemin faisant,
Et son mari la conduisant,
Lui dit : mon Dieu ! j'ai quelque affaire
Là-dedans avec certain frere ;
Ce sera fait dans un moment.
L'époux répondit brusquement :
Quoi ? Quelle affaire ? Êtes-vous folle ?
Il est minuit sur ma parole :
Demain vous direz vos péchés,
Tous les bons Peres sont couchés.
Cela n'importe, dit la femme.
Et par Dieu, si, dit-il, Madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup ;
Vous ne bougerez pour ce coup.
Qu'avez-vous fait, & quelle offense

Presse ainsi votre conscience ?
Demain matin, j'en suis d'accord ;
Ah ! Monsieur, vous me faites tort,
Reprit-elle ; ce qui me presse,
Ce n'est pas d'aller à confesse,
C'est de payer ; car si j'attends,
Je ne le pourrai de long-temps,
Le Frere aura d'autres affaires....
Quoi payer ?.. la dîme aux bons Peres....
Quelle dîme.... Savez-vous pas ?...
Moi je le sais ;... C'est un grand cas
Que toujours femme aux moines donne....
Mais cette dîme, ou cette aumône,
La saurai-je point à la fin ?
Voyez, dit-elle, qu'il est fin !
N'entendez-vous pas ce langage ?
C'est des œuvres de mariage.
Quelles œuvres ? reprit l'époux.
Eh ! là, Monsieur, c'est ce que nous....
Mais j'aurois payé depuis l'heure :
Vous êtes cause qu'en demeure
Je me trouve présentement ;
Et cela je ne sais comment ;
Car toujours je suis coutumiere
De payer toute la premiere.

L'époux, rempli d'étonnement,
Eut cent pensers en un moment ;
Par tant d'endroits tourna sa femme,
Qu'il apprit que mainte autre Dame

Payoit la même pension ;
Ce lui fut consolation.
Sachez, dit la pauvre innocente,
Que pas une n'en est exempte :
Votre sœur paie à frere Aubri :
La Baillie au pere Fabri ;
Son Altesse au Frere Guillaume,
Un des beaux moines du Royaume.
Moi, qui paie à frere Girard,
Je voulois lui porter ma part.
Que de maux la langue nous cause !
Quand ce mari sut toute chose,
Il résolut premiérement,
D'en avertir secrettement
Monseigneur, puis les gens de ville ;
Mais comme il étoit difficile
De croire un tel cas dès l'abord,
Il voulut avoir le rapport
Du drôle à qui payoit sa femme.
Le lendemain, devant la Dame,
Il fait venir frere Girard,
Lui porte à la gorge un poignard,
Lui fait conter tout le mystère :
Puis ayant enfermé ce frere
A double clef, bien garotté,
Et la Dame d'autre côté,
Il va par-tout conter sa chance.
Au logis du Prince il commence,
Puis il descend chez l'Echevin ;
Puis il fait sonner le tocsin.

Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut en diligence
Aller massacrer ces cagots;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens & monastere.
Tel veut qu'ils soient à l'eau jetés,
Dedans leurs frocs empaquetés;
Tel invente un autre supplice,
Et chacun selon son caprice:
Bref, tous conclurent à la mort;
L'avis du feu fut le plus fort.
On court au couvent tout-à-l'heure;
Mais, par respect de la demeure,
L'arrêt ailleurs s'éxécuta;
Un bourgeois sa grange préta.
La pénaille ensemble enfermée,
Fut en peu d'heures consumée,
Les maris sautant à l'entour,
Et dansant au son du tambour.
Rien n'échappa de leur colere,
Ni moinillon, ni béat pere;
Robes, manteaux & capuchons,
Tout fut brûlé comme cochons.
Tous périrent dedans les flammes.
Je ne sais ce qu'on fit des femmes:
Pour le pauvre frere Girard,
Il avoit eu son fait à part...



LE BERCEAU.

Nouvelle tirée de Bocace.

NON loin de Rome un hôtellier étoit,
Sur le chemin qui conduit à Florence,
Homme sans bruit, & qui ne se piquoit
De recevoir gens de grosse dépense :
Même chez lui rarement on gîtoit.
Sa femme étoit encor de bonne affaire,
Et ne passoit de beaucoup les trente ans :
Quant au surplus, ils avoient deux enfans ;
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.
Comme il arrive, en allant & venant,
Pinucio, jeune homme de famille,
Jeta si bien les yeux sur cette fille,
Tant la trouva gracieuse & gentille,
D'esprit si doux, & d'air tant attrayant,
Qu'il s'en piqua : très-bien le lui sut dire ;
Muet n'étoit, elle sourde non plus,
Dont il avint qu'il sauta par-dessus
Ces longs soupirs, & tout ce vain martyre.
Se sentir pris, parler, être écouté,
Ce fut tout un ; car la difficulté
Ne gissoit pas à plaire à cette belle.
Pinuce étoit gentilhomme bien fait ;
Et jusques-là la fille n'avoit fait
Grand cas des gens de même étoffe qu'elle ;

Non qu'elle crût pouvoir changer d'état ;
Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,
Le cœur trop haut, le goût trop délicat,
Pour s'en tenir aux amours de village.
Colette donc (ainsi l'on l'appelloit),
En mariage, à l'envi demandée,
Rejettoit l'un, de l'autre ne vouloit,
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourparlers avecque son amant
N'étoient permis ; tout leur faisoit obstacle.
Les rendez-vous & le soulagement
Ne se pouvoient, à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
Ne gênez point, je vous en donne avis,
Tant vos enfans, ô vous, peres & meres ;
Tant vos moitiés, vous, époux & maris ;
C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.

Pinucio, certain soir qu'il faisoit
Un temps fort brun, s'en vint en compagnie
D'un sien ami, dans cette hôtellerie
Demander gîte. On lui dit qu'il venoit
Un peu trop tard. Monsieur, ajouta l'hôte,
Vous savez bien comme on est à l'étroit ;
Dans ce logis tout est plein jusqu'au toit :
Mieux en vaudroit passer outre, sans faute ;
Ce gîte n'est pour gens de votre état.
N'avez-vous point encor quelque grabat,
Reprit l'amant, quelque coin de réserve ?
L'hôte repart : Il ne nous reste plus

Que notre chambre, où deux lits sont tendus;
Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve
Aux survenans; l'autre nous l'occupons.
Si vous voulez coucher de compagnie,
Vous & Monsieur, nous vous hébergerons.
Pinuce dit : Volontiers; je vous prie
Que l'on nous serve à manger au plutôt.
Leur repas fait, on les conduit en haut.

Pinucio, sur l'avis de Colette,
Marque de l'œil comme la chambre est faite.
Chacun couché, pour la belle on mettoit
Un lit de camp : celui de l'hôte étoit
Contre le mur attenant de la porte,
Et l'on avoit placé de même sorte,
Tout vis-à-vis, celui du survenant;
Entre les deux un berceau pour l'enfant,
Et toutefois plus près du lit de l'hôte.
Cela fit faire une plaisante faute
A cet ami qu'avoit notre galant.
Sur le minuit que l'hôte apparemment
Devoit dormir, l'hôtesse en faire autant;
Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
Et qui comptoit les momens de la nuit,
Son temps venu, ne fait longue demeure,
Au lit de camp s'en va droit, & sans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie;
J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui, comme on sait, lasse plus qu'il n'ennuie.
Treve se fit; mais elle dura peu :

Larcins d'amour ne veulent longue pause.
Tout à merveille alloit au lit de camp,
Quand cet ami qu'avoit notre galant,
Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose,
Qu'honnêtement exprimer je ne puis,
Voulut sortir, & ne put ouvrir l'huis,
Sans enlever le berceau de sa place,
L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Lui revenu, près de l'enfant il passe,
Sans qu'il daignât le remettre en son lieu;
Puis se recouche, & quand il plût à Dieu,
Se rendormit. Après un peu d'espace,
Dans le logis je ne sais quoi tomba:
Le bruit fut grand; l'hôtesse s'éveilla,
Puis alla voir ce que ce pouvoit être.
A son retour le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maître,
Saint Jean, dit-elle en soi-même aussi-tôt,
J'ai pensé faire une étrange bévue:
Près de ces gens je me suis, peu s'en faut,
Remise au lit en chemise ainsi nue;
C'étoit pour faire un bon charivari.
Dieu soit loué que ce berceau me montre
Que c'est ici qu'est couché mon mari.
Disant ces mots, auprès de cet ami
Elle se met. Fou ne fut, n'étourdi
Le compagnon dedans un tel rencontre;
La mit en œuvre, &, sans témoigner rien,
Il fit l'époux; mais il le fit trop bien:

Trop bien ! Je faux, & c'eſt tout le contraire :
Il le fit mal ; car qui le veut bien faire
Doit en beſogne aller plus doucement.
Auſſi l'hôteſſe eut quelque étonnement.
Qu'a mon mari, dit-elle, & quelle joie
Le fait agir en homme de vingt ans ?
Prenons ceci, puiſque Dieu nous l'envoie ;
Nous n'aurons pas toujours tel paſſe-temps.
Elle n'eut dit ces mots entre ſes dents,
Que le galant recommence la fête.
La Dame étoit de bonne emplette encor ;
J'en ai, je crois, dit un mot dans l'abord :
Chemin faiſant, c'étoit fortune honnête.

Pendant cela, Colette appréhendant
D'être ſurpriſe avecque ſon amant,
Le renvoya le jour venant à poindre.
Pinucio voulant aller rejoindre
Son compagnon, tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que cauſoit le berceau,
Et pour ſon lit il prit le lit de l'hôte.
Il n'y fut pas, qu'en abaiſſant ſa voix,
(Gens trop heureux font toujours quelque faute)
Ami, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joie.
Je te plains fort que le ciel ne t'envoie
Tout maintenant même bonheur qu'à moi.
Ma foi ! Colette eſt un morceau de Roi.
Si tu ſavois ce que vaut cette fille !
J'en ai bien vu ; mais de telle, entre nous,

Il n'en eſt point. C'eſt bien le cuir plus doux,
Le corps mieux fait, la taille plus gentille,
Et des tettons! Je ne te dis pas tout;
Quoi qu'il en ſoit, avant que d'être au bout,
Gaillardement ſix poſtes ſe ſont faites;
Six de bon compte, & ce ne ſont fornettes.
D'un tel propos l'hôte tout étourdi,
D'un ton confus gronda quelques paroles.
L'hôteſſe dit tout bas à cet ami,
Qu'elle prenoit toujours pour ſon mari:
Ne reçois plus chez toi ces têtes folles:
N'entends-tu point comme ils ſont en débat?
En ſon ſéant l'hôte ſur ſon grabat
S'étant levé, commence à faire éclat.
Comment, dit-il, d'un ton plein de colere,
Vous veniez donc ici pour cette affaire?
Vous l'entendez! & je vous ſai bon gré
De vous moquer encor comme vous faites!
Prétendez-vous, beau Monſieur que vous êtes,
En demeurer quitte à ſi bon marché!
Quoi! ne tient-il qu'à honnir des familles?
Pour vos ébats nous nourrirons nos filles!
J'en ſuis d'avis! Sortez de ma maiſon:
Je jure Dieu que j'en aurai raiſon.
Et toi, coquine, il faut que je te tue.
A ce diſcours proféré bruſquement,
Pinucio, plus froid qu'une ſtatue,
Reſta ſans poulx, ſans voix, ſans mouvement.
Chacun ſe tut l'eſpace d'un moment.
Colette entra dans des peurs nompareilles.

L'hôtesse ayant reconnu son erreur,
Tint quelque temps le loup par les oreilles.
Le seul ami se souvint par bonheur
De ce berceau, principe de la chose.
Adressant donc à Pinuce sa voix:
T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois?
T'ai-je averti que le vin seroit cause
De ton malheur? Tu sais que quand tu bois,
Toute la nuit tu cours, tu te démenes,
Et vas contant mille chimeres vaines,
Que tu te mets dans l'esprit en dormant:
Reviens au lit. Pinuce au même instant
Fait le dormeur, poursuit le stratagême,
Que le mari prit pour argent comptant.
Il ne fut pas jusqu'a l'hôtesse même
Qui n'y voulut aussi contribuer:
Près de sa fille elle alla se placer,
Et dans ce poste elle se sentit forte.
Par quel moyen, comment, de quelle sorte,
S'écria-t-elle, auroit-il pu coucher
Avec Colette, & la déshonorer?
Je n'ai bougé toute nuit d'auprès d'elle:
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi:
Pinucio nous l'alloit donner belle.
L'hôte reprit: C'est assez; je vous croi.
On se leva: ce ne fut pas sans rire:
Car chacun d'eux en avoit sa raison.
Tout fut secret; & quiconque eut du bon,
Par devers soi le garda sans rien dire.

LE COCU, BATTU ET CONTENT.

Nouvelle tirée de Bocace.

N'A PAS LONG-TEMPS de Rome revenoit
Certain Cadet qui n'y profita guère ;
Et volontiers en chemin séjournoit,
Quand par hasard le galant rencontroit
Bon vin, bon gîte, & belle chambriere.
Avint qu'un jour, en un Bourg arrêté,
Il vit passer une Dame jolie,
Leste, pimpante, & d'un Page suivie ;
Et la voyant, il en fut enchanté,
La convoita, comme bien savoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté,
De vertu peu ; chose assez ordinaire.
La Dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante & belle,
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle ;
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne duroit :
Et s'informant comment on l'appelloit,
C'est, lui dit-on, la Dame du village ;
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.

Mais comme il est des premiers du pays,
Son bien supplée au défaut de son âge.

Notre Cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.
Voici comment le pélerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au château;
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau,
Qui cherchoit maître, & qui savoit tout faire.
Messire Bon, fort content de l'affaire,
Pour Fauconnier le loua bien & beau;
Non toutefois sans l'avis de sa femme.
Le Fauconnier plût très-fort à la Dame;
Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guère ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup; car le Vieillard étoit
Fou de sa femme, & fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
Son Fauconnier, qui pour lors le suivoit,
Eût demeuré volontiers en sa place.
La jeune Dame en étoit bien d'accord:
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je dirai qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'osera soutenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inspira la ruse que voici.
La Dame dit un soir à son mari:
Qui croyez-vous le plus rempli de zèle,
De tous vos gens? Ce propos entendu,

Messire Bon lui dit : J'ai toujours cru
Le Fauconnier garçon sage & fidèle,
Et c'est à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette Belle ;
C'est un méchant : il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus si surprise,
Que je pensai tomber tout de mon haut ;
Car qui croiroit une telle entreprise ?
Dedans l'esprit il me vint aussi-tôt
De l'étrangler, de lui manger la vue :
Il tint à peu ; je n'en fus retenue,
Que pour n'oser un tel cas publier :
Même, à dessein qu'il ne le pût nier,
Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;
Et cette nuit, sous un certain poirier,
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, est toujours avec moi ;
Plus par amour que doutant de ma foi ;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit, pendant son premier somme.
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.
Messire Bon se mit fort en colere.
Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ;
Dans le jardin, attrapez-le vous-même :
Vous le pourrez trouver fort aisément,
Le poirier est à main gauche en entrant.
Mais il vous faut user de stratagême :

Prenez ma jupe, & contrefaites-vous;
Vous entendrez son insolence extrême:
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups,
Que le galant demeure sur la place.
Je suis d'avis que le friponneau fasse
Tel compliment à des femmes d'honneur.
L'époux retint cette leçon par cœur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bon homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le galant,
Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encornetta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva personne:
Garde n'avoit, car tandis qu'il frissonne,
Claque des dents, & meurt quasi de froid,
Le pélerin, qui le tout observoit,
Va voir la Dame, avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi.
Lors qu'Amour seul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, & qui n'est point à soi.
Quand le galant, un assez bon espace,
Avec la Dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place:
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon, rempli d'impatience,
A tous momens sa paresse maudit.
Le pélerin, d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire appercevoir la Dame,

Et lui cria : Quoi donc ! méchante femme,
A ton mari tu braſſois un tel tour !
Eſt-ce le fruit de ſon parfait amour ?
Dieu ſoit témoin que pour toi j'en ai honte ;
Et de venir ne tenois quaſi compte,
Ne te croyant le cœur ſi perverti,
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami :
Trouvé ne l'as en moi, je t'en aſſure ;
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'eſt ſeulement pour éprouver ta foi ;
Et ne t'attends de m'induire à luxure :
Grand pécheur ſuis ; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque ſouci.
A Monſeigneur ferois-je un tel outrage ?
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiera,
Et Monſeigneur, puis après le ſaura.
Pendant ces mots l'époux pleuroit de joie,
Et tout ravi diſoit entre ſes dents :
Loué ſoit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme & valet ſi chaſtes, ſi prudens.
Ce ne fut tout ; car à grands coups de gaule
Le pélerin vous lui froiſſe une épaule,
De horions laidement l'accoûtra ;
Juſqu'au logis ainſi le convoya.
Meſſire Bon eût voulu que le zèle
De ſon valet n'eût été juſques-là ;
Mais le voyant ſi ſage & ſi fidèle,
Le bon-hommeau des coups ſe conſola.
Dedans le lit ſa femme il retrouva,

Lui conta tout, en lui disant : Ma mie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet : c'est sans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir, traitez-le ainsi que moi.
Pas n'y faudrai, lui repartit la Dame ;
Et de ceci je vous donne ma foi.

L'ORAISON DE SAINT JULIEN.

Nouvelle tirée de Bocace.

BEAUCOUP de gens ont une ferme foi
Pour les brevets, oraisons & paroles ;
Je me ris d'eux, & je tiens, quant à moi,
Que tous tels sorts sont recettes frivoles :
Frivoles sont : c'est sans difficulté.
Bien est-il vrai, qu'auprès d'une beauté
Paroles ont des vertus nompareilles ;
Paroles font en amour des merveilles :
Tout cœur se laisse à ce charme amollir.
De tels brevets je veux bien me servir ;
Des autres, non. Voici pourtant un conte,
Où l'oraison de Monsieur Saint Julien
A Renaud d'Ast produisit un grand bien.

S'il ne l'eût dite, il eût trouvé mécompte
A son argent, & mal passé la nuit.
Il s'en alloit devers Château-Guillaume,
Quand trois quidams (bonnes gens & sans bruit,
Ce lui sembloit, tels qu'en tout un Royaume
Il n'auroit cru trois aussi gens de bien),
Quand n'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien,
Ces trois quidams tout pleins de courtoisie,
Après l'abord, & l'ayant salué
Fort humblement : Si notre compagnie,
Lui dirent-ils, vous pouvoit être à gré,
Et qu'il vous plût achever cette traite
Avecque nous, ce nous seroit honneur.
En voyageant, plus la troupe est complette,
Mieux elle vaut : c'est toujours le meilleur.
Tant de brigands infectent la province,
Que l'on ne sait à quoi songe le Prince
De les souffrir; mais quoi! les mal-vivans
Seront toujours. Renaud dit à ces gens,
Que volontiers. Une lieue étant faite,
Eux discourans, pour tromper le chemin,
De chose & d'autre, ils tomberent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secrette
De certains mots, caractères, brevets,
Dont les aucuns ont de très-bons effets :
Comme de faire aux insectes la guerre,
Charmer les loups, conjurer le tonnerre,
Ainsi du reste : où sans pact ni demi,
(De quoi l'on soit pour le moins averti)
L'on se guérit, l'on guérit sa monture,

Soit du farcin, soit de la mémarchure :
L'on fait souvent ce qu'un bon Médecin
Ne sauroit faire avec tout son latin.

Ces survenans de mainte expérience,
Se vantoient tous, & Renaud en silence
Les écoutoit. Mais vous, ce lui dit-on,
Savez-vous point aussi quelque oraison ?
De tels secrets, dit-il, je ne me pique ;
Comme homme simple, & qui vis à l'antique :
Bien vous dirai, qu'en allant par chemin,
J'ai certains mots que je dis au matin,
Dessous le nom d'oraison ou d'antienne
De Saint Julien, afin qu'il ne m'avienne
De mal gîter ; & j'ai même éprouvé,
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.
J'y manque peu, c'est un mal que j'évite
Par-dessus tout, & que je crains autant.
Et ce matin, Monsieur, l'avez-vous dite ?
Lui repartit l'un des trois en riant.
Oui, dit Renaud. Or bien, répliqua l'autre,
Gageons un peu quel sera le meilleur,
Pour cejourd'hui de mon gîte ou du vôtre.
Il faisoit lors un froid plein de rigueur ;
La nuit de plus étoit fort approchante,
Et la couchée encore assez distante.
Renaud reprit : peut-être, ainsi que moi,
Vous servez-vous de ces mots en voyage ?
Point, lui dit l'autre, & vous jure ma foi,
Qu'invoquer saints, n'est pas trop mon usage :

Mais si je perds, je le pratiquerai.
En ce cas-là volontiers gagerai,
Reprit Renaud, & j'y mettrois ma vie,
Pourvu qu'alliez en quelque hôtellerie;
Car je n'ai-là nulle maison d'ami.
Nous mettrons donc cette clause au pari,
Poursuivit-il, si l'avez agréable :
C'est la raison. L'autre lui répondit :
J'en suis d'accord, & gage votre habit,
Votre cheval, la bourse au préalable,
Sûr de gagner, comme vous allez voir.
Renaud dès-lors put bien s'appercevoir
Que son cheval avoit changé d'étable;
Mais quel remède! En côtoyant un bois,
Le parieur ayant changé de voix,
Çà, descendez, dit-il, mon gentilhomme;
Votre Oraison vous fera bon besoin :
Château-Guillaume est encore un peu loin.
Fallut descendre. Ils lui prirent en somme
Chapeau, casaque, habit, bourse & cheval,
Bottes aussi. Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied, lui dirent les perfides.
Puis de chemin, sans qu'ils prissent de guides,
Changeant tous trois, ils furent aussi-tôt
Perdus de vue; & le pauvre Renaud,
En caleçon, en chausses, en chemise,
Mouillé, fangeux, ayant au nez la bise,
Va tout dolent, & craint avec raison,
Qu'il n'ait ce coup, malgré son Oraison,
Très-mauvais gîte, hormis qu'en sa valise

Il espéroit. Car il est à noter,
Qu'un sien valet contraint de s'arrêter,
Pour faire mettre un fer à sa monture,
Devoit le joindre. Or il ne le fit pas;
Et ce fut-là le pis de l'aventure.
Le drôle ayant vu de loin tout le cas,
(Comme valets souvent ne valent guères),
Prend à côté, pourvoit à ses affaires,
Laisse son maître, à travers champs s'enfuit,
Donne des deux, gagne, devant la nuit,
Château-Guillaume, & dans l'hôtellerie
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud près d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.
Son maître étoit jusqu'au cou dans les boues;
Pour en sortir avoit fort à tirer.
Il acheva de se désespérer,
Lorsque la neige, en lui donnant aux joues,
Vint à flocons, & le vent qui fouettoit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.
Le sort se plaît à dispenser les choses
De sa façon; c'est tout mal ou tout bien.
Dans ses faveurs, il n'a point de mesures;
Dans son courroux de même il n'omet rien
Pour nous mater : témoin les aventures
Qu'eut cette nuit Renaud, qui n'arriva
Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte:
Du pied du mur enfin il s'approcha;
Dire comment, je n'en sais pas la sorte.

Son bon deſſin, par un très-grand haſard,
Lui fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit, & ce toit faiſoit part
D'une maiſon voiſine du rempart.
Renaud, ravi de ce peu d'allégeance,
Se met deſſous. Un bonheur, comme on dit,
Ne vient point ſeul. Quatre ou cinq brins de paille
Se rencontrant, Renaud les étendit.
Dieu ſoit loué, dit-il, voilà mon lit.
Pendant cela, le mauvais temps l'aſſaille
De toutes parts : il n'en peut preſque plus.
Tranſi de froid, immobile & perclus,
Au déſeſpoir bientôt il s'abandonne,
Claque des dents, ſe plaint, tremble & friſſonne,
Si hautement, que quelqu'un l'entendit.
Ce quelqu'un-là c'étoit une ſervante ;
Et ſa maitreſſe une veuve galante,
Qui demeuroit au logis que j'ai dit ;
Pleine d'appas, jeune & de bonne grace.
Certain Marquis, gouverneur de la place,
L'entretenoit ; &, de peur d'être vu,
Troublé, diſtrait, enfin interrompu
Dans ſon commerce au logis de la Dame,
Il ſe rendoit ſouvent chez cette femme,
Par une porte aboutiſſante aux champs ;
Alloit, venoit, ſans que ceux de la ville
En ſuſſent rien : non pas même ſes gens.
Je m'en étonne, & tout plaiſir tranquille
N'eſt d'ordinaire un plaiſir de Marquis :
Plus il eſt ſu, plus il leur ſemble exquis.

Or il avint que la même soirée
Où notre Job, sur la paille étendu,
Tenoit déjà sa fin toute assurée,
Monsieur étoit de Madame attendu,
Le souper prêt, la chambre bien parée,
Bons restaurans, champignons & ragoûts,
Bains & parfums, matelas blancs & mous;
Vin du coucher; toute l'artillerie
De Cupidon, non pas le langoureux,
Mais celui-là qui n'a fait en sa vie
Que de bons tours, le patron des heureux,
Des jouissans. Etant donc la Donzelle
Prête à bien faire, avint que le Marquis
Ne put venir : elle en reçut l'avis
Par un sien Page, & de cela la Belle
Se consola : tel étoit leur marché.
Renaud y gagne : il ne fut écouté
Plus d'un moment, que, pleine de bonté,
Cette servante, & confite en tendresse,
Par aventure autant que sa maitresse,
Dit à la veuve : Un pauvre souffreteux
Se plaint là-bas; le froid est rigoureux :
Il peut mourir. Vous plaît-il pas, Madame,
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert?
Oui, je le veux, répondit cette femme.
Ce galetas, qui de rien ne nous sert,
Lui viendra bien : dessus quelque couchette
Vous lui mettrez un peu de paille nette;
Et là-dedans il faudra l'enfermer :
De nos reliefs vous le ferez souper
Auparavant, puis l'enverrez coucher.

Sans cet arrêt, c'étoit fait de la vie
Du bon Renaud. On ouvre, il remercie;
Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,
Conte son cas, reprend force & courage.
Il étoit grand, bien fait, beau personnage,
Ne sembloit même homme en amour nouveau,
Quoiqu'il fût jeune. Au reste, il avoit honte
De sa misère, & de sa nudité :
L'Amour est nud, mais il n'est pas crotté.
Renaud dedans, la chambriere monte,
Et va conter le tout de point en point.
La Dame dit : Regardez si j'ai point
Quelque habit d'homme encor dans mon armoire:
Car feu Monsieur en doit avoir laissé.
Vous en avez, j'en ai bonne mémoire,
Dit la servante. Elle eut bientôt trouvé
Le vrai balot. Pour plus d'honnêteté,
La Dame ayant appris la qualité
De Renaud d'Ast (car il s'étoit nommé),
Dit qu'on le mît au bain chauffé pour elle.
Cela fut fait; il ne se fit prier.
On le parfuma avant que l'habiller.
Il monte en haut, & fait à la Donzelle
Son compliment, comme homme bien appris.
On sert enfin le souper du Marquis.

Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme,
Même un peu mieux, la chronique le dit :
On peut à moins gagner de l'appétit.
Quant à la veuve, elle ne fit en somme

Que regarder, témoignant son desir :
Soit que déjà l'attente du plaisir
L'eût disposée, ou soit par sympathie :
Ou que la mine, ou bien le procédé
De Renaud d'Ast eussent son cœur touché.
De tous côtés se trouvant assaillie,
Elle se rend aux semonces d'amour.
Quand je ferai, disoit-elle, ce tour,
Qui l'ira dire ? Il n'y va rien du nôtre.
Si le Marquis est quelque peu trompé,
Il le mérite, & doit l'avoir gagné,
Ou gagnera ; car c'est un bon Apôtre.
Homme pour homme, & péché pour péché,
Autant me vaut celui-ci que cet autre.

Renaud n'étoit si neuf qu'il ne vît bien
Que l'Oraison de Monsieur Saint Julien
Feroit effet, & qu'il auroit bon gîte.
Lui hors de table, on dessert au plus vîte.
Les voilà seuls : & pour le faire court,
En beau début, la Dame s'étoit mise
En un habit à donner de l'amour.
La négligence à mon gré si requise,
Pour cette fois, fut sa Dame d'atour.
Point de clinquant, jupe simple & modeste,
Ajustement moins superbe que leste ;
Un mouchoir noir, de deux grands doigts trop court,
Sous ce mouchoir ne sais quoi fait au tour :
Par-là Renaud s'imagina le reste.
Mot n'en dirai : mais je n'omettrai point

Qu'elle étoit jeune, agréable & touchante;
Blanche sur-tout, & de taille avenante;
Trop ni trop peu de chair & d'embonpoint.
A cet objet qui n'eût eu l'ame émue?
Qui n'eût aimé? qui n'eût eu des desirs?
Un Philosophe, un marbre, une statue,
Auroient senti comme nous ces plaisirs.
Elle commence à parler la premiere,
Et fait si bien que Renaud s'enhardit.
Il ne savoit comme entrer en matiere:
Mais, pour l'aider, la marchande lui dit:
Vous rappellez en moi la souvenance
D'un qui s'est vu mon unique souci:
Plus je vous vois, plus je crois voir aussi
L'air & le port, les yeux, la ressemblance
De mon époux: que Dieu lui fasse paix!
Voilà sa bouche, & voilà tous ses traits.
Renaud reprit: Ce m'est beaucoup de gloire.
Mais vous, Madame, à qui ressemblez-vous?
A nul objet, & je n'ai point mémoire
D'en avoir vu qui m'ait semblé si doux.
Nulle beauté n'approche de la vôtre.
Or me voici d'un mal chû dans un autre:
Je transissois, je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux? La Belle l'arrêtant,
S'humilia pour être contredite.
C'est une adresse à mon sens non petite.
Renaud poursuit, louant par le menu
Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vu,
Et qu'il verroit volontiers, si sa Belle,
Plus que de droit, ne se montroit cruelle.

Pour vous louer comme vous méritez,
Ajouta-t-il, & marquer les beautés
Dont j'ai la vue avec le cœur frappée,
(Car près de vous l'un & l'autre s'enfuit),
Il faut un siècle, & je n'ai qu'une nuit,
Qui pourroit être encor mieux occupée.
Elle sourit : il n'en fallut pas plus.
Renaud laissa les discours superflus.
Le temps est cher en amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'est vu sur la terre
De plus heureux; car nul point n'y manquoit.
On résista tout autant qu'il falloit,
Ni plus, ni moins, ainsi que chaque belle
Sait pratiquer, pucelle ou non pucelle.
Au demeurant, je n'ai pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle:
Menu détail, baisers donnés & pris,
La petite oie; enfin ce qu'on appelle
En bon françois les préludes d'amour:
Car l'un & l'autre y savoit plus d'un tour.
Au souvenir de l'état misérable
Où s'étoit vu le pauvre Voyageur,
On lui faisoit toujours quelque faveur:
Voilà, disoit la Veuve charitable,
Pour le chemin, voici pour les brigands,
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps:
Tant que le tout pièce à pièce s'efface.
Qui ne voudroit se racquitter ainsi ?
Conclusion, que Renaud sur la place
Obtint le don d'amoureuse merci.

Les doux propos recommencent ensuite,
Puis les baisers, & puis la noix confite.
On se coucha. La Dame ne voulant
Qu'il s'allât mettre au lit de sa servante,
Le mit au sien : ce fut fait prudemment,
En femme sage, en personne galante.
Je n'ai pas su ce qu'étant dans le lit
Ils avoient fait, mais comme avec l'habit
On met à part certain reste de honte,
Apparemment le meilleur de ce conte,
Entre deux draps pour Renaud se passa.
Là, plus à plein il se récompensa
Du mal souffert, de la perte arrivée.
De quoi s'étant la Veuve bien trouvée,
Il fut prié de la venir revoir :
Mais en secret; car il falloit pourvoir
Au gouverneur. La Belle non contente
De ces faveurs, étala son argent.
Renaud n'en prit qu'une somme bastante
Pour regagner son logis promptement.

Il s'en va droit à cette hôtellerie,
Ou son valet étoit encore au lit.
Renaud le rosse, & puis change d'habit,
Ayant trouvé sa valise garnie.
Pour le combler, son bon destin voulut
Qu'on attrapât les quidams ce jour même.
Incontinent chez le Juge il courut.
Il faut user de diligence extrême
En pareil cas : car le greffe tient bon,

Quand une fois il eſt ſaiſi des choſes :
C'eſt proprement la caverne au lion :
Rien n'en revient ; là les mains ne ſont cloſes
Pour recevoir, mais pour rendre trop bien :
Fin celui-là qui n'y laiſſe du ſien.

Le procès fait, une belle potence
A trois côtés fut miſe en plein marché :
L'un des quidams harangua l'aſſiſtance
Au nom de tous, & le trio branché
Mourut contrit & fort bien confeſſé.
Après cela, doutez de la puiſſance
Des Oraiſons. Ces gens gais & joyeux
Sont ſur le point de partir leur chevance,
Lorſqu'on les vient prier d'une autre danſe.
En contr'échange un pauvre malheureux
S'en va périr, ſelon toute apparence,
Quand, ſous ſa main, lui tombe une beauté,
Dont un prélat ſe feroit contenté.
Il recouvra ſon argent, ſon bagage,
Et ſon cheval, & tout ſon équipage,
Et grace à Dieu, & Monſieur Saint Julien,
Eut une nuit qui ne lui coûta rien.



LE MARI CONFESSEUR.

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

MESSIRE ARTUS, ſous le grand Roi François,
Alla ſervir aux guerres d'Italie,
Tant qu'il ſe vit, après maints beaux exploits,
Fait chevalier en grand'cérémonie.
Son Général lui chauſſa l'éperon,
Dont il croyoit que le plus haut Baron
Ne lui dût plus conteſter le paſſage.
Si s'en revient tout fier en ſon village,
Où ne ſurprit ſa femme en oraiſon.
Seule il l'avoit laiſſée à la maiſon:
Il la retrouve en bonne compagnie,
Danſant, ſautant, menant joyeuſe vie,
Et des muguets avec elle à foiſon.
Meſſire Artus ne prit goût à l'affaire,
Et ruminant ſur ce qu'il devoit faire:
Depuis que j'ai mon village quitté,
Si j'étois cru, dit-il, en dignité
De cocuage & de chevalerie!
C'eſt moitié trop: ſachons la vérité.
Pour ce s'aviſe, un jour de confrairie,
De ſe vêtir en prêtre, & confeſſer.
Sa femme vint à ſes pieds ſe placer.
De prime abord ſont par la bonne Dame-

Expédiés tous les péchés menus;
Puis à leur tour les grands étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de game.
Pere, dit-elle, en mon lit sont reçus,
Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre.
Si le mari ne se fût fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus:
Courte n'étoit pour sûr la kyrielle.
Son mari donc l'interrompt là-dessus;
Dont bien lui prit. Ah ! dit-il, infidelle !
Un prêtre même ! A qui crois-tu parler ?
A mon mari, dit la fausse femelle,
Qui d'un tel pas se sut bien déméler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler;
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas, qu'étant homme si sage,
Vous n'ayez su l'énigme débrouiller.
On vous a fait, dites-vous, chevalier:
Auparavant vous étiez gentilhomme:
Vous êtes prêtre avecque ces habits.
Béni soit Dieu, dit alors le bon-homme,
Je suis un sot, de l'avoir si mal pri.



LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

UN VILLAGEOIS ayant perdu ſon veau,
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il ſe plaça ſur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, & pour voir dans la plaine.
Vient une Dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche:
Et le galant qui, ſur l'herbe la couche,
Crie en voyant je ne ſais quels appas:
O Dieux ! que vois-je, & que ne vois-je pas ?
Sans dire quoi, car c'étoient lettres cloſes.
Lors le manant les arrêtant tout coi:
Homme de bien qui voyez tant de choſes,
Voyez-vous point mon veau ! dites-le moi.



L'ANNEAU D'HANS CARVEL.

Conte tiré de Rabelais.

HANS CARVEL prit, sur ses vieux ans,
Femme jeune en toute maniere ;
Il prit aussi soucis cuisans :
Car l'un sans l'autre ne va guère.
Babeau, (c'est la jeune femelle,
Fille du Bailli Concordat),
Fut de bon poil, ardente & belle,
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel, craignant, de sa nature,
Le cocuage & les railleurs,
Alléguoit à la créature,
Et la légende, & l'Ecriture,
Et tous les livres les meilleurs;
Blamoit les visites secrettes ;
Frondoit l'attirail des coquettes,
Et contre un monde de recettes,
Et des moyens de plaire aux yeux,
Invectivoit tout de son mieux.
A tous ces discours la galande
Ne s'arretoit aucunement,
Et de sermons n'étoit friande,

A moins qu'ils fussent d'un amant.
Cela faisoit que le bon sire
Ne savoit tantôt plus qu'y dire,
Eût voulu souvent être mort.
Il eut pourtant, dans son martyre,
Quelques momens de réconfort:
L'histoire en est très-véritable.
Une nuit, qu'ayant tenu table,
Et bu force bon vin nouveau,
Carvel ronfloit près de Babeau,
Il lui fut avis que le diable
Lui mettoit au doigt un anneau;
Qu'il lui disoit: Je sais la peine
Qui te tourmente, & qui te gêne;
Carvel, j'ai pitié de ton cas:
Tiens cette bague, & ne la lâches;
Car tandis qu'au doigt tu l'auras,
Ce que tu crains point ne seras,
Point ne seras, sans que le saches.
Trop ne puis vous remercier,
Dit Carvel, la faveur est grande:
Monsieur Satan, Dieu vous le rende;
Grand merci, Monsieur l'aumônier.
Là-dessus achevant son somme,
Et les yeux encore aggravés,
Il se trouva que le bon-homme
Avoit le doigt où vous savez.

L'HERMITE.

Nouvelle tirée de Bocace.

DAME VÉNUS & Dame Hypocrifie
Font quelquefois enfemble de bons coups;
Tout homme eft homme, & les moines fur tous:
Ce que j'en dis, ce n'eft point par envie.
Avez-vous fœur, fille, ou femme jolie?
Gardez le froc, c'eft un maître Gonin:
Vous en tenez, s'il tombe fous fa main
Belle qui foit quelque peu fimple & neuve.
Pour vous montrer que je ne parle envain,
Lifez ceci: je ne veux autre preuve.

Un jeune Hermite étoit tenu pour faint:
On lui gardoit place dans la légende.
L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint,
Pleine de nœuds; mais fous fa houpelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
Un chapelet pendoit à fa ceinture,
Long d'une braffe, & gros outre mefure:
Une clochette étoit de l'autre part.
Au demeurant, il faifoit le cafard,
Se renfermoit, voyant une femelle,
Dedans fa coque; il baiffoit la prunelle:
Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard.

Un bourg étoit dedans son voisinage,
Et dans ce bourg une veuve fort sage,
Qui demeuroit tout à l'extrémité.
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingénue, agréable & gentille,
Pucelle encor; mais, à la vérité,
Moins par vertu que par simplicité;
Peu d'entregent, beaucoup d'honnêteté;
D'autre dot point; d'amans pas davantage.
Du temps d'Adam, qu'on naissoit tout vêtu,
Je pense bien que la belle en eût eu;
Car avec rien on montoit un ménage.
Il ne falloit matelas ni linceul;
Même le lit n'étoit pas nécessaire.
Ce temps n'est plus, Hymen, qui marchoit seul,
Mène, à présent, à sa suite un Notaire.

L'anachorette, en quêtant par le bourg,
Vit cette fille, & dit sous son capuce:
Voici de quoi; si tu sais quelque tour,
Il te le faut employer, frere Luce.
Pas n'y manqua: voici comme il s'y prit.
Elle logeoit, comme j'ai déjà dit,
Tout près des champs, dans une maisonnette,
Dont la cloison par notre anachorette
Etant percée aisément & sans bruit,
Le compagnon, par une belle nuit;
Belle! non pas: le vent & la tempête
Favorisoient le dessein du galant.
Une nuit donc, dans le pertuis mettant

Un long cornet, tout du haut de la tête
Il leur cria : Femmes, écoutez-moi.
A cette voix, toutes pleines d'effroi,
Se blotissant, l'une & l'autre est en transe.
Il continue, & corne à toute outrance :
Réveillez-vous, créatures de Dieu,
Toi, femme veuve ; & toi, fille pucelle :
Allez trouver mon Serviteur fidelle,
L'hermite Luce, & partez de ce lieu
Demain matin, sans le dire à personne ;
Car c'est ainsi que le Ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point ; je conduirai vos pas ;
Luce est benin. Toi, veuve, tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie ;
Car d'eux doit naître un Pape, dont la vie
Réformera tout le peuple chrétien.
La chose fut tellement prononcée,
Que dans le lit l'une & l'autre enfoncée,
Ne laissa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart-d'heure en silence.
La fille enfin met le nez hors des draps,
Et puis tirant sa mere par le bras,
Lui dit, d'un ton tout rempli d'innocence :
Mon Dieu ! maman, y faudra-t-il aller ?
Ma compagnie ? Hélas ! qu'en veut-il faire ?
Je ne sais comment il faut parler :
Ma cousine Anne est bien mieux son affaire,
Et retiendroit bien mieux tous ses sermons.
Sotte, tais-toi, lui répartit la mere ;
C'est bien cela : va, va, pour ces leçons

Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :
Dès la premiere, ou bien dès la seconde,
Ta cousine Anne en saura moins que toi.
Oui ! dit la fille : hé ! mon Dieu ! menez-moi.
Partons, bientôt nous reviendrons au gîte.
Tout doux, reprit la mere en souriant,
Il ne faut pas que nous allions si vîte :
Car que sait-on ? Le diable est bien méchant,
Et bien trompeur : si c'étoit lui, ma fille,
Qui fût venu pour nous tendre des lacs ?
As-tu pris garde ? Il parloit d'un ton bas,
Comme je crois que parle la famille
De Lucifer. Le fait mérite bien
Que, sans courir, ni précipiter rien,
Nous nous gardions de nous laisser surprendre :
Si la frayeur t'avoit fait mal entendre ;
Pour moi, j'avois l'esprit tout éperdu.
Non, non, maman, j'ai fort bien entendu,
Dit la fillette. Or bien, reprit la mere,
Puisqu'ainsi va, mettons-nous en priere.

Le lendemain, tout le jour se passa
A raisonner, & par-ci, & par-là,
Sur cette voix, & sur cette rencontre.
La nuit venue, arrive le corneur ;
Il leur cria d'un ton à faire peur :
Femme incrédule, & qui vas à l'encontre
Des volontés de Dieu, ton créateur,
Ne tarde plus, va-t-en trouver l'Hermite,
Ou tu mourras. La fillette reprit :

Hé bien ! maman, l'avois-je pas bien dit ?
Mon Dieu ! partons : allons rendre visite
A l'homme saint. Je crains tant votre mort,
Que j'y courrois, & tout de mon plus fort,
S'il le falloit. Allons donc, dit la mere.
La belle mit son corset des bons jours,
Son demi-ceint, ses pendans de velours,
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :
Jeune fillette a toujours soin de plaire.
Notre cagot s'étoit mis aux aguets,
Et par un trou qu'il avoit fait exprès
A sa cellule, il vouloit que ces femmes
Le pussent voir, comme un brave soldat,
Le fouet en main, toujours en un état
De pénitence, & de tirer des flammes
Quelque défunt puni pour ses méfaits,
Faisant si bien, en frappant tout auprès,
Qu'on crut ouïr cinquante disciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux pélerines
Du premier coup, &, pendant un moment,
Chacune put l'entrevoir s'escrimant
Du saint outil. Enfin la porte s'ouvre,
Mais ce ne fut d'un bon *Miserere*.
Le papelard contrefait l'étonné.
Tout en tremblant la veuve lui découvre,
Non sans rougir, le cas comme il étoit.
A six pas d'eux, la fillette attendoit
Le résultat, qui fut que notre hermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite.
Je crains, dit-il, les ruses du malin :

Difpenfez-moi : le fexe féminin
Ne doit avoir en ma cellule entrée.
Jamais de moi Saint-Pere ne naîtra.
La veuve dit, toute déconfortée :
Jamais de vous ! Hé pourquoi ne fera ?
Elle ne put en tirer autre chofe.
En s'en allant, la fillette difoit :
Hélas ! maman, nos péchés en font caufe.
La nuit revient, & l'une & l'autre étoit
Au premier fomme, alors que l'hypocrite
Et fon cornet font bruire la maifon.
Il leur cria toujours du même ton :
Retournez vers Luce, le faint Hermite;
Je l'ai changé, retournez dès demain.
Les voilà donc de rechef en chemin.
Pour ne tirer plus en long cette hiftoire,
Il les reçut. La mere s'en alla,
Seule s'entend, la fille demeura.
Tout doucement il vous l'apprivoifa :
Lui prit d'abord fon joli bras d'ivoire;
Puis s'approcha, puis s'en vint au baifer ;
Puis aux beautés que l'on cache à la vue :
Puis le galant vous la mit toute nue,
Comme s'il eût voulu la baptifer.

O papelards, qu'on fe trompe à vos mines !
Tant lui donna du retour de matines,
Que maux de cœur viennent premiérement,
Et maux de cœur, chaffés, Dieu fait comment :
En fin finale, une certaine enflure

La contraignit d'alonger sa ceinture :
Mais en cachette, & sans en avertir
Le forge-Pape, encore moins sa mere.
Elle craignoit qu'on ne la fît partir ;
Le jeu d'amour commençoit à lui plaire.
Vous me direz : d'où lui vient tant d'esprit ?
D'où ? de ce jeu, c'est l'arbre de science.
Sept mois entiers la galande attendit :
Elle allégua son peu d'expérience.

Dès que la mere eut indice certain
De sa grossesse, elle lui fit soudain
Trousser bagage, & remercier l'hôte.
Lui, de sa part, rendit grace au Seigneur,
Qui soulageoit son pauvre serviteur.
Puis au départ il leur dit que, sans faute,
Moyennant Dieu, l'enfant viendroit à bien.
Gardez pourtant, Dame, de faire rien
Qui puisse nuire à votre géniture.
Ayez grand soin de cette créature ;
Car tout bonheur vous arrivera.
Vous régnerez, serez la signora,
Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres,
Princes les uns, & grands Seigneurs les autres,
Vos cousins ducs, cardinaux vos neveux :
Places, châteaux, tant pour vous que pour eux,
Ne manqueront en aucune maniere,
Non plus que l'eau qui coule en la riviere.
Leur ayant fait cette prédiction,
Il leur donna sa bénédiction.

La signora, de retour chez sa mere,
S'entretenoit jour & nuit du Saint-Pere,
Préparoit tout, lui faisoit des béguins;
Au demeurant prenoit, tous les matins,
La couple d'œufs, attendoit en liesse
Ce qui viendroit d'une telle grossesse.
Mais ce qui vint détruisit les châteaux,
Fit avorter les mîtres, les chapeaux,
Et les grandeurs de toute la famille.
La signora mit au monde une fille.

MAZET

DE LAMPORECHIO.

Nouvelle tirée de Bocace.

LE VOILE n'est le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ni le moins accessible :
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est à mon sens une erreur trop visible
A des parens, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne,
Bon gré, malgré, s'est mise en un couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne.
Abus, abus; je tiens que le malin
N'a revenu plus clair & plus certain,

(Sauf toutefois l'assistance divine).
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure & nette de péché,
Soit privilége à la guimpe attaché.
Nenni dà, non; je prétends qu'au contraire,
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur;
La raison est, qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.
Les autres n'ont pour un seul adversaire;
Tentation, fille d'oisiveté,
Ne manque pas d'agir de son côté:
Puis le desir, enfant de la contrainte.
Ma fille est nonne, *ergò*, c'est une sainte:
Mal raisonné. Des quatre parts les trois
En ont regret & se mordent les doigts,
Font souvent pis; au moins l'ai-je oui dire:
Car pour ce point je parle sans savoir.
Bocace en fait certain conte pour rire,
Que j'ai rimé, comme vous allez voir.

Un bon vieillard en un couvent de filles
Autrefois fut, labouroit le jardin.
Elles étoient toutes assez gentilles,
Et volontiers jasoient dès le matin.
Tant ne songeoient au service divin,
Qu'à soi montrer ès parloirs aguimpées,
Bien blanchement, comme droites poupées,
Prête chacune à tenir coup aux gens;
Et n'étoit bruit qu'il ne trouvât léans

Fille

Fille qui n'eût de quoi rendre le change,
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf.
Huit sœurs étoient, & l'Abbesse sont neuf,
Si mal d'accord, que c'étoit chose étrange.
De la beauté la plupart en avoient ;
De la jeunesse elles en avoient toutes.
En cettui lieu beaux peres fréquentoient,
Comme on peut croire, & tant bien supputoient
Qu'ils ne manquoient à tomber sur leurs routes.

Le bon vieillard, jardinier dessus dit,
Près de ces sœurs perdoit presque l'esprit :
A leur caprice il ne pouvoit suffire.
Toutes vouloient au vieillard commander ;
Dont ne pouvant entr'elles s'accorder,
Il souffroit plus que l'on ne sauroit dire.

Force lui fut de quitter la maison ;
Il en sortit de la même façon
Qu'étoit entré là-dedans le pauvre homme,
Sans croix ne pile, & n'ayant rien en somme
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon,
De Lamporech, si j'ai bonne mémoire,
Dit au vieillard un beau jour, après boire,
Et raisonnant sur le fait des nonnains,
Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
Près de ces sœurs ; & qu'il avoit envie
De leur offrir son travail & ses mains,
Sans demander récompense ni gages.
Le compagnon ne visoit à l'argent :

Trop bien croyoit, ces sœurs étant peu sages,
Qu'il en pourroit croquer une en passant,
Et puis une autre, & puis toute la troupe.
Nuto lui dit (c'est le nom du vieillard),
Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part.
J'aimerois mieux être sans pain ni soupe,
Que d'employer en ce lieu mon travail.
Les nonnes sont un étrange bétail:
Qui n'a tâté de cette marchandise,
Ne sait encore ce que c'est que tourment.
Je te le dis, laisse-là ce couvent;
Car d'espérer les servir à leur guise,
C'est un abus; l'une voudra du mou,
L'autre du dur; parquoi je te tiens fou,
D'autant plus fou que ces filles sont sottes;
Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous;
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce soient des carottes.
Mazet reprit: ce n'est pas là le point.
Vois-tu, Nuto, je ne suis qu'une bête;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier sans qu'on m'y fasse fête.
La raison est, que je n'ai que vingt ans;
Et, comme toi, je n'ai pas fait mon temps.
Je leur suis propre, & ne demande en somme
Que d'être admis. Alors, dit le bon-homme,
Au factotum tu n'as qu'à t'adresser;
Allons-nous-en de ce pas lui parler.
Allons, dit l'autre. Il me vient une chose
Dedans l'esprit. Je ferai le muet

Et l'idiot. Je penſe qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut être cauſe
Que le pater avec le factotum
N'auront de toi ni crainte, ni ſoupçon.
La choſe alla comme ils l'avoient prévue.
Voilà Mazet, à qui pour bien-venue,
L'on fait bêcher la moitié du jardin.
Il contrefait le ſot & le badin,
Et cependant laboure comme un ſire :
Autour de lui les nonnes alloient rire.

Un certain jour, le compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir, il n'importe ;
Bocace dit qu'il en faiſoit ſemblant :
Deux des nonnains le voyant de la ſorte,
Seul au jardin ; car, ſur le haut du jour,
Nulle des ſœurs ne faiſoit long ſéjour
Hors le logis, le tout crainte du hâle :
De ces deux donc, l'une approchant Mazet,
Dit à ſa ſœur : Dedans ce cabinet
Menons ce ſot. Mazet étoit beau mâle,
Et la galande à le conſidérer
Avoit pris goût ; pourquoi, ſans différer,
Amour lui fit propoſer cette affaire.
L'autre reprit : Là-dedans ? Hé ! quoi faire ?
Quoi ? dit la ſœur, je ne ſais, l'on verra ;
Ce que l'on fait alors qu'on en eſt-là :
Ne dit-on pas qu'il ſe fait quelque choſe ?
Jeſus, reprit l'autre ſœur ſe ſignant,
Que dis-tu là ? Notre règle défend

De tels penſers. S'il nous fait un enfant?
Si l'on nous voit? Tu t'en vas être cauſe
De quelque mal. On ne nous verra point,
Dit la premiere ; & quant à l'autre point,
C'eſt s'alarmer avant que le coup vienne.
Uſons du temps, ſans nous tant mettre en peine
Et ſans prévoir les choſes de ſi loin.
Nul n'eſt ici, nous avons tout à point :
L'heure & le lieu ſi touffu, que la vue
N'y peut paſſer : & puis, ſur l'avenue,
Je ſuis d'avis qu'une faſſe le guet,
Tandis que l'autre, étant avec Mazet,
A ſon bel aiſe aura lieu de s'inſtruire :
Il eſt muet, & n'en pourra rien dire.
Soit fait, dit l'autre : il faut à ton deſir
Acquieſcer, & te faire plaiſir.
Je paſſerai, ſi tu veux, la premiere,
Pour t'obliger : au moins, à ton loiſir,
Tu t'ébattras, puis après, de maniere
Qu'il ne ſera beſoin d'y retourner.
Ce que j'en dis, n'eſt que pour t'obliger.
Je le vois bien, dit l'autre plus ſincere :
Tu ne voudrois ſans cela commencer
Aſſurément, & tu ſerois honteuſe.
Tant y reſta cette ſœur ſcrupuleuſe,
Qu'à la fin l'autre allant la dégager,
De faction la fut faire changer.

Notre muet fait nouvelle partie ;
Il s'en tira non ſi gaillardement :

Cette sœur fut beaucoup plus mal lotie :
Le pauvre gars acheva simplement
Trois fois le jeu, puis après il fit chasse.
Les deux nonnains n'oublierent la trace
Du cabinet, non plus que du jardin ;
Il ne falloit leur montrer le chemin.
Mazet pourtant se ménagea de sorte,
Qu'à sœur Agnès, quelques jours ensuivant,
Il fit apprendre une semblable note,
En un pressoir tout au bout du couvent.
Sœur Angélique & sœur Claude suivirent ;
L'une au dortoir, l'autre dans un cellier :
Tant qu'à la fin la cave & le grenier,
Du fait des sœurs, maintes choses apprirent.
Point n'en resta, que le sire Mazet
Ne régalât au moins mal qu'il pouvoit.
L'Abbesse aussi voulut entrer en danse.
Elle eut son droit, double & triple pitance ;
De quoi les sœurs jeûnerent très-long-temps.
Mazet n'avoit faute de restaurans ;
Mais restaurans ne sont pas grande affaire
A tant d'emploi. Tant presserent le here,
Qu'avec l'Abbesse un jour venant au choc,
J'ai toujours ouï, ce dit-il, qu'un bon coq
N'en a que sept : au moins qu'on ne me laisse
Toutes les neuf. Miracle ! dit l'Abbesse :
Venez, mes sœurs, nos jeûnes ont tant fait,
Que Mazet parle. Alentour du muet,
Non plus muet, toutes huit accoururent,
Tinrent chapitre, & sur l'heure conclurent,

Qu'à l'avenir Mazet feroit choyé,
Pour le plus sûr: car qu'il fût renvoyé,
Cela rendoit la chofe manifefte.
Le compagnon, bien nourri, bien payé,
Fit ce qu'il put, d'autres firent le refte.
Il les engea de petits Mazillons,
Defquels on fit de petits moinillons;
Ces moinillons devinrent bientôt perés,
Comme les fœurs devinrent bientôt merés
A leur regret, pleines d'humilité;
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.

LE SAVETIER.

Un Savetier, que nous nommerons Blaife,
Prit belle femme, & fut très-avifé.
Les bonnes gens, qui n'étoient à leur aife,
S'en vont prier un Marchand peu rufé,
Qu'il leur prêtât, deffous bonne promeffe,
Mi-muid de grain; ce que le Marchand fait.
Le terme échu, ce créancier les preffe;
Dieu fait pourquoi: le galant, en effet,
Crut que par-là baiferoit la commere.
Vous avez trop de quoi me fatisfaire,
(Ce lui dit-il) & fans débourfer rien:
Accordez-moi ce que vous favez bien.
Je fongerai, répond-elle, à la chofe;
Puis vient trouver Blaife tout auffi-tôt,

L'avertissant de ce qu'on lui propose.
Blaise lui dit : Parbleu, femme, il nous faut,
Sans coup férir, rattraper notre somme.
Tout de ce pas, allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, & que je n'y suis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule.
De la donner je ne crois qu'il recule :
Puis toufferez, afin de m'avertir;
Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez sortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta;
Dont le mari puis après se vanta,
Si que chacun glosoit sur ce mystere.
Mieux eût valu tousser après l'affaire,
Dit à la belle un des plus gros bourgeois :
Vous eussiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus, sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il, or çà, belle, entre nous?
Elle répond : Ah ! Monsieur, croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames?
(Notez qu'illec, avec deux autres femmes,
Du gros bourgeois l'épouse étoit aussi).
Je pense bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas Madame en use ainsi :
Mais, quoi ! chacun n'est pas si sage qu'elle.

✠

LA MANDRAGORE.

Nouvelle tirée de Machiavel.

Au présent conte, on verra la sottise
D'un Florentin. Il avoit femme prise,
Honnête & sage autant qu'il est besoin,
Jeune pourtant, du reste toute belle :
Et n'eût-on cru de jouissance telle,
Dans le pays, ni même encor plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux : car, quant à celui-ci,
Qu'on appelloit Nicia Calfucci,
Ce fut un sot en son temps très-insigne.
Bien le montra, lorsque bon gré, malgré,
Il résolut d'être pere appellé ;
Crut qu'il feroit beaucoup pour sa patrie,
S'il la pouvoit orner de Calfuccis :
Sainte ni saint n'étoit en Paradis
Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie.
Tous ne savoient où mettre ses présens.
Il consultoit matrones, charlatans,
Diseurs de mots, experts sur cette affaire ;
Le tout envain, car il ne put tant faire
Que d'être pere. Il étoit buté là,
Quand un jeune homme, après avoir en France
Etudié, s'en revint à Florence,

Auſſi leurré qu'aucun de par-là ;
Propre, galant, cherchant par-tout fortune,
Bien fait de corps, bien voulu de chacune,
Il ſut, dans peu, la carte du pays ;
Connut les bons & les méchans maris,
Et de quel bois ſe chauffoient leurs femelles ;
Quels ſurveillans ils avoient mis près d'elles :
Les ſi, les car, enfin tous les détours ;
Comment gagner les confidens d'amours,
Et la nourrice, & le confeſſeur même,
Juſques au chien ; tout y fait, quand on aime !
Tout tend aux fins, dont un ſeul iota
N'étant omis, d'abord le perſonnage
Jette ſon plomb ſur Meſſer Nicia,
Pour lui donner l'ordre de cocuage.
Hardi deſſein ! L'épouſe de léans,
A dire vrai, recevoit bien les gens ;
Mais c'étoit tout : aucun de ſes amans
Ne s'en pouvoit promettre davantage.
Celui-ci ſeul, Callimaque nommé,
Dès qu'il parut, fut très-fort à ſon gré.
Le galant donc, près de la fortereſſe,
Aſſied ſon camp, vous inveſtit Lucrèce,
Qui ne manqua de faire la tigreſſe,
A l'ordinaire, & l'envoya jouer.
Il ne ſavoit à quel ſaint ſe vouer,
Quand le mari, par ſa ſottiſe extrême,
Lui fit juger qu'il n'étoit ſtratagême,
Panneau n'étoit, tant étrange ſemblât,
Où le pauvre homme à la fin ne donnât

De tout son cœur, & ne s'en affublât.
L'amant & lui, comme étant gens d'étude,
Avoient entr'eux lié quelque habitude;
Car Nice étoit docteur en droit-canon :
Mieux eût valu l'être en autre science,
Et qu'il n'eût pris si grande confiance
En Callimaque. Un jour au compagnon
Il se plaignit de se voir sans lignée.
A qui la faute? Il étoit vert galant,
Lucrece jeune, & drue & bien taillée.
Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant,
Un curieux y passa d'aventure :
Je l'allai voir, il m'apprit cent secrets,
Entr'autres un pour avoir géniture;
Et n'étoit chose, à son compte, plus sûre.
Le grand Mogol l'avoit avec succès,
Depuis deux ans, éprouvé sur sa femme;
Mainte Princesse, & mainte & mainte Dame
En avoit fait aussi d'heureux essais.
Il disoit vrai; j'en ai vu des effets.
Cette recette est une médecine,
Faite du jus de certaine racine,
Ayant pour nom Mandragore; & ce jus,
Pris pour sa femme, opere beaucoup plus,
Que ne fit onc nulle ombre monachale
D'aucun couvent de jeunes freres plein.
Dans dix mois d'hui je vous fais pere enfin,
Sans demander un plus long intervalle :
Et touchez-là, dans dix mois & devant,
Nous porterons au baptême l'enfant.

Dites-vous vrai ? répartit Messer Nice :
Vous me rendez un merveilleux office.
Vrai ? Je l'ai vu : faut-il répéter tant ?
Vous moquez-vous d'en douter seulement ?
Par votre foi, le Mogol est-il homme
Que l'on osât de la sorte affronter ?
Ce curieux en toucha telle somme,
Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.
Nice reprit : Voilà chose admirable,
Et qui doit être à Lucrece agréable.
Quand lui verrai-je un poupon sur le sein ?
Notre féal, vous serez le parrein ;
C'est la raison : dès hui je vous en prie.
Tout doux, reprit alors notre galant,
Ne soyez pas si prompt, je vous supplie :
Vous allez vîte ; il faut auparavant
Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire ;
Mais, ici-bas, peut-on jamais tant faire,
Que de trouver un bien pur & sans mal ?
Ce jus doué de vertu tant insigne,
Porte d'ailleurs qualité très-maligne :
Presque toujours il se trouve fatal
A celui-là qui le premier caresse
La patiente ; & souvent on en meurt.
Nice reprit aussi-tôt : Serviteur,
Plus de votre herbe, & laissons-là Lucrece,
Telle qu'elle est : bien grand-merci du soin.
Que servira, moi mort, si je suis pere ?
Pourvoyez-vous de quelque autre compere :
C'est trop de peine ; il n'en est pas besoin.

L'amant lui dit : Quel esprit est le vôtre ?
Toujours il va d'un excès dans un autre.
Le grand desir de vous voir un enfant
Vous transportoit n'aguères d'allégresse ;
Et vous voilà, tant vous avez de presse,
Découragé sans attendre un moment.
Oyez le reste ; & sachez que nature
A mis remède à tout, fors à la mort.
Qu'est-il de faire, afin que l'aventure
Nous réussisse, & qu'elle aille à bon port ?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple, un pauvre malheureux,
Qui vous précède au combat amoureux,
Tente la voix, attire & prenne en somme
Tout le venin : puis, le danger ôté,
Il conviendra que, de votre côté,
Vous agissiez sans tarder davantage :
Car soyez sûr d'être alors garanti.
Il nous faut faire *in anima vili*,
Ce premier pas, & prendre un personnage
Lourd & de peu, mais qui ne soit pourtant
Mal fait de corps, ni par trop dégoûtant,
Ni d'un toucher si rude & si sauvage,
Qu'à votre femme un supplice ce soit.
Nous savons bien que madame Lucrece,
Accoutumée à la délicatesse,
De Nicia trop de peine en auroit :
Même il se peut qu'en venant à la chose,
Jamais son cœur n'y voudroit consentir.
Or ai-je dit un jeune homme, & pour cause :
Ca

Car plus ſera d'âge pour bien agir,
Moins laiſſera de venin ſans nul doute ;
Je vous promets qu'il n'en laiſſera goutte.
Nice d'abord eut peine à digérer
L'expédient, allégua le danger,
Et l'infamie : il en ſeroit en peine,
Le magiſtrat pourroit le rechercher,
Sur le ſoupçon d'une mort ſi ſoudaine.
Empoiſonner un de ſes citadins !
Lucrece étoit échappée aux blondins :
On l'alloit mettre entre les bras d'un ruſtre !
Je ſuis d'avis qu'on prenne un homme illuſtre,
Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bientôt
En mille endroits cornera le myſtere !
Sottiſe & peur contiendront ce pitaut.
Au pis aller, l'argent le fera taire.
Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,
Et le coquin même n'y ſongeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'eſt pas dit encore
Qu'un tel paillard ne réſiſte au poiſon ;
Et ce nous eſt une double raiſon
De le choiſir tel, que la Mandragore
Conſume envain ſur lui tout ſon venin.
Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
Aſſurément. Il vous faudra demain
Faire choiſir ſur la brune le ſire,
Et dès ce ſoir donner la potion :
J'en ai chez moi de la confection.

Gardez-vous bien au reste, Messer Nice,
D'aller paroître en aucune façon.
Ligurio choisira le garçon :
C'est-là son fait : laissez-lui cet office.
Vous vous pouvez fier à ce valet
Comme à vous-même : il est sage & discret.
J'oublie encor que, pour plus d'assurance,
On bandera les yeux à ce paillard :
Il ne saura qui, quoi, n'en quelle part,
N'en quel logis, ni si dedans Florence,
Ou bien dehors on vous l'aura mené.

Par Nicia le tout fut approuvé.
Restoit, sans plus, d'y disposer sa femme.
De prime face, elle crut qu'on rioit :
Puis se fâcha, puis jura sur son ame,
Que mille fois plutôt on la tueroit.
Que diroit-on, si le bruit en couroit ?
Outre l'offense & péché trop énorme,
Calfuce & Dieu savoient que, de tout temps,
Elle avoit craint ces devoirs complaisans,
Qu'elle enduroit seulement pour la forme.
Puis il viendroit quelque mâtin difforme
L'incommoder, la mettre sur les dents :
Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?
Quoi ! recevoir un pitaut dans ma couche !
Puis-je y songer qu'avecque du dédain ?
Et, par saint Jean, ni pitaut, ni blondin,
Ni roi, ni roc, ne feront qu'autre touche,
Que Nicia, jamais onc à ma peau.

Lucrece étant de la sorte arrêtée,
On eut recours à frere Timothée.
Il la prêcha ; mais si bien & si beau,
Qu'elle donna les mains par pénitence.
On l'assura de plus qu'on choisiroit
Quelque garçon d'honnête corpulence,
Non trop rustaut, & qui ne lui feroit
Mal ni dégoût. La potion fut prise.
Le lendemain, notre amant se déguise,
Et s'enfarine en vrai garçon meûnier ;
Un faux menton, barbe d'étrange guise :
Mieux ne pouvoit se métamorphoser.
Ligurio, qui de la faciende
Et du complot avoit toujours été,
Trouve l'amant tout tel qu'il le demande,
Et ne doutant qu'on n'y fût attrapé,
Sur le minuit le mène à Messire Nice,
Les yeux bandés, le poil teint, & si bien,
Que notre époux ne reconnut en rien
Le compagnon. Dans le lit il se glisse
En grand silence : en grand silence aussi
La patiente attend sa destinée :
Bien blanchement, & ce soir atournée.
Voire ! ce soir ! Atournée, & pour qui ?
Pour qui ? J'entends : n'est-ce pas que la Dame,
Pour un Meûnier, prenoit trop de souci ?
Vous vous trompez, le sexe en use ainsi.
Meûniers ou Rois, il veut plaire à toute ame :
C'est double honneur, ce semble en une femme,

Quand son mérite échauffe un esprit lourd,
Et fait aimer les cœurs nés sans amour.

Le travesti changea de personnage,
Si-tôt qu'il eut Dame de tel corsage
A ses côtés, & qu'il fut dans le lit,
Plus de Meûnier : la galante sentit
Auprès de soi la peau d'un honnête-homme ;
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels momens. Elle disoit tout bas :
Qu'est ceci donc ? Ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai cru, le drôle a la peau fine ;
C'est grand dommage : il ne mérite, hélas !
Un tel destin ; j'ai regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine.
Tandis l'époux, enrôlé tout de bon,
De sa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de Reine,
Qu'elle donna la premiere façon
De cocuage ; &, pour le décoron,
Point ne voulut y joindre ses caresses.
A ce garçon, la perle des Lucreces,
Prendroit du goût ! Quand le premier venin
Fut emporté, notre amant prit la main
De sa maitresse, & de baisers de flamme
La parcourant : Pardon, dit-il, Madame :
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait ;
C'est Callimaque : approuvez son martyre.
Vous ne sauriez, ce coup, vous en dédire :
Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.

S'il est fatal toutefois que j'expire,
J'en suis content : vous avez dans vos mains
Un moyen sûr de me priver de vie ;
Et le plaisir, bien mieux qu'aucuns venins,
M'achevera ; tout le reste est folie.

Lucrece avoit jusques-là résisté,
Non par défaut de bonne volonté,
Ni que l'amant ne plût fort à la belle :
Mais la pudeur & la simplicité
L'avoient rendue ingrate, en dépit d'elle.
Sans dire mot, sans oser respirer,
Pleine de honte & d'amour tout ensemble,
Elle se met aussi-tôt à pleurer.
A son amant peut-elle se montrer
Après cela ? Qu'en pourra-t-il penser ?
Dit-elle en soi, & qu'est-ce qu'il lui semble ?
J'ai bien manqué de courage & d'esprit.
Incontinent un excès de dépit
Saisit son cœur, & fait que la pauvrette
Tourne la tête, & vers le coin du lit,
Se va cacher, pour derniere retraite.
Elle y voulut tenir bon, mais envain :
Ne lui restant que ce peu de terrein,
La place fut incontinent rendue.
Le vainqueur l'eut à sa discrétion :
Il en usa selon sa passion ;
Et plus ne fut de larme répandue.
Honte cessa, scrupule autant en fit.
Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit !

L'aurore vint trop tôt pour Callimaque,
Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.
Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
Contre un venin tenu si dangereux.
Les jours suivans notre couple amoureux
Y fut pourvoir : l'époux ne tarda gueres
Qu'il n'eût atteint tous ses autres confreres.

Pour ce coup-là, fallut se séparer :
L'amant courut chez soi se recoucher.
A peine au lit il s'étoit mis encore,
Que notre époux, joyeux & triomphant,
Le va trouver, & lui conte comment
S'étoit passé le jus de Mandragore.
D'abord, dit-il, j'allai tout doucement
Auprès du lit écouter si le sire
S'approcheroit, & s'il en voudroit dire.
Puis je priai notre épouse, tout bas,
Qu'elle lui fît quelque peu de caresse,
Et ne craignît de gâter ses appas.
C'étoit au plus une nuit d'embarras ;
Et ne pensez, ce lui dis-je, Lucrece,
Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper.
Je saurai tout : Nice se peut vanter
D'être homme à qui l'on n'en donne à garder :
Vous savez bien qu'il y va de ma vie.
N'allez donc point faire la renchérie ;
Montrez par-là que vous savez aimer
Votre mari, plus qu'on ne croit encore :
C'est un beau champ. Que si cette pécore

Fait le honteux, envoyez ſans tarder
M'en avertir ; car je me vais coucher,
Et n'y manquez ; nous y mettrons bon ordre.
Beſoin n'en eut ; tout fut bien juſqu'au bout.
Savez-vous bien que ce ruſtre y prit goût ?
Le drôle avoit tantôt peine à démordre.
J'en ai pitié, je le plains après tout.
N'y ſongeons plus : qu'il meure & qu'on l'enterre ;
Et, quant à vous, venez-nous voir ſouvent.
Nargue de ceux qui nous faiſoient la guerre ;
Dans neuf mois d'hui je leur livre un enfant.

LES RÉMOIS.

IL N'EST cité que je préfere à Reims :
C'eſt l'ornement & l'honneur de la France ;
Car, ſans compter l'Ampoule & les bons vins,
Charmans objets y ſont en abondance.
Par ce point-là je n'entends, quant à moi,
Tours ni porteaux, mais gentilles Galoiſes ;
Ayant trouvé telle de nos Rémoiſes,
Friande aſſez pour la bouche d'un Roi.
Une avoit pris un Peintre en mariage,
Homme eſtimé dans ſa profeſſion ;
Il en vivoit : que faut-il davantage ?
C'étoit aſſez pour ſa condition.
Chacun trouvoit ſa femme fort heureuſe.
Le drôle étoit, grace à certain talent,

Très-bon époux, encor meilleur galant.
De son travail mainte Dame amoureuse
L'alloit trouver; & le tout à deux fins:
C'étoit le bruit, à ce que dit l'histoire:
Moi, qui ne suis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le sire avoit donzelle en main,
Il en rioit avecque son épouse.
Les droits d'hymen allant toujours leur train,
Besoin n'étoit qu'elle fît la jalouse:
Même elle eût pu le payer de ses tours:
Et, comme lui, voyager en amours;
Sauf d'en user avec plus de prudence,
Ne lui faisant la même confidence.

Entre les gens qu'elle sut attirer,
Deux siens voisins se laisserent leurrer
A l'entretien libre & gai de la Dame;
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point-là l'on eût su rencontrer:
Sage sur-tout; mais aimant fort à rire.
Elle ne manque incontinent de dire
A son mari l'amour des deux bourgeois,
Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes;
Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes,
Pleurs & soupirs, gémissemens Gaulois.
Ils avoient lu, ou plutôt oui dire,
Que d'ordinaire en amour on soupire.
Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien, que mal, & selon leur pouvoir.

A frais communs se conduisoit l'affaire.
Ils ne devoient nulle chose se taire.
Le premier d'eux qu'on favoriseroit,
De son bonheur part à l'autre feroit.

Femmes, voilà souvent comme on vous traite :
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite.
Amour est mort ; le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon :
Nous n'en avons ici ni vent ni voie.
Vous y servez de jouet & de proie
A jeunes gens, indiscrets, scélérats :
C'est bien raison qu'au double on le leur rende ;
Le beau premier qui sera dans vos lacs,
Plumez-le-moi, je vous le recommande.

La Dame donc, pour tromper ses voisins,
Leur dit un jour : Vous boirez de nos vins,
Ce soir, chez nous. Mon mari s'en va faire
Un tour aux champs ; & le bon de l'affaire,
C'est qu'il ne doit au gîte revenir.
Nous nous pourrons à l'aise entretenir.
Bon, dirent-ils ; nous viendrons sur la brune.
Or les voilà compagnons de fortune.
La nuit venue, ils sont au rendez-vous.
Eux introduits, croyant ville gagnée,
Un bruit survint ; la fête fut troublée.
On frappe à l'huis ; le logis aux verroux
Etoit fermé : la femme à la fenêtre
Court en disant : Celui-là frappe en maître ;

Seroit-ce point par malheur mon époux ?
Oui, cachez-vous, dit-elle ; c'eſt lui-même.
Quelque accident, ou bien quelque ſoupçon,
Le font venir coucher à la maiſon.
Nos deux galans, dans ce péril extrême,
Se jettent vîte en certain cabinet :
Car, s'en aller, comment auroient-ils fait ?
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,
Que l'époux entre, & voit au feu le membre.
Accompagné de maint & maint pigeon,
L'un au hâtier, les autres au chaudron.
Oh ! oh ! dit-il, voilà bonne cuiſine !
Qui traitez-vous ? Alix, notre voiſine,
Reprit l'épouſe, & Simonette auſſi.
Loué ſoit Dieu qui vous ramène ici,
La compagnie en ſera plus complette.
Madame Alix, Madame Simonette,
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout eſt prêt, qu'elles n'ont qu'à venir.
J'y cours moi-même. Alors la créature
Les va prier. Or c'étoient les moitiés
De nos galans & chercheurs d'aventure,
Qui, fort chagrins de ſe voir enfermés,
Ne laiſſoient pas de louer leur hôteſſe,
De s'être ainſi tirée avec adreſſe
De cet apprêt. Avec elle, à l'inſtant,
Leurs deux moitiés entrent tout en chantant.
On les ſalue, on les baiſe, on les loue
De leur beauté, de leur ajuſtement :
On les contemple, on patine, on ſe joue.

Cela ne plût aux maris nullement.
Du cabinet la porte à demi-cloſe,
Leur laiſſant voir le tout diſtinctement,
Ils ne prenoient aucun goût à la choſe :
Mais paſſe encor pour ce commencement.
Le ſouper mis preſque au même moment,
Le Peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit aſſeoir, entr'elles ſe plaça.
Je bois, dit-il, à la ſanté des Dames ;
Et de trinquer : paſſe encor pour cela.
On fit raiſon ; le vin ne dura guère.
L'hôteſſe étant alors ſans chambriere,
Court à la cave, &, de peur des eſprits,
Mène avec ſoi Madame Simonette.
e Peintre reſte avec Madame Alix,
rovinciale aſſez belle, & bien faite,
s'en piquant, & qui, pour le pays,
pouvoit dire honnêtement coquette.
compagnon vous la tenant ſeulette,
conduiſit de fleurette en fleurette
qu'au toucher, & puis un peu plus loin ;
tout-à-coup levant la colerette,
un baiſer dont l'époux fut témoin.
ues-là paſſe ; époux, quand ils ſont ſages,
prennent garde à ces menus ſuffrages ;
'en tenir regiſtre c'eſt abus.
il eſt vrai qu'en rencontre pareille
les baiſers font craindre le ſurplus ;
Satan lors vient frapper ſur l'oreille
l qui dort, & fait tant qu'il s'éveille.

L'époux vit donc, que tandis qu'une main
Se promenoit fur la gorge à fon aife,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors, Dame ! ne vous déplaife,
Que, le courroux lui montant au cerveau,
Il s'en alloit, enfonçant fon chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voifinage,
Battre fa femme, & dire au Peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une fottife,
Lui dit tout bas fon compagnon d'amours;
Tenez-vous coi. Le bruit, en nulle guife,
N'eft bon ici; d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas,
C'eft le moyen d'étouffer cette affaire :
Il eft écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à foi-même être fait.
Nous ne devons quitter ce cabinet
Que bien à point, & tantôt quand cet homme,
Etant au lit, prendra fon premier fomme :
Selon mon fens, c'eft le meilleur parti.
A tard viendroit auffi-bien la querelle.
N'êtes-vous pas cocu plus d'à-demi ?
Madame Alix au fait a confenti :
Cela fuffit, le refte eft bagatelle.
L'époux goûta quelque peu ces raifons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis ? & puis, comme perfonne fage,
Elle remit fa coëffure en état.

On

On n'eût jamais soupçonné ce ménage,
Sans qu'il restoit un certain incarnat
Dessus son teint ; mais c'étoit peu de chose ;
Dame fleurette en pouvoit être cause.
L'une pourtant des tireuses de vin
De lui sourire, au retour, ne fit faute :
Ce fut la Peintre. On se remit en train :
On releva grillades & festin :
On but encore à la santé de l'hôte
Et de l'hôtesse, & de celle des trois
Qui la premiere auroit quelque aventure.
Le vin manqua pour la seconde fois.
L'hôtesse adroite & fine créature
Soutient toujours qu'il revient des esprits
Chez les voisins. Ainsi, Madame Alix
Servit d'escorte. Entendez que la Dame,
Pour l'autre emploi, inclinoit en son ame ;
Mais on l'emmene, & par ce moyen-là
De faction Simonette changea.
Celle-ci fait d'abord plus la sévere,
Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire ;
Mais, se sentant par le Peintre tirer,
Elle demeure, étant trop ménagere,
Pour se laisser son habit déchirer.
L'époux voyant quel train prenoit l'affaire,
Voulut sortir. L'autre lui dit : Tout doux,
Nous ne voulons sur vous nul avantage,
C'est bien raison que Messer cocuage
Sur son état vous couche ainsi que nous ;
Sommes-nous pas compagnons de fortune,

Puiſque le Peintre en a careſſé l'une,
L'autre doit ſuivre. Il faut bon gré, malgré
Qu'elle entre en danſe, &, s'il eſt néceſſaire,
Je m'offrirai de lui tenir le pied :
Vouliez ou non, elle aura ſon affaire.
Elle l'eut donc, notre Peintre y pourvut
Tout de ſon mieux : auſſi le valoit-elle.
Cette derniere eut ce qu'il lui fallut,
On en donna le loiſir à la belle.

Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne falloit s'atabler davantage.
Il étoit tard ; & le Peintre avoit fait
Pour ce jour-là ſuffiſamment d'ouvrage.
On dit bon ſoir. Le drôle ſatisfait
Se met au lit. Nos gens ſortent de cage.
L'hôteſſe alla tirer du cabinet
Les regardans honteux, mal contens d'elle,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef
De ſon deſſein, ni rendre à la donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté :
Par conſéquent, c'eſt fait, j'ai tout conté.



LE PAYSAN

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR.

UN PAYSAN ſon Seigneur offenſa ;
'hiſtoire dit que c'étoit bagatelle ;
t toutefois le Seigneur le tança
ort rudement ; ce n'eſt choſe nouvelle.
oquin , dit-il , tu mérites la hard ;
ais ton calcul d'y venir tôt ou tard ,
'eſt une fin à tes pareils commune ;
ais je ſuis bon , & de trois peines l'une ,
u peux choiſir , ou de manger trente aulx ,
'entends ſans boire & ſans prendre repos ,
u de ſouffrir trente bons coups de gaules
ien appliqués ſur tes larges épaules ,
u de payer , ſur-le-champ , cent écus.
e payſan conſultant là-deſſus :
rente aulx ſans boire ! Ah ! dit-il en ſoi-même ,
 n'appris one à les manger ainſi ,
 ne le puis ſans un péril extrême ;
es cent écus , c'eſt le pire de tous.
certain donc , il ſe mit à genoux ,
 s'écria : Pour Dieu , miſéricorde.
n Seigneur dit : Qu'on apporte une corde.
uoi ! le galant m'oſe répondre encor ?
 payſan , de peur qu'on ne le pende ,

Fait choix de l'ail, & le Seigneur commande
Que l'on en cueille, & sur-tout du plus fort,
Un après un, lui-même en fait le compte ;
Puis quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat ;
Et cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange, & rechigne, ainsi que fait un chat,
Dont les morceaux sont frottés de moutarde.
Il n'oseroit de la langue y toucher.
Son Seigneur rit, & sur-tout il prend garde
Que le galant n'avale sans mâcher.
Le premier passe, aussi fait le deuxieme,
Au tiers il dit : Que le diable y ait part.
Bref, il en fut à grand'peine au douzieme,
Que s'écriant : Haro la gorge m'ard ;
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire,
Son Seigneur dit : Ah ! ah ! Sire Grégoire,
Vous avez soif ! Je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas :
Or, buvez donc, & buvez à votre aise.
Bon, prou vous fasse. Holà, du vin, holà ;
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choisir après cela,
Des cent écus, ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés,
Que les aulx soient sur les coups précomptés ;
Car pour l'argent, par trop grosse est la somme.
Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme ?

HÉ-bien ! souffrez les trente horions,
Dit le Seigneur ; mais laissons les oignons.
Pour prendre cœur le vassal en sa panse
Loge un long trait, se munit le dedans ;
Puis souffre un coup avec grande constance.
Aux deux, il dit : Donnez-moi patience,
Mon doux Jesus, en tous ces accidens
Le tiers est rude : il en grince les dents,
Se courbe tout, & saute de sa place ;
Au quart, il fait une horrible grimace ;
Au cinq un cri ; mais il n'est pas au bout ;
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc si cruelle aventure.
Deux forts gaillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids & par mesure,
En observant la cadence & le ton :
Le malheureux n'a rien qu'une chanson.
Grace, dit-il, mais, las ! point de nouvelle,
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, & tient sa gravité,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie :
Pour Dieu cessez ; hélas ! je n'en puis plus.
Son Seigneur dit : Payez donc cent écus
Net & comptant, je sais qu'à la desserre
Vous êtes dur ; j'en suis fâché pour vous.
Si tout n'est prêt, votre compere Pierre
Vous en peut bien assister entre nous.
Mais pour si peu vous ne vous seriez tondre,

Le malheureux n'osant presque répondre,
Court au magot, & dit : c'est tout mon fait.
On examine, on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face ;
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que lui sert ? Il convient tout payer,
C'est grand'pitié quand on fâche son maître.
Ce paysan eut beau s'humilier,
Et pour un fait, assez léger peut-être,
Il se sentit enflammer le gosier,
Vuider sa bourse, émoucher les épaules,
Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait seulement grace d'un carolus.

LA COURTISANNE AMOUREUSE.

Le jeûne Amour, bien qu'il ait la façon
D'un Dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles.
En gens coquets il change les Catons ;
Par lui les sots deviennent des oracles ;
Par lui les loups deviennent des moutons.
Il fait si bien que l'on n'est plus le même.
Témoin Hercule, & témoin Polyphême,
Mangeur de gens : l'un sur un roc assis,

Chantoit aux vents ses amoureux soucis;
Et pour charmer sa nymphe joliette,
Tailloit sa barbe, & se miroit dans l'eau.
L'autre changea sa massue en fuseau,
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent. Bocace en rapporte un,
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.
Amour le lèche, & tant qu'il le polit.
Chimon devint un galant personnage.
Qui fit cela? Deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir apperçus un moment,
Encore à peine, & voilés par le somme,
Chimon aima, puis devint honnête homme:
Ce n'est le point dont il s'agit ici.
Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaisir aux enfans sans souci,
Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.
Elle étoit fiere, & bisarre sur-tout,
On ne savoit comme en venir à bout.
Rome, c'étoit le lieu de son négoce:
Mettre à ses pieds la mître avec la crosse,
C'étoit trop peu; les simples Monseigneurs
N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.
Il lui falloit un homme du conclave,
Et des premiers, & qui fût son esclave;
Et même encore il y profitoit peu,
A moins que d'être un Cardinal neveu.
Le Pape enfin, s'il se fût piqué d'elle,

N'auroit été trop bon pour la donzelle.
De son orgueil ses habits se sentoient.
Force brillans sur sa robe éclatoient,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainsi la renchérie,
Amour se mit en tête d'abaisser
Ce cœur si haut; & pour un Gentilhomme
Jeune, bien fait, & des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la blesser.
L'adolescent avoit pour nom Camille;
Elle, Constance. Et bien qu'il fût d'humeur
Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eut si-tôt l'amour au cœur,
Que la voilà craintive devenue;
Elle n'osa déclarer ses desirs
D'autre façon qu'avecque des soupirs.
Auparavant, pudeur ni retenue
Ne l'arrêtoient; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé
En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
Incessamment Constance le regarde,
Et puis soupirs, & puis regards nouveaux,
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux:
Sa beauté même y perdit quelque chose,
Bientôt le lys l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala
Des jeunes gens, il eut aussi des femmes;
Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement; car peu d'entre ces Dames

Etoient d'humeur à tenir des propos
De sainteté, ni de philosophie.
Constance seule étant sourde aux bons mots,
Laissoit railler toute la compagnie.
Le souper fait, chacun se retira.
Tout dès l'abord Constance s'éclipsa,
S'allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde, & l'on crut que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.
La compagnie étant donc retirée,
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât, & qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, & comme le desire
Celle qui l'aime, & qui ne sait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin, & par nécessité
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné?
Ce fut Camille. Hé quoi! dit-il, Madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis?
Il la fit seoir; & puis s'étant remis:
Qui vous croiroit, reprit-il, demeurée?
Et qui vous a cette cache montrée?
L'Amour, dit-elle. A ce seul mot sans plus
Elle rougit; chose que ne font guere
Celles qui sont prêtresses de Vénus.
Le vermillon leur vient d'autre maniere.
Camille avoit déjà quelque soupçon
Que l'on l'aimoit: il n'étoit si novice

Qu'il ne connût ſes gens à la façon.
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, & voir ſi ce cœur fier
Juſques au bout pourroit s'humilier,
Il fit le froid. Notre amante en ſoupire,
La violence enfin de ſon martyre
La fait parler. Elle commence ainſi :
Je ne ſais pas ce que vous allez dire,
De voir Conſtance oſer venir ici.
Vous déclarer ſa paſſion extrême,
Je ne ſaurois y penſer ſans rougir,
Car du métier de nymphe me couvrir,
On n'en eſt plus dès le moment qu'on aime.
Puis quelle excuſe ! Hélas ! ſi le paſſé
Dans votre eſprit pouvoit être effacé,
Du moins, Camille, excuſez ma franchiſe.
Je vois fort bien que, quoique je vous diſe,
Je vous déplais. Mon zèle me nuira ;
Mais nuire ou non, Conſtance vous adore,
Mépriſez-la, chaſſez-la, battez-la,
Si vous pouvez, faites-lui pis encore,
Elle eſt à vous. Alors le jouvenceau :
Critiquer gens m'eſt, dit-il, fort nouveau ;
Ce n'eſt mon fait, & toutefois, Madame,
Je vous dirai tout net que ce diſcours
Me ſurprend fort, & que vous n'êtes femme
Qui dût ainſi prévenir nos amours.
Outre le ſexe & quelque bienſéance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence ?

Votre beauté m'eût gagné ſans effort,
Et de ſon chef. Je vous le dis encor ;
Je n'aime point qu'on me faſſe d'avances.
Ce propos fut à la pauvre Conſtance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
J'ai mérité ce mauvais traitement ;
Mais oſe-t-on vous dire ſa penſée ?
Mon procédé ne me nuiroit pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.
C'eſt compliment ce que vous m'avez dit,
J'en ſuis certaine, & lis dans votre eſprit,
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il ? Je m'en rapporte à vous.
N'eſt-il pas vrai que n'aguere, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage ?
Ils ſont éteints ces dons ſi précieux,
L'amour que j'ai m'a cauſé ce dommage.
Je ne ſuis plus aſſez belle à vos yeux.
Si je l'étois, je ſerois aſſez ſage.
Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galant ; il eſt tard, & voilà
Minuit qui ſonne ; il faut que je me couche.
Conſtance crut qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit, que d'un œil de pitié
Elle voyoit ; mais d'en ouvrir la bouche
Elle n'oſa, de crainte de refus.
Le compagnon feignant d'être confus,
Se tut long-temps, puis dit : Comment ferai-je ?
Je ne me puis tout ſeul déshabiller.
Eh-bien ! Monſieur, dit-elle, appellerai-je ?

Non, reprit-il : gardez-vous d'appeller,
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie,
Ni qu'en ma chambre une fille de joie
Passe la nuit au sû de tous mes gens.
Cela suffit, Monsieur, repartit-elle.
Pour éviter ces inconvéniens,
Je me pourrois cacher en la ruelle;
Mais faisons mieux, & ne laissons venir
Personne ici. L'amoureuse Constance
Veut aujourd'hui de laquais vous servir,
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là. Le jeune homme y consent.
Elle s'approche, elle le déboutonne,
Touchant sans plus à l'habit, & n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout; elle le déchaussa.
Quoi! de sa main? Quoi! Constance elle-même?
Qui fut-ce donc? Est-ce trop que cela?
Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.

Le compagnon dans le lit se plaça,
Sans la prier d'être de la partie.
Constance crut, dans le commencement,
Qu'il la vouloit éprouver seulement;
Mais tout cela passoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important,
Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace:
Où me coucher?

CAMILLE.

Par-tout où vous voudrez.

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Quoi ! sur ce siége ?

CAMILLE.

Eh-bien ! non, vous viendrez
Dedans mon lit.

CONSTANCE.

Délacez-moi, de grace.

CAMILLE.

Je ne saurois, il fait froid, je suis nud,
Délacez-vous. Notre amante ayant vu
Près du chevet un poignard dans sa gaîne,
Le prend, le tire, & coupe ses habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix,
Ajustemens de Princesse & de Reine ;
Ce que les gens en deux mois à grand'peine
Avoient brodé, périt en un moment,
Sans regretter ni plaindre aucunement
Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France, en feriez-vous autant ?
Je crois que non, j'en suis sûr ; & partant
Cela fut beau sans doute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois,
Croyant tout fait, & que pour cette fois
Aucun bisarre & nouveau stratagême
Ne viendroit plus son aise reculer.
Camille dit : C'est trop dissimuler ;
Femme qui vient se produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés.
Si bon vous semble, allez-vous mettre aux pieds.

Ce fut bien-là qu'une douleur extrême
Saisit la belle, & si lors par hasard
Elle avoit eu dans ses mains le poignard,
C'en étoit fait, elle eût, de part en part,
Percé son cœur. Toutefois l'espérance
Ne mourut pas encor dans son esprit.
Camille étoit trop connu de Constance,
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
Chose si dure, & pleine d'insolence,
Lui qui s'étoit jusques-là comporté
En homme doux, civil & sans fierté,
Cela sembloit contre toute apparence.
Elle va donc en travers se placer
Aux pieds du Sire, & d'abord les lui baise;
Mais point trop fort, de peur de le blesser.
On peut juger si Camille étoit aise.
Quelle victoire! Avoir mis à ce point
Une beauté si superbe & si fiere!
Une beauté! Je ne la décris point;
Il me faudroit une semaine entiere.
On ne pouvoit reprocher seulement
Que la pâleur à cet objet charmant;
Pâleur encor dont la cause étoit telle
Qu'elle donnoit du lustre à notre belle.
Camille donc s'étend, & sur un sein
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie,
Pose ses pieds, & sans cérémonie
Il s'accommode, & s'en fait un coussin,
Puis feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
Par les sanglots notre amante étouffée,

Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appella
D'un ton de voix qui plut fort à la belle.
Je suis content, dit-il, de votre amour,
Venez, venez, Constance, c'est mon tour;
Elle se glisse; & lui s'approchant d'elle:
M'avez-vous cru si dur & si brutal
Que d'avoir fait tout de bon le sévere?
Dit-il d'abord, vous me connoissez mal,
Je vous voulois donner lieu de me plaire:
Or bien je sais le fond de votre cœur,
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour, & que votre rigueur,
Si bon lui semble, à son tour se déploie;
Elle le peut: usez-en librement,
Je me déclare aujourd'hui votre amant,
Et votre époux; & ne sais nulle Dame,
De quelque rang & beauté que ce soit,
Qui vous valût pour maitresse & pour femme;
Car le passé rappeller ne se doit
Entre nous deux. Une chose ai-je à dire,
C'est qu'en secret il nous faut marier;
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet, cela vous doit suffire;
Même il est mieux de cette façon-là,
Un tel hymen à des amours ressemble,
On est époux & galant tout ensemble.
L'histoire dit que le drôle ajouta:
Voulez-vous pas, en attendant le Prêtre,
A votre amant vous fier aujourd'hui?

Vous le pouvez, je vous réponds de lui ;
Son cœur n'eſt pas d'un perfide & d'un traître.
A tout cela Conſtance ne dit rien.
C'étoit tout dire ; il le reconnut bien,
N'étant novice en ſemblables affaires.
Quant au ſurplus, ce ſont de tels myſteres,
Qu'il n'eſt beſoin d'en faire le récit.
Voilà comment Conſtance réuſſit.

Or faites-en, Nymphes, votre profit.
Amour en a dans ſon académie,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois, pour un pareil hymen,
Mieux que mainte autre à qui l'on ſe marie.
Femme qui n'a filé toute ſa vie,
Tâche à paſſer bien des choſes ſans bruit,
Témoin Conſtance & tout ce qui s'enſuit ;
Noviciat d'épreuves un peu dures ;
Elle en reçut abondamment le fruit.
Nonnes je ſais, qui voudroient chaque nuit
En faire un tel à toutes aventures.

Ce que poſſible on ne croira pas vrai,
C'eſt que Camille, en careſſant la belle,
Des dons d'amour lui fit goûter l'eſſai.
L'eſſai ? Je faux : Conſtance en étoit-elle
Aux élémens ? Oui, Conſtance en étoit
Aux élémens, Ce que la belle avoit
Pris & donné de plaiſirs en ſa vie,
Compter pour rien juſqu'alors ſe devoit.
Pourquoi cela ? Quiconque aime le die.

NICAISE.

Un apprenti marchand étoit,
Qu'avec droit Nicaiſe on nommoit :
Garçon très-neuf, hors ſa boutique,
Et quelque peu d'arithmétique :
Garçon novice dans les tours
Qui ſe pratiquent en amours.
Bons Bourgeois, du temps de nos peres,
S'aviſoient tard d'être bons freres ;
Ils n'apprenoient cette leçon
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, ſans qu'on les flatte,
Ont ſoin de s'y rendre ſavans,
Auſſi-tôt que les autres gens.
Le jouvenceau de vieille date,
Poſſible un peu moins avancé,
Par les degrés n'avoit paſſé.
Quoi qu'il en ſoit, le pauvre ſire,
En très-beau chemin demeura,
Se trouvant court par celui-là ;
C'eſt par l'eſprit que je veux dire.
Une belle pourtant l'aima :
C'étoit la fille de ſon maître ;
Fille aimable, autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot :
Soit par humeur franche & ſincere,

Soit qu'il fût force d'ainsi faire,
Etant tombée aux mains d'un sot.
Quelqu'un de trop de hardiesse
Ira la taxer, & moi non ;
Tels procédés ont leur raison.
Lorsque l'on aime une déesse,
Elle fait ces avances-là :
Notre belle savoit cela.
Son esprit, ses traits, sa richesse
Engageoient beaucoup de jeunesse
A sa recherche ; heureux seroit
Celui d'entr'eux qui cueilleroit,
En nom d'hymen, certaine chose,
Qu'à meilleur titre elle promit
Au jouvenceau ci-dessus dit.
Certain Dieu par fois en dispose,
Amour nommé communément.
Il plût à la belle d'élire
Pour ce point l'apprenti marchand.
Bien est vrai (car il faut tout dire)
Qu'il étoit très-bien fait de corps,
Beau, jeune, & frais : ce sont trésors
Que ne méprise aucune Dame,
Tant soit son esprit précieux.
Pour une qu'amour prend par l'ame,
Il en prend mille par les yeux.
Celle-ci donc des plus galantes,
Par mille choses engageantes,
Tâchoit d'encourager le gars,
N'étoit chiche de ses regards,

Le pinçoit, lui venoit sourire,
Sur les yeux lui mettoit la main,
Sur le pied lui marchoit enfin.
A ce langage il ne sut dire
Autre chose que des soupirs,
Interprétes de ses desirs.
Tant fut, à ce que dit l'histoire,
De part & d'autre soupiré,
Que, leur feu dûment déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnerent ni sermens,
Ni d'autres points bien plus charmans,
Comme baisers à grosse usure :
Le tout sans compte & sans mesure.
Calculateur que fût l'amant,
Brouiller falloit incessamment,
La chose étoit tant infinie,
Qu'il y faisoit toujours abus :
Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une seule cérémonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas sans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
Par vous, disoit la belle amie,
Je me la veux faire enseigner,
Ou ne la savoir de ma vie.
Je la saurai, je vous promets ;
Tenez-vous certain désormais
De m'avoir pour votre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point ;

Je suis franche ; n'attendez point
Que, par un langage ordinaire,
Je vous promette de me faire
Religieuse, à moins qu'un jour
L'hymen ne suive notre amour.
Cet hymen feroit bien mon compte,
N'en doutez point : mais le moyen ?
Vous m'aimez trop, pour vouloir rien
Qui me pût causer de la honte.
Tels & tels m'ont fait demander.
Mon pere est prêt de m'accorder.
Moi, je vous promets d'espérer
Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage,
Soit Conseiller, soit Président,
Soit veille ou jour de mariage,
Je serai votre auparavant,
Et vous aurez mon pucelage.

Le garçon la remercia
Comme il put. A huit jours de-là
Il s'offre un parti d'importance.
La belle dit à son ami :
Tenons-nous-en à celui-ci ;
Car il est homme, que je pense,
A passer la chose au gros sas.
La belle en étant sur ce cas,
On la promet, on la commence :
Le jour des noces se tient prêt.
Entendez ceci, s'il vous plaît.
Je pense voir votre pensée

Sur ce mot-là de commencée.
C'étoit alors, sans point d'abus,
Fille promise & rien de plus.

Huit jours donnés à la fiancée,
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord,
Elle differe le négoce
Jusqu'au propre jour de la noce;
De peur de certain accident,
Qui les fillettes va perdant.
On mène au moûtier cependant
Notre galante encor pucelle.
Le oui fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine.
Il fallut pourtant y passer.
Comme l'aurore étoit prochaine,
L'époux, au lieu de se coucher,
S'habille. On eût dit une Reine.
Rien ne manquoit aux vêtemens,
Perles, joyaux, & diamans;
Son épousé la faisoit Dame,
Son ami, pour la faire femme,
Prend heure avec elle au matin.
Ils devoient aller au jardin,
Dans un bois propre à telle affaire.
Une compagne y devoit faire

Le guet autour de nos amans,
Compagne instruite du mystere.
La belle s'y rend la premiere,
Sous le prétexte d'aller faire
Un bouquet, dit-elle, à ses gens.
Niçaise, après quelques momens,
La va trouver : & le bon sire,
Voyant le lieu, se met à dire :
Qu'il fait ici d'humidité !
Foin, votre habit sera gâté.
Il est beau : ce seroit dommage.
Souffrez, sans tarder davantage,
Que j'aille quérir un tapis.
Eh ! mon Dieu ! laissons les habits,
Dit la belle, toute piquée,
Je dirai que je suis tombée.
Pour la perte, n'y songez point.
Quand on a temps si fort à point,
Il en faut user ; & périssent
Tous les vêtemens du pays,
Que plutôt tous les beaux habits
Soient gâtés, & qu'ils se salissent,
Que d'aller ainsi consumer
Un quart-d'heure : un quart-d'heure est cher.
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma noce, il ne tient qu'à vous
D'employer des momens si doux.
Ce que je dis ne me sied guere ;
Mais je vous chéris, & vous veux
Rendre honnête-homme, si je peux.

En vérité, dit l'amoureux,
Conserver étoffe si chere,
Ne sera point mal-fait à nous.
Je cours; c'est fait; je suis à vous:
Deux minutes feront l'affaire.

Là-dessus il part, sans laisser
Le temps de lui rien répliquer.
Sa sottise guérit la Dame:
Un tel dédain lui vint en l'ame
Qu'elle reprit dès ce moment
Son cœur, que trop indignement
Elle avoit placé. Quelle honte!
Prince des sots, dit-elle en soi,
Va, je n'ai nul regret de toi:
Tout autre eût été mieux mon compte.
Mon bon Ange a considéré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur si précieuse.
Je ne veux plus être amoureuse
Que de mon mari; j'en fais vœu.
Et de peur qu'un reste de feu
A le trahir ne me rengage,
Je vais, sans tarder davantage,
Lui porter un bien qu'il auroit,
Quand Nicaise en son lieu seroit.
A ces mots la pauvre épousée
Sort du bois fort scandalisée.
L'autre revient, & son tapis;
Mais ce n'est plus comme jadis.

Amans, la bonne heure ne sonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lu; dans l'alphabet d'amour,
Qu'un galant, près d'une personne,
N'a toujours le temps comme il veut:
Qu'il le prenne donc comme il peut.
Tous délais y font du dommage:
Nicaise en est un témoignage.
Fort essoufflé d'avoir couru,
Et, joyeux de telle prouesse,
Il s'en revient, bien résolu
D'employer tapis & maitresse.
Mais, quoi! la Dame au bel habit,
Mordant ses lévres de dépit,
Retournoit vers la compagnie;
Et de sa flamme bien guérie,
Possible alloit dans ce moment,
Pour se venger de son amant,
Porter à son mari la chose
Qui lui causoit ce dépit-là.
Quelle chose? c'est celle-là
Que fille dit toujours qu'elle a.
Je le crois; mais d'en mettre jà
Mon doigt au feu, ma foi, je n'ose:
Ce que je sais, c'est qu'en tel cas,
Fille qui ment ne péche pas.

Grace à Nicaise, notre belle,
Ayant sa fleur en dépit d'elle,
S'en retournoit tout en grondant:

Quand

Quand Nicaiſe la rencontrant,
A quoi tient, dit-il à la Dame,
Que vous ne m'ayez attendu?
Sur ce tapis bien étendu,
Vous feriez, en peu d'heures, femme.
Retournons donc ſans conſulter:
Venez ceſſer d'être pucelle;
Puiſque je puis, ſans rien gâter,
Vous témoigner quel eſt mon zèle,
Non pas cela, reprit la belle:
Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime votre ſanté, Nicaiſe;
Et vous conſeille auparavant
De reprendre un peu votre vent.
Or, reſpirez tout à votre aiſe.
Vous êtes apprenti marchand;
Faites-vous apprenti galant:
Vous n'y ſerez pas ſi-tôt maître.
A mon égard, je ne puis être
Votre maitreſſe en ce métier.
Sire Nicaiſe, il vous faut prendre
Quelque ſervante du quartier.
Vous ſavez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection;
Mais, ce que vaut l'occaſion,
Vous l'ignorez; allez l'apprendre.

LE MULETIER.

Nouvelle tirée de Bocace.

UN ROI Lombard (les Rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire),
Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits
Maître Bocace, auteur de cette histoire,
Portoit le nom d'Agiluf en son temps.
Il épousa Teudelingue la belle,
Veuve du Roi, dernier mort sans enfans,
Lequel laissa l'Etat sous la tutelle
De celui-ci, Prince sage & prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue; & la couche royale,
De part & d'autre, étoit assurément
Aussi complette, autant bien assortie
Qu'elle fut onc : quand Messer Cupidon,
En badinant, fit cheoir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,
Une étincelle, & sans se soucier
En quel endroit, dont, avecque furie,
Le feu se prit au cœur d'un Muletier.
Ce Muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout son origine,
Bien fait & beau, même ayant du bon sens:
Bien le montra; car s'étant de la Reine
Amouraché, quand il eut, quelque temps,

Fait ses efforts, & mis toute sa peine
Pour se guérir, sans pouvoir rien gagner;
Le compagnon fit un tour d'homme habile,
Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon : l'ame la moins subtile,
Sous sa férule, apprend plus en un jour,
Qu'un Maître-ès-arts en dix ans aux écoles.
Aux plus grossiers, par un chemin bien court,
Il sait montrer les tours & les paroles.
Le présent conte en est un bon témoin.
Notre amoureux ne songeoit, près ni loin,
Dedans l'abord, à jouir de sa mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit
N'étoit pas sûr. Si se mit dans l'esprit,
Mourir ou non, d'en passer son envie,
Puisqu'aussi-bien plus vivre ne pouvoit;
Et, mort pour mort, toujours il lui valoit,
Auparavant que sortir de la vie,
Eprouver tout, & tenter le hasard.
L'usage étoit, chez le peuple Lombard,
Que quand le Roi, qui faisoit lit à part,
Comme tous font, vouloit avec sa femme
Aller coucher, seul il se présentoit
Presqu'en chemise, & sur son dos n'avoit
Qu'une simarre : à la porte il frappoit
Tout doucement; aussi-tôt une Dame
Ouvroit sans bruit, & le Roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit;
Car n'ayant lors grand'lueur ni grand'flamme,
D'abord la Dame éteignoit, en sortant,

Cette clarté : c'étoit le plus ſouvent
Une lanterne ou de ſimples bougies ;
Chaque Royaume a ſes cérémonies.
Le Muletier remarqua celle-ci ;
Ne manqua pas de s'ajuſter ainſi ;
Se préſenta, comme c'étoit l'uſage,
S'étant caché quelque peu le viſage.
La Dame ouvrit, dormant plus d'à-demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
Fors que le Roi ne vînt pareillement.
Mais, ce jour-là, s'étant heureuſement
Mis à chaſſer, force étoit que nature,
Pendant la nuit, cherchât quelque repos.
Le Muletier, frais, gaillard & diſpos,
Et parfumé, ſe coucha ſans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'eſt qu'Agiluf, s'il avoit en l'eſprit
Quelque chagrin, ſoit touchant ſon Empire,
Ou ſa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne ſonnoit mot en prenant ſes ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite :
Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois,
Dont Teudelingue entra par pluſieurs fois
En penſement, & crut que la colere
Rendoit le Prince, outre ſon ordinaire,
Plein de tranſport, & qu'il n'y ſongeoit pas.
En ſes préſens le Ciel eſt toujours juſte :
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talens. Un Empereur auguſte

A les vertus propres pour commander ;
Un Avocat sait les points décider ;
Au jeu d'amour le Muletier fait rage :
Chacun son fait ; nul n'a tout en partage.
Notre galant, s'étant diligenté,
Se retira, sans bruit & sans clarté,
Devant l'aurore. Il en sortoit à peine,
Lorsqu'Agiluf alla trouver la Reine,
Voulut s'ébattre, & l'étonna bien fort.
Certes, Monsieur, je sais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zèle :
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de sortir ; même, outre l'ordinaire,
En avez pris, & beaucoup plus qu'assez.
Pour Dieu, Monsieur, je vous prie, avisez
Que ne soit trop ; votre santé m'est chere.
Le Roi fut sage, & se douta du tour,
Ne sonna mot, descendit dans la cour,
Puis de la cour entra dans l'écurie,
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un Muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors le galant, qui trembloit pour sa vie.
Le Roi n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant, il s'approcha de tous ;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du pouls.
Pas ne faillit dedans sa conjecture :
Et le second, qu'il tâta d'aventure,

Etoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit par l'action,
Le cœur battoit, & le pouls tout ensemble;
Ne sachant pas où devoit aboutir
Tout ce mystere, il feignoit de dormir:
Mais quel sommeil! Le Roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux,
Dont on coupoit le crin à ses chevaux.
Faisons, dit-il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux:
Incontinent, de la main du Monarque,
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé droit vers le front du sire;
Et cela fait, le Prince se retire.
Il oublia de serrer le toupet;
Dont le galant s'avisa d'un secret,
Qui d'Agiluf gâta le stratagême.
Le Muletier alla, sur l'heure même,
En pareil lieu, tondre ses compagnons.
Le jour venu, le Roi vit ses garçons
Sans poil au front. Lors le Roi, dans son ame,
Qu'est ceci donc? Qui croiroit que ma femme
Auroit été si vaillante au déduit?
Quoi! Teudelingue a-t-elle, cette nuit,
Fourni d'ébat à plus de quinze ou seize?
Autant en vit, vers le front, de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait si se taise:
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus.

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES.

Il est un jeu divertiſſant ſur tous,
Jeu dont l'ardeur ſouvent ſe renouvelle :
Il divertit & la laide & la belle ;
Soit jour, ſoit nuit, à toute heure il eſt doux ;
Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'eſt connu de l'époux ;
C'eſt chez l'amant que ce plaiſir excelle.
De regardans, pour y juger des coups
Il n'en faut point, jamais on n'y querelle ;
Or, devinez comment ce jeu s'appelle.
Qu'importe-t-il ? Sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-deſſus davantage,
Je vais encor vous en dire un uſage,
Il fait venir l'eſprit & la raiſon,
Nous le voyons en mainte beſtiole.
Avant que Liſe allât à cette école,
Liſe n'étoit qu'un miſérable oiſon :
Coudre & filer étoit ſon exercice,
Non pas le ſien, mais celui de ſes doigts ;
Car, que l'eſprit eût part à cet office,
Ne le croyez ; il n'étoit nuls emplois
Où Liſe pût avoir l'ame occupée ;

Lise songeoit autant que sa poupée.
Cent fois le jour sa mere lui disoit :
Va-t-en chercher de l'esprit, malheureuse.
La pauvre fille aussi-tôt s'en alloit
Chez les voisins, affligée & honteuse,
Leur demandant où se vendoit l'esprit.
On en rioit ; à la fin on lui dit :
Allez trouver pere Bonaventure,
Car il en a bonne provision.
Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non sans confusion ;
Elle craignoit que ce ne fût dommage
De détourner ainsi tel personnage.
Me voudroit-il faire de tels présens,
A moi, qui n'ai que quatorze ou quinze ans ?
Vaux-je cela ? disoit en soi la belle.
Son innocence augmentoit ses appas :
Amour avoit à son croc de pucelle
Dont il crut faire un aussi bon repas.
Mon révérend, dit-elle au béat homme,
Je viens vous voir ; des personnes m'ont dit
Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit :
Votre plaisir seroit-il qu'à crédit
J'en puisse avoir ? non pas pour grosse somme ;
A gros achat mon trésor ne suffit :
Je reviendrai, s'il m'en faut davantage ;
Et cependant prenez ceci pour gage.
A ce discours, je ne sais quel anneau,
Qu'elle tiroit de son doigt avec peine,
Ne venant point, le Pere dit : Tout beau,

Nous pourvoirons à ce qui vous amène,
Sans exiger nul salaire de vous :
Il est marchande, & marchande entre nous ;
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici ; suivez-moi hardiment :
Nul ne vous voit, aucun ne nous entend,
Tous sont au chœur ; le Portier est personne
Entiérement à ma dévotion,
Et ces murs ont de la discrétion.
Elle le suit : ils vont à sa cellule.
Mon révérend la jette sur un lit,
Veut la baiser ; la pauvrette recule
Un peu la tête, & l'innocente dit :
Quoi ! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit ?
Et vraiment oui, répart sa révérence :
Puis il lui met la main sur le tetton.
Encor ainsi ?... Vraiment oui ; comment donc ?
La belle prend le tout en patience ;
Il suit sa pointe, & d'encor en encor,
Toujours l'esprit s'insinue & s'avance,
Tant & si bien qu'il arrive à bon port.
Lise rioit du succès de la chose.
Bonaventure, à six momens de là,
Donne d'esprit une seconde dose.
Ce ne fut tout, une autre succéda ;
La charité du beau Pere étoit grande.
Eh-bien ! dit-il, que vous semble du jeu ?
A nous venir l'esprit tarde bien peu,
Reprit la belle ; & puis elle demande :
Mais, s'il s'en va ? S'il s'en va ?... nous verrons.

D'autres secrets se mettent en usage.
N'en cherchez point, dit Lise, davantage;
De celui-ci nous nous contenterons.
Soit fait, dit-il, nous recommencerons,
Au pis aller, tant & tant, qu'il suffise.
Le pis aller sembla le mieux à Lise.
Le secret même encor se répéta
Par le *Pater*; il aimoit cette danse.
Lise lui fait une humble révérence,
Et s'en retourne en songeant à cela.
Lise songer! quoi! déjà Lise songe!
Elle fait plus, elle cherche un mensonge,
Se doutant bien qu'on lui demanderoit,
Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
Deux jours après, sa compagne Nannette
S'en vient la voir: pendant leur entretien
Lise rêvoit. Nannette comprit bien,
Comme elle étoit clair-voyante & finette,
Que Lise alors ne rêvoit pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant son amie,
Que celle-ci lui déclare le tout.
L'autre n'étoit à l'ouïr endormie,
Sans rien cacher, Lise, de bout en bout,
De point en point, lui conte le mystere,
Dimension de l'esprit du beau Pere,
Et les encor, enfin tout le phœbé.
Mais vous, dit-elle, apprenez-nous, de grace,
Quand & par qui l'esprit vous fut donné.
Anne reprit: Puisqu'il faut que je fasse
Un libre aveu; c'est votre frere Alain

Qui m'a donné de l'esprit un matin.
Mon frere Alain! Alain! s'écria Lise;
Alain, mon frere! ah! j'en suis bien surprise!
Il n'en a point, comment en donne-t-il?
Sotte, dit l'autre, hélas! tu n'en sais guere:
Apprends de moi que, pour pareille affaire,
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.
Ne me crois-tu? sache-le de ta mere,
Elle est experte au fait dont il s'agit.
Sur ce point-là l'on t'aura bientôt dit:
Vive les sots pour donner de l'esprit.

L'ABBESSE MALADE.

L'EXEMPLE sert, l'exemple nuit aussi:
Lequel des deux doit l'emporter ici?
Ce n'est mon fait: l'un dira que l'Abbesse
En usa bien; l'autre, au contraire, mal,
Selon les gens; bien ou mal, je ne laisse
D'avoir mon conte, & montre en général,
Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,
Que brebis sont la plupart des personnes;
Qu'il en passe une, il en passera cent,
Tant sur les gens est l'exemple puissant.
Agnès passa, puis autre sœur, puis une,
Tant qu'à passer s'entrepressant chacune,
On vit enfin celle qui les gardoit

Passer aussi : c'est en gros tout le conte.
Voici comment, en détail, on le conte.

Certaine Abbesse un certain mal avoit,
Pâles-couleurs nommé parmi les filles ;
Mal dangereux, & qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Notre malade avoit la face blême
Tout justement comme un saint de carême,
Bonne d'ailleurs, & gente à cela près.
La Faculté, sur ce point consultée,
Après avoir la chose examinée,
Dit que bientôt Madame tomberoit
En fiévre lente, & puis qu'elle mourroit.
Force sera que cette humeur la mange,
A moins que de... (l'à-moins est bien étrange !)
A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait
Choix de ses mots, & tant tourner ne sait.
Jesus ! reprit, toute scandalisée,
Madame Abbesse. Eh ! que dites-vous-là ?
Fi ! Nous disons, repartit à cela
La Faculté, que, pour chose assurée,
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant.
Bon le faut-il ; c'est un point important ;
Autre que bon n'est ici suffisant,
Et si bon n'est, deux en prendrez, Madame.
Ce fut bien pis : non pas que dans son ame
Ce bon ne fût par elle souhaité ;
Mais le moyen que sa Communauté

La

Lui vît, sans peine, approuver telle chose ?
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnès dit : Madame, croyez-les ;
Un tel remède est chose bien mauvaise,
S'il a le goût méchant, à beaucoup près,
Comme la mort. Vous faites cent secrets,
Faut-il qu'un seul vous choque & vous déplaise ?
Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise,
Reprit l'Abbesse : or çà, par votre Dieu,
Le feriez-vous ? Mettez-vous en mon lieu.
Oui-dà, Madame, & dis bien davantage ;
Votre santé m'est chere jusques-là,
Que, s'il falloit, pour vous souffrir cela,
Je ne voudrois que, dans ce témoignage
D'affection, pas une de céans
Me dévançât. Mille remercîmens,
A sœur Agnès, donnés par son Abbesse :
La Faculté dit adieu là-dessus,
Et protesta de ne revenir plus.
Tout le couvent se trouvoit en tristesse,
Quand sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu
La moins sensée, au reste bonne lame,
Dit à ses sœurs : Tout ce qui tient, Madame,
Est seulement belle honte de Dieu.
Par charité, n'en est-il point quelqu'une
Pour lui montrer l'exemple & le chemin ?
Cet avis fut approuvé de chacune :
On l'applaudit, il court de main en main ;
Pas une n'est qui montre, en ce dessein,

De la froideur, soit nonne, soit nonnette,
Mere Prieure, ancienne & discrette.
Le billet trotte ; on fait venir des gens
De toute guise, & des noirs, & des blancs,
Et dés tannés. L'escadron, dit l'histoire,
Ne fut petit, ni, comme l'on peut croire,
Lent à montrer, de sa part, le chemin.
Ils ne cédoient à pas une nonnain,
Dans le desir de faire, que Madame
Ne fût honteuse, ou bien n'eût dans son ame
Tel récipé, possible, à contre-cœur.
De ses brebis à peine la premiere
A fait le saut, qu'il suit une autre sœur.
Une troisiéme entre dans la carriere,
Nulle ne veut demeurer en arriere,
Presse, se met pour n'être la derniere.
Que dirai plus ? enfin l'impression,
Qu'avoit l'Abbesse encontre ce remède,
Sage rendue, à tant d'exemple cède.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevint rose,
Œillet, aurore, & si quelque autre chose
De plus riant se peut imaginer.
O doux remède ! ô remède à donner !
Remède ami de mainte créature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tous ! point d'honneur excepté.
Point d'honneur est une autre maladie :
Dans ses écrits, Madame Faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie !

LES TROQUEURS.

LE CHANGEMENT de mets réjouit l'homme.
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi;
Et ne sais pas, comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen,
Non si souvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie;
Peut-être un jour nous l'obtiendrons, Amen,
Ainsi soit-il. Semblable indult en France
Viendroit fort bien, j'en réponds; car nos gens
Sont grands troqueurs: Dieu nous créa changeans.

Près de Rouen, pays de sapience,
Deux villageois avoient chacun chez soi
Forte femelle, & d'assez bon aloi
Pour telles gens qui n'y raffinent gueres:
Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'amour les traite ainsi que des Prélats.
Avint pourtant que, tous deux étoient las
De leurs moitiés, leur voisin, le Notaire,
Un jour de fête avec eux chopinoit.
Un des manans lui dit: Sire Oudinet,
J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.
Vous avez fait, sans doute, en votre temps
Plusieurs contrats de diverse nature:

Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme, ainsi que de monture?
Notre Pasteur a bien changé de cure :
La femme est-elle un cas si différent?
Eh ! pargué non ; car Messire Grégoire
Disoit toujours, si j'ai bonne mémoire,
Mes brebis sont ma femme ; cependant
Il a changé ; changeons aussi, compere.
Très-volontiers, reprit l'autre Manant :
Mais tu sais bien que notre ménagere
Est la plus belle : or ça, sire Oudinet,
Sera-ce trop, s'il donne son mulet
Pour le retour. Mon mulet? eh! parguenne,
Dit le premier des villageois susdits,
Chacune vaut en ce monde son prix ;
La mienne ira but à but pour la tienne :
On ne regarde aux femmes de si près ;
Point de retour : vois-tu, compere Etienne,
Mon mulet, c'est.... c'est le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant seulement : troc pour troc, touche là.
Sire Oudinet, raisonnant sur cela,
Dit : Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens ;
Mais le meilleur de la bête, à mon sens,
N'est ce qu'on voit : femmes ont maintes choses
Que je préfere, & qui sont lettres closes :
Femmes aussi trompent assez souvent ;
Là ne le faut éplucher trop avant.
Or sus, voisins, faisons les choses nettes :

Vous ne voulez chat en poche donner
Ni l'un ni l'autre; allons donc confronter
Vos deux moitiés, comme Dieu les a faites.
L'expédient fut approuvé de tous.
Trop bien voilà Messieurs les deux époux,
Qui, sur ce point, triomphent de s'étendre.
Tiennette n'a ni surot ni malandre,
Dit le second. Jeanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier;
Ma foi, c'est baume. Et Tiennette est framboise,
Dit son époux; telle je la maintiens.
L'autre reprit: compere, tiens-toi bien;
Tu ne connois Jeanne, ma villageoise:
Je t'avertis qu'à ce jeu.... m'entends-tu?
L'autre manant jura: par la vertu!
Tiennette & moi nous n'avons qu'une noise,
C'est qui des deux y fait de meilleurs tours;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours:
A toi, compere; & de prendre la tasse,
Et de trinquer: allons, sire Oudinet:
A Jeanne; top: puis à Tiennette; masse:
Somme qu'enfin la soute du mulet
Fut accordée, & voilà marché fait.
Notre Notaire assura l'un & l'autre
Que tels traités alloient leur grand chemin.
Sire Oudinet étoit un bon apôtre,
Qui se fit bien payer son parchemin.
Par qui payer? par Jeanne & par Tiennette;
Il ne voulut rien prendre des maris.
Les villageois furent tous deux d'avis,

Que, pour un temps, la chose fût secrette;
Mais il en vint au Curé quelque vent;
Il prit aussi son droit, je m'en assure,
Et n'y étois; mais la vérité pure
Est que Curés y manquent peu souvent.
Le Clerc non plus ne fit du sien remise;
Rien ne se perd entre les gens d'Eglise.
Les permuteurs ne pouvoient bonnement
Exécuter un pareil changement,
Dans ce village, à moins que de scandale:
Ainsi bientôt l'un & l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
C'étoit plaisir que de les voir ensemble.
Les femmes même, à l'envi des maris,
S'entredisoient en leurs menus dévis:
Bon fait troquer, commere: à ton avis?
Si nous troquions de valet? que t'en semble?
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.
L'autre d'abord eut un très-bon effet.
Le premier mois très-bien ils s'en trouverent;
Mais, à la fin, nos gens se dégoûterent.
Compere Etienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette; il y perdoit sans doute.
Compere Gille eut regret à sa soute,
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en avint-il? Un jour, parmi les bois,
Etienne vit toute seule seulette,
Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette,

Qui, par hasard, dormoit sur la coudrette ;
Il s'approcha, l'éveillant en sursaut.
Elle du troc ne se souvint pour l'heure ;
Dont le galant, sans plus longue demeure,
En vint au point, bref, ils firent le saut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour. Pourquoi cela ?... Pourquoi ?
Belle demande ! en l'amoureuse loi,
Pain qu'on dérobe & qu'on mange en cachette :
Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achette,
Je m'en rapporte aux plus savans que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie,
Et, qu'après tout, Hymenée & l'Amour
Ne soient pas gens à cuire au même four :
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
On y fit chere, il ne s'y servit plat,
Où maître Amour, cuisinier délicat,
Et plus friand que n'est maître Hymenée,
N'eût mis la main. Tiennette retournée,
Compere Etienne, homme neuf en ce fait,
Dit à part soi : Gille a quelque secret ;
J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
Reprenons-la, faisons tour de Normand :
Dédisons-nous, usons du privilége.
Voilà l'exploit qui trotte incontinent,
Aux fins de voir le troc & changement
Déclaré nul, & cassé nettement.
Gille assigné de son mieux se défend.
Un Promoteur intervient pour le siége

Episcopal, revendique le cas.
Grand bruit par-tout, ainsi que d'ordinaire:
Le Parlement évoque à soi l'affaire.
Sire Oudinet, le faiseur de contrats,
Est amené : on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause;
Car c'est un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compere Etienne!
Contre ses fins cet homme, en premier lieu,
Va de droit fil; car s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
N'étoit à lui. Le bon sens vouloit donc
Que, pour toujours, il la laissât à Gille,
Sauf la coudraie où Tiennette, dit-on,
Alloit souvent en chantant sa chanson:
L'y rencontrer étoit chose facile;
Et supposé que facile ne fût,
Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
Mais allez-moi prêcher cette doctrine
A des manans. Ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour, & très-bien s'en trouvoient;
Sans le dédit, c'étoit piéce assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gants.



LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.

Bocace n'eſt le ſeul qui me fournit :
Je vas par fois en une autre boutique.
Il eſt bien vrai que ce divin eſprit,
Plus que pas un, me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puiſe encore en un vieux magaſin ;
Vieux, des plus vieux, où nouvelles nouvelles
Sont juſqu'à cent, bien déduites & belles
Pour la plupart, & de très-bonne main.
Pour cette fois la Reine de Navarre
D'un *c'étoit moi*, naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces vers le Lecteur,
Voici le fait, quiconque en ſoit l'auteur.
J'y mets du mien, ſelon les occurrences,
C'eſt ma coutume, &, ſans telles licences,
Je quitterois la charge de conteur.

Un homme donc avoit belle ſervante :
Il la rendit au jeu d'amour ſavante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de ſuc, & donnant appétit ;
Ce qu'on appelle en françois bonne robe.

Par un beau jour cet homme se dérobe
D'avec sa femme, &, d'un très-grand matin,
S'en va trouver sa Servante au jardin;
Elle faisoit un bouquet pour Madame:
C'étoit sa fête. Ayant donc de sa femme
Vu le bouquet, il commence à louer
L'assortiment, tâche à s'insinuer:
S'insinuer, en fait de chambriere,
C'est proprement couler sa main au sein.
Ce qui fut fait. La Servante soudain
Se défendit; mais de quelle maniere!
Sans rien gâter: c'étoit une façon
Sur le marché; bien savoit sa leçon.
La belle prend les fleurs, qu'elle avoit mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison,
Tant & si bien, qu'ils en vinrent aux prises:
En cet étrif la Servante tomba,
Lui d'en tirer aussi-tôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là:
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voisine apperçut le mystere.
L'époux la vit, je ne sais pas comment:
Nous voilà pris, dit-il à sa Servante;
Notre voisine est languarde & méchante;
Mais ne soyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment,
Puis fait si bien que, s'étant éveillée,
Elle se léve; &, sur l'heure habillée,

Il continue à jouer son rollet ;
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là, fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu se commence.
Fleurs de voler, tettons d'entrer en danse :
Elle y prit goût ; le jeu lui sembla beau ;
Somme que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre Dame alla, l'après-dînée,
Voir sa voisine, à qui ce secret-là
Chargeoit le cœur : elle se soulagea
Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commere,
Dit cette femme avec un front sévere,
Laisser passer, sans vous en avertir,
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
Encor long-temps d'une fille perdue ?
A coups de pieds, si j'étois que de vous,
Je l'enverrois ainsi qu'elle est venue.
Comment ! elle est aussi brave que nous ?
Or bien, je sais celui de qui procède
Cette piafe ; apportez-y remède
Tout au plutôt : car je vous avertis
Que ce matin, étant à la fenêtre,
Ne sais pourquoi, j'ai vu de mon logis,
Dans son jardin votre mari paroître,
Puis la galante ; & tous deux se sont mis
A se jetter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta coi :
Je vous entends, dit-elle ; c'étoit moi.

LA VOISINE.

Voire ! Ecoutez le reste de la fête :
Vous ne savez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs que baisers on appelle.

LA FEMME.

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE.

Du jeu des fleurs à celui des tettons
Ils sont passés, après quelques façons :
A pleine main on les a laissés prendre.

LA FEMME.

Et pourquoi non ? c'étoit moi. Votre époux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous ?

LA VOISINE.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée, &, comme je le crois,
Sans se blesser. Vous riez.

LA FEMME.

C'étoit moi.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'étoit le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en courroux,
Qui le portoit de la fille ou de vous ?
C'est-là le point ; car Monsieur votre époux,
Jusques au bout, a poussé l'aventure.

LA FEMME.

Qui ? c'étoit moi; votre tête est bien dure.

LA VOISINE.

Ah ! c'est assez ; je ne m'informe plus :
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble ;
J'aurois juré que je les avois vus,
En ce lieu là, se divertir ensemble :
Mais excusez, & ne la chassez pas.

LA FEMME.

Pourquoi chasser ? j'en suis très-bien servie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous : c'est justement le   s.
Vous en tenez, ma commere, ma mie.

LE CAS
DE CONSCIENCE.

LES GENS du pays des fables
Donnent ordinairement
Noms & titres agréables
Assez libéralement,
Cela ne leur coûte guere ;
Tout leur est nymphe ou bergere,
Et déesse bien souvent.
Horace n'y failloit faute.
Si la servante de l'hôte
Au lit de notre homme alloit,

C'étoit auſſi-tôt Ilie ;
C'étoit la nymphe Egérie ;
C'étoit tout ce qu'on vouloit.
Dieu, par ſa bonté profonde,
Un beau jour mit dans le monde
Apollon ſon ſerviteur,
Et l'y mit juſtement comme
Adam le nomenclateur,
Lui diſant : Tiens, voilà, comme,
Suivant cette antique loi,
Nous ſommes parreins du Roi.
De ce privilége inſigne,
Moi, faiſeur de vers indigne,
Je pourrois uſer auſſi
Dans les contes que voici ;
Et s'il me plaiſoit de dire,
Au lieu d'Anne, Sylvanire ;
Et pour Meſſire Thomas,
Le grand druide Adamas ;
Me mettroit-on à l'amende ?
Non ; mais, tout conſidéré,
Le préſent conte demande
Qu'on diſe Anne & le curé.
Anne, puiſqu'ainſi va, paſſoit dans ſon village
Pour la perle & le parangon.
Etant un jour près du rivage,
Elle vit un jeune garçon
Se baigner nud. La fillette étoit drue,
Honnête toutefois. L'objet plut à ſa vue.
Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés

Puis, dès auparavant, aimé de la bergere,
Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés;
Jamais Tailleur n'en fut mieux que lui la maniere.
Anne ne craignoit rien; des saules la couvroient,
Comme eût fait une jalousie;
Çà & là ses regards en liberté couroient
Où les portoient leur fantaisie;
Çà & là, c'est-à-dire, aux différens attraits
Du garçon au corps jeune & frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute & droite,
Digne enfin des regards d'Annette.
D'abord une honte secrette
La fit quatre pas reculer,
L'Amour huit autres avancer.
Le scrupule survint, & pensa tout gâter.
Anne avoit bonne conscience;
Mais comment s'abstenir? Est-il quelque défense
Qui l'emporte sur le desir,
Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir?
La belle à celui-ci fit quelque résistance:
A la fin ne comprenant pas
Comme on peut pécher de cent pas,
Elle s'assit sur l'herbe, & très-fort attentive,
Annette, la contemplative,
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu
Comme on dessine sur nature?
On vous campe une créature,
Une Eve ou quelque Adam; j'entends un objet nud.
Puis force gens assis, comme notre bergere,
Font un crayon conforme à cet original.

Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire
Un qui ne ressembloit pas mal.
Elle y seroit encor, si Guillot (c'est le sire)
Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire
A propos ; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire ; & c'eût été grand cas
Qu'après de semblables idées
Amour en fût demeuré-là :
Il contoit pour siennes déjà
Les faveurs qu'Anne avoit gardées.
Qui ne s'y fût trompé ? Plus je songe à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
N'osa, quoi qu'il en soit, le garçon régaler ;
Ne laissant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendoient encor toute honteuse.
Pâques vint, & ce fut un nouvel embarras.
Anne faisant passer ses péchés en revue,
Comme un passevolant, mit en un coin ce cas ;
Mais la chose fut apperçue.
Le Curé, Messire Thomas,
Sut relever le fait ; & comme on le peut croire,
En Confesseur exact, il fit conter l'histoire,
Et circonstancier le tout fort amplement,
Pour en connoître l'importance,
Puis faire aucunement quadrer la pénitence ;
Chose où ne doit errer un Confesseur prudent.
Celui-ci mal mena la belle.
Etre dans ses regards à tel point sensuelle,
C'est, dit-il, un très-grand péché ;
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché.

Cependant la peine imposée
Fut à souffrir assez aisée.
Je n'en parlerai point; seulement on saura
Que Messieurs les Curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots & dévotes,
Qui pour l'examen de leurs fautes
Leur payoient un tribut: qui plus, qui moins, selon
Que le compte à rendre étoit long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,
Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand.
Tout aussi-tôt le jeune amant
Le donne à sa maitresse; elle, toute joyeuse,
Le va porter, du même pas,
Au Curé, Messire Thomas.
Il reçoit le présent, il l'admire, & le drôle,
D'un petit coup sur l'épaule
La fillette régala,
Lui sourit, lui dit: Voilà
Mon fait; joignant à cela
D'autres petites affaires,
C'étoit le jour de Calende(1),& nombre de confreres
Devoient dîner chez lui. Voulez-vous doublement
M'obliger? dit-il à la belle,
Accommodez chez vous ce poisson promptement,

---

(1) *C'est un jour de chaque mois où tous les Curés du diocèse s'assemblent pour conférer ensemble sur les matières de religion, chez quelqu'un d'eux qui leur donne à dîner.*

Puis l'apportez incontinent ;
Ma servante est un peu nouvelle.
Anne court ; & voilà les Prêtres arrivés :
Grand bruit, grande cohue, en cave on se transporte
Aucuns des vins sont approuvés ;
Chacun en raisonne à sa sorte.
On met sur table, & le Doyen
Prend place, en saluant toute la compagnie.
Raconter leurs propos seroit chose infinie ;
Puis le Lecteur s'en doute bien.
On permuta cent fois, sans permuter pas une.
Santé, Dieu sait combien : chacun à sa chacune
But en faisant de l'œil. Nul scandale : on servit
Potage, menus mets, & même jusqu'au fruit,
Sans que le brochet vînt ; tout le dîner s'achève
Sans brochet, pas un brin. Guillot sachant ce don,
L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison.
Légere de brochet, la troupe enfin se leva.
Qui fut bien étonné ? Qu'on le juge. Il alla
Dire ceci, dire cela
A Madame Anne le jour même ;
L'appella cent fois sotte, & dans sa rage extrême,
Lui pensa reprocher l'aventure du bain.
Traiter votre Curé, dit-il, comme un coquin !
Pour qui nous prenez-vous ? Pasteurs sont-ce
canailles ?
Alors, par droit de représailles,
Anne dit au Prêtre outragé :
Autant vaut l'avoir vu, que de l'avoir mangé.

LE DIABLE DE PAPEFIGUIERE.

Conte tiré de Rabelais.

MAÎTRE François dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux ;
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux,
Nous n'en avons ici que la copie.
Et par Saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai, ce pays où l'on dort :
On y fait plus, on n'y fait nulle chose ;
C'est un emploi que je recherche encor :
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, & puis me voilà fort.
Tout au rebours, il est une province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu ;
On les connoît à leur visage mince,
Le long dormir est exclus de ce lieu :
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
A vos regards, ayant face riante,
Couleur vermeille, & visage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne :
Cettui me semble, à le voir, Papimane.
Si d'autre part celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,

Sans héſiter, qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue ſe nomme
L'iſle & province où les gens autrefois
Firent la figue au portrait du Saint Pere :
Punis en ſont, rien chez eux ne proſpere :
Ainſi nous l'a conté maître François (1).
L'iſle fut lors donnée en apanage
A Lucifer, c'eſt ſa maiſon des champs.
On voit courir par tout cet héritage
Ses commenſaux, rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes & griffes,
Si maints tableaux ne ſont point apocryphes.
Advint un jour qu'un de ces beaux Meſſieurs
Vit un manant ruſé, des plus trompeurs,
Verſer un champ dans l'iſle deſſuſdite.
Bien paroiſſoit la terre être maudite,
Car le manant avec peine & ſueur
La retournoit, & faiſoit ſon labeur.
Survint un diable, à titre de Seigneur :
Ce diable étoit des gens de l'Evangile,
Simple, ignorant, à tromper très-facile,
Bon Gentilhomme, & qui, dans ſon courroux,
N'avoit encor tonné que ſur les choux ;
Plus ne ſavoit apporter de dommage :
Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'eſt mon talent : je ſuis un diable iſſu
De noble race, & qui n'a jamais ſu

(1) *Rabelais.*

Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais, vilain, que tous ces champs sont nôtres ;
Ils sont à nous dévolus par l'édit
Qui mit jadis cette isle en interdit.
Vous y vivez dessous notre police.
Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ ;
Mais je suis bon, & veux que, dans un an,
Nous partagions sans noise & sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?
Le manant dit : Monseigneur, pour le mieux,
Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle,
Car c'est un grain qui vient fort aisément.
Je ne connois ce grain-là nullement,
Dit le Lutin, comment dis-tu, touzelle ?
Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
De cette sorte : or emplis-en ce lieu :
Touzelle soit, touzelle, de pardieu ;
J'en suis content. Fais donc vîte, & travaille,
Manant, travaille, & travaille, vilain ;
Travailler est le fait de la canaille,
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,
Ni que par moi ton labeur se consomme ;
Je t'ai jà dit que j'étois Gentilhomme,
Né pour chommer, & pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage :
Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir
Ce qui hors terre & dessus l'héritage
Aura poussé, demeurera pour toi ;
L'autre dans terre est réservé pour moi.

L'oût arrivé, la touzelle est sciée,
Et tout d'un temps sa racine arrachée,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyoit sa semence attachée,
Et que l'épi non plus que le tuyau
N'étoit qu'une herbe inutile & séchée.
Le laboureur vous la serra très-bien ;
L'autre au marché porta son chaume vendre ;
On le hua, pas un n'en offrit rien ;
Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son co-partageant ;
Le drôle avoit la touzelle vendue,
Pour le plus sûr, en gerbe & non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha ; le diable en fut la dupe.
Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour,
C'est ton métier, je suis diable de cour,
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain ?
Le manant dit : Je crois qu'au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes,
Vous en aurez, Monseigneur, pleines hottes ;
Si mieux n'aimez raves dans la saison ;
Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le lutin ; mon lot sera hors terre,
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi, si tu ne m'y contrains,
Je vais tenter quelques jeunes nonnains.
L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.
Le temps venu de recueillir encor,

Le manant prend raves belles & bonnes,
Feuilles sans plus, tombent pour tout trésor
Au diableteau, qui, l'épaule chargée,
Court au marché. Grande fut la risée ;
Chacun lui dit son mot cette fois-là.
Monsieur le diable, où croît cette denrée ?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera ?
Plein de courroux & vuide de pécune,
Léger d'argent, & chargé de rancune,
Il va trouver le manant, qui rioit
Avec sa femme, & se solacioit.
Ah ! par la mort, par le sang, par la tête !
Dit le démon, il le paiera, parbleu,
Vous voici donc, Phlipot la bonne bête !
Çà, çà, gaulons-le en enfant de bon lieu ;
Mais il vaut mieux remettre la partie,
J'ai sur les bras une Dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas ;
Elle le veut, & puis ne le veut pas ;
L'époux n'aura dedans la confrérie
Si-tôt un pied, qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, & tant vous gaulerai,
Que ne jouerez ces tours de votre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux, belle amie,
Et jouira du fruit de ces sillons.
Prendre pourrois, d'autorité suprême,
Touzelle & grain, champ & rave, enfin tout ;
Mais je le veux avoir par le bon bout,
N'espérez plus user de stratagême :

Dans huit jours d'hui je suis à vous, Phlipot,
Et touchez-là, ceci sera mon arme.
Le villageois étourdi du vacarme,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit; c'étoit sa ménagere,
Bonne, galante en toutes les façons,
Et qui fut plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de bergere.
Elle lui dit: Phlipot, ne pleure point,
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce diableteau; c'est un jeune novice
Qui n'a rien vu. Je t'en tirerai hors,
Mon petit doigt sauroit plus de malice,
Si je voulois, que n'en fait tout son corps.
Le jour venu, Phlipot, qui n'étoit brave,
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond & large bénitier.
Aucun démon n'eût su par où le prendre,
Tant fut subtil; car d'étoles, dit-on,
Il s'affubla le chef, pour s'en défendre,
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons, il n'en viendra pas faute.
Tout le Clergé chante autour à voix haute,
Vade retrò. Perrette cependant
Est au logis, le lutin attendant.
Le lutin vient: Perrette échevelée,
Sort & se plaint de Phlipot, en criant:
Ah! le bourreau, le traître, le méchant!
Il m'a perdue, il m'a toute affolée.

Au

Au nom de Dieu, Monſeigneur, ſauvez-vous,
A coups de griffe il m'a dit, en courroux,
Qu'il ſe devoit contre votre excellence
Battre tantôt, & battre à toute outrance,
Pour s'éprouver le perfide m'a fait
Cette balafre. A ces mots au follet
Elle fait voir.... Et quoi?.... Choſe terrible.
Le diable en eut une peur tant horrible,
Qu'il ſe ſigna, penſa preſque tomber,
Onc n'avoit vu, ne lu, n'oui conter
Que coups de griffe euſſent ſemblable forme;
Bref, auſſi-tôt qu'il apperçut l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura ſi fort épouvanté,
Qu'il prit la fuite, & laiſſa là Perrette.
Tous les voiſins chommerent la défaite
De ce Démon: le Clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.



LA GAGEURE DES TROIS COMMERES,

Où ſont deux Nouvelles tirées de Bocace.

Après bon vin trois Commeres, un jour,
S'entretenoient de leurs tours & prouëſſes,

Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maitresses.
L'une disoit : J'ai le roi des maris ;
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas par-tout m'ébattre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin,
Pour lui prouver que trois & deux font quatre.
Par mon serment, dit une autre aussi-tôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étrenne ;
Car, quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le mène :
Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.
Bien sauroit prendre & le temps & le lieu,
Qui tromperoit a son aise un tel homme.
Pour tout cela, ne croyez que je chomme.
Le passe-temps en est d'autant plus doux :
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce débat, la troisiéme Commere
Les mit d'accord ; car elle fut d'avis
Qu'Amour se plaît avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légere.

Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles ?

Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laiſſons à part les diſputes frivoles;
Sur nouveaux frais attrapons nos époux.
Le moins bon tour paiera quelque amende.
Nous le voulons; c'eſt ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire ſerment
Que toutes trois, ſans nul déguiſement,
Rapporteront, l'affaire étant paſſée,
Le cas au vrai; puis, pour le jugement,
On en croira la commere Macée.
Ainſi fut dit, ainſi l'on s'accorda.
Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, & ſans poil au menton;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joui, ſinon par échappées:
Toujours falloit forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maiſons empruntées.
Pour plus à l'aiſe enſemble ſe jouer,
La bonne Dame habille en chambriere
Le jouvenceau, qui vient pour ſe louer,
D'un air modeſte, & baiſſant la paupiere.
Du coin de l'œil l'époux la regardoit,
Et dans ſon cœur déjà ſe propoſoit
De rehauſſer le linge de la fille.
Bien lui ſembloit, en la conſidérant,
N'en avoir vu jamais de ſi gentille.

On le retient, avec peine pourtant :
Belle servante, & mari vert-galant,
C'étoit matiere à feindre du scrupule.
Les premiers jours le mari dissimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas semblant
De regarder sa Servante nouvelle.
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre;
Et, de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galante lui dit :
Madame est mal, & seule elle veut être
Pour cette nuit : incontinent le Maître
Et la Servante, ayant fait leur marché,
S'en vont au lit, & le drôle couché,
Elle en cornette, & dégraffant sa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché ?
Ce fut l'époux, cette fois pris pour dupe.
Oh ! oh ! lui dit la Commere en riant,
Votre ordinaire est donc peu friand,
A votre goût ? &, par saint Jean, beau sire,
Un peu plutôt vous me le deviez dire :
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celle-ci, par certaines raisons,
Vous faut passer; cherchez autre aventure.
Et vous, la belle, au dessein si gaillard,
Merci de moi, chambrieres d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi ?
J'en suis d'avis, non pourtant qu'il m'en chaille.

Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue :
Je ne suis pas à jetter dans la rue.
Laissons ce point ; je sais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ; diroit-on qu'elle y touche ?
Vîte, marchons, que du lit où je couche,
Sans marchander, on prenne le chemin,
Vous chercherez vos besognes demain.
Si ce n'étoit le scandale & la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état ;
Mais je suis bonne, & ne veux point d'éclat :
Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir, & vous jure ma foi,
Que nuit & jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,
Puisque je puis empêcher tous vos tours ?
La chambriere, écoutant ce discours,
Fait la honteuse, & jette une ou deux larmes,
Prend son paquet, & sort sans consulter,
Ne se le fait pas deux fois répéter,
S'en va jouer un autre personnage,
Fait au logis deux métiers tour-à-tour :
Galant la nuit, chambriere le jour,
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux,
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui, couché seul, notre couple amoureux
D'un temps si doux à son aise profite :

Rien ne s'en perd, &c. des moindres momens;
Bons ménagers furent nos deux amans,
Sachant très-bien que l'on n'y revient gueres.
Voilà le tour de l'une des Commeres.

L'autre, de qui le mari croyoit tout,
Avecque lui sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout;
En peu de mots j'en vas conter la guise.
Leur grand valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur & de mise,
Et qui faisoit les servantes trotter.
La Dame dit : Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là ; Guillot, monte & secoue
Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paroît que le mari se joue
Avec sa femme : aussi-tôt le valet,
Frottant ses yeux, comme étonné du fait,
Vraiment, Monsieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez Madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et, moi présent, du moins vous en passer.
Ceci me cause une surprise extrême :
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
Si d'un valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point ? Attendez à tantôt ;
Ces privautés en seront plus friandes :
Tout aussi-bien pour le temps qu'il vous faut,

Les nuits d'été sont encor assez grandes.
Pourquoi ce lieu ? vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres si belles.
La Dame dit : Que conte celui-là ?
Je crois qu'il rêve ; où prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats ?
Descends, descends, mon ami, tu verras.
Guillot descend. Hé-bien, lui dit son Maître,
Nous jouons-nous ?

GUILLOT.

Non pas pour le présent.

LE MARI.

Pour le présent !

GUILLOT.

Oui, Monsieur, je veux être
Ecorché vif ; si tout incontinent
Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laisser cette sornette,
Je te le dis, car elle sent les coups.

LE MARI.

Non, non, ma mie, il faut qu'avec les fous,
Tout de ce pas, par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Est-ce être fou, que de voir ce qu'on voit ?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vu ?

GUILLOT.

J'ai vu, je le répéte,
Vous & Monsieur, qui, dans ce méme endroit,
Jouyez tous deux au doux jeu d'amourette ;
Si ce poirier n'est peut-être charmé ?

LA FEMME.

Voire, charmé ! tu nous fais un beau conte.

LE MARI.

Je le veux voir vraiment ; faut que j'y monte.
Vous en saurez bientôt la vérité.
Le Maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le valet embrasse la maitresse.
L'époux, qui voit comme l'on se caresse,
Crie, & descend en grand'hâte aussi-tôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empécher la suite de l'affaire :
Et toutefois, il ne put si bien faire,
Que son honneur ne reçut quelqu'échec.
Comment, dit-il, quoi ! même à mon aspect !
Devant mon nez ! à mes yeux ! sainte Dame ?
Que vous faut-il ? qu'avez-vons ? dit la femme.

LE MARI.

Oses-tu bien le demander encor ?

LA FEMME.

Et pourquoi non ?

LE MARI.

Pourquoi ? n'ai-je pas tort

De t'accuser de cette effronterie ?

LA FEMME.

Ah ! c'en est trop ; parlez mieux, je vous prie.

LE MARI.

Quoi ! ce coquin ne te caressoit pas ?

LA FEMME.

Moi ! vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendroit donc ce cas ?
Ai-je perdu la raison ou la vue ?

LA FEMME.

Me croyez-vous de sens si dépourvue ?
Que, devant vous, je commisse un tel tour ?
Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avois envie ?

LE MARI.

Je ne sais plus ce qu'il faut que j'y die ;
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'époux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois le mari voit la danse
Sans se fâcher, & descend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes ;
C'est ce poirier, il est ensorcelé.
Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé.

Cours au logis, dis qu'on le vienne abattre :
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils ſe mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre ſourdement :
Quel ſi grand crime a ce poirier pu faire ?
La Dame dit : Abattez ſeulement ;
Quant au ſurplus, ce n'eſt pas vôtre affaire.
Par ce moyen la ſeconde commere
Vint au-deſſus de ce qu'elle entreprit.
Paſſons au tour que la troiſiéme fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient non plus que l'eau du puits.
Là, tous les jours, étoient nouveaux déduits :
Notre Donzelle y tenoit ſa partie.
Un ſien amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaiſir fût entier,
S'il n'étoit libre, à la Dame propoſe
De ſe trouver ſeuls enſemble une nuit.
Deux, lui dit-elle, & pour ſi peu de choſe
Vous ne ſerez nullement éconduit :
Ni de par moi ne manquera l'affaire ;
De mon mari je ſaurai me défaire
Pendant ce temps. Auſſi-tôt fait que dit.
Bon beſoin eut d'être femme d'eſprit :
Car pour époux elle avoit pris un homme
Qui ne faiſoit en voyages grands frais.
Il n'alloit pas quérir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près.

Tout au rebours de la bonne Donzelle ;
Qui, pour montrer sa ferveur & son zèle,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pélerinage avoit fait son devoir
Plus d'une fois ; mais c'étoit le vieux style :
Il lui falloit, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil, dès le soir,
Un brin de fil qui tendoit à la porte
De la maison, & puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier.
(On appelloit son mari de la sorte.)
Elle fit tant qu'Henriet se tournant,
Sentit le fil. Aussi-tôt il soupçonne
Quelque dessein, &, sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne,
Se leve enfin, & sort tout doucement ;
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui sembloit : suit le fil dans la rue,
Conclut de-là que l'on le trahissoit ;
Que quelque amant que la Donzelle avoit,
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertissant ainsi de sa venue :
Que la galante aussi-tôt descendoit,
Tandis que lui, pauvre mari, dormoit.
Car autrement, pourquoi ce badinage ?
Il falloit bien que Messir cocuage
Le visitât : honneur dont, à son sens,
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents ;

Hors la maiſon fait le guet & la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur ſaura
Que le logis avoit, ſur le derriere,
De quoi pouvoir introduire l'ami :
Il le fut donc par une chambriere.
Tout domeſtique, en trompant un mari,
Penſe gagner indulgence pléniere.
Tandis qu'ainſi Berlinguier fait le guet,
La bonne Dame & le jeune muguet
En ſont aux mains, & Dieu ſait la maniere.
En grand ſoulas cette nuit ſe paſſa ;
Dans leurs plaiſirs rien ne les traverſa :
Tout fut des mieux, graces à la ſervante,
Qui fit ſi bien devoir de ſurveillante,
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit ſa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après, la Commere ne faut
De mettre un fil ; Berlinguier auſſi-tôt
L'ayant ſenti, rentre en la meme peine,
Court à ſon poſte, & notre amant au ſien.
Renfort de joie : on s'en trouva ſi bien,
Qu'encore un coup on pratique la ruſe ;
Et Berlinguier, prenant la même excuſe,
Sortit encore, & fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénouement ;

Trois

Trois actes eut, sans plus, la comédie.
Sur le minuit, l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussi-tôt fut tiré
Par un des siens, sur qui l'époux se rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet,
Et ne sachant que ce fût un valet.
Bien à propos lui fut donné le change:
Dans le logis est un vacarme étrange;
La femme accourt au bruit que fait l'époux:
Le compagnon se jette à leurs genoux;
Dit qu'il venoit trouver la chambriere,
Qu'avec ce fil il la tiroit à soi,
Pour faire ouvrir, & que depuis n'aguere,
Tous deux s'étoient entredonné la foi.
C'est donc cela, poursuivit la Commere,
En s'adressant à la fille, en colere,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil: je m'en mis un pareil,
Pour attraper, avec ce stratagême,
Votre galant. Or bien, c'est votre époux;
A la bonne heure: il faut, cette nuit même,
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,
Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un & l'autre amplement,
L'époux, la fille, le valet & l'amant:
Puis au moûtier le couple s'alla rendre,
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisiéme tour.
Lequel vaut mieux? pour moi je m'en rapporte.

Macée ayant pouvoir de décider,
Ne fut à qui la victoire accorder ;
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager :
Le procès pend, & pendra de la sorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.

FÉRONDE,
OU
LE PURGATOIRE.

Vers le Levant, le vieux de la Montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau.
Craint n'étoit-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent; mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimoit des choses
Qui de maint fait courageux étoient causes.
Il choisissoit entr'eux les plus hardis,
Et leur faisoit donner du Paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible,
Du Paradis de son législateur.
Rien n'en a dit ce prophete menteur,
Qui ne devînt très-croyable & sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on ?
On les faisoit boire tous de façon

Qu'ils s'enivroient, perdoient ſens & raiſon.
En cet état, privés de connoiſſance,
On les portoit en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là ſe trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillés, & beaux par excellence :
Chaque réduit en avoit à couper.
Si ſe venoient jolîment attrouper
Près de ces gens, qui, leur boiſſon cuvée,
S'émerveilloient de voir cette couvée ;
Et ſe croyoient habitans devenus
Des champs heureux qu'aſſigne à ſes élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danſe ;
Au gazouillis des oiſeaux de ces bois,
Au ſon des luths accompagnant les voix
Des roſſignols : il n'eſt plaiſir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce Paradis :
Les gens trouvoient, en ſon charmant pourpris,
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquoient encor de s'enivrer,
Et de leurs ſens perdre l'entier uſage.
On les faiſoit auſſi-tôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivoit-il ? Ils croyoient fermement
Que quelque jour de ſemblables délices
Les attendoient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les ſupplices,
Ils fiſſent choſe agréable à Mahom,
Servant leur Prince en toute occaſion.

Par ce moyen, leur Prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à sa dévotion,
Déterminés, & qu'il n'étoit empire
Plus redouté que le sien ici-bas.
Or ai-je été prolixe sur ce cas,
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde étoit un sot de par le monde,
Riche manant, ayant soin du tracas,
Dîmes, & cens, revenus, & ménage
D'un abbé blanc. J'en sais de ce plumage
Qui valent bien les noirs à mon avis,
En fait que d'être aux maris secourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut moines & gens capables.
Au lendemain celui-ci ne songeoit,
Et tout son fait, dès la veille, mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit Apôtre,
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre
Que de chercher où gissoient les bons vins,
Les bons morceaux, & les bonnes commeres,
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisoit peu de part à ses freres.
Féronde avoit un joli chaperon
Dans son logis, femme sienne, & , dit-on,
Que parentelle étoit entre la Dame
Et notre Abbé; car son prédécesseur,
Oncle & parrein, dont Dieu veuille avoir l'am
En étoit pere, & la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race

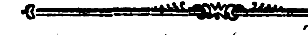
Communément fille bâtarde chaſſe :
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'étoit pas l'époux homme ſi ſot,
Qu'il n'en eût doute, & ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'étoit néceſſaire.
Sa femme alloit toujours chez le Prélat ;
Et prétextoit ſes allées & venues
Des ſoins divers de cet économat.
Elle alléguoit mille affaires menues :
C'étoit un compte, ou c'étoit un achat ;
C'étoit un rien, tant peu plaignoit ſa peine.
Bref, il n'étoit nul jour en la ſemaine,
Nulle heure au jour qu'on ne vît en ce lieu
La receveuſe. Alors le Pere en Dieu
Ne manquoit pas d'écarter tout ſon monde ;
Mais le mari, qui ſe doutoit du tour,
Rompoit les chiens, ne manquant, au retour,
D'impoſer mains ſur Madame Féronde.
Onc il ne fut un moins commode époux.
Eſprits ruraux volontiers ſont jaloux,
Et ſur ce point à chauſſer difficiles,
N'étant point faits aux coutumes des villes.
Monſieur l'Abbé trouvoit cela bien dur,
Comme Prélat qu'il étoit, patient homme
Fuyant la peine, aimant le plaiſir pur,
Ainſi que fait tout bon ſuppôt de Rome.
Ce n'eſt mon goût, je ne veux de plein ſaut
Prendre la ville, aimant mieux l'eſcalade,
En amour dà, non en guerre : il ne faut
Prendre ceci pour guerriere bravade,

Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour soi,
Je m'en rapporte, & reviens à l'histoire
Du Receveur qu'on mit en Purgatoire
Pour le guérir ; & voici comme quoi.
Par le moyen d'une poudre endormante,
L'Abbé le plonge en un très-long sommeil.
On le croit mort, on l'enterre, l'on chante :
Il est surpris de voir, à son réveil,
Autour de lui gens d'étrange maniere ;
Car il étoit au large dans sa biere,
Et se pouvoit lever de ce tombeau,
Qui conduisoit en un profond caveau.
D'abord la peur se saisit de notre homme.
Qu'est-ce cela ? songe-t-il ? est-il mort ?
Seroit-ce point quelque espece de sort ?
Puis il demande aux gens comme on les nomme,
Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient, & qu'a-t-il fait à Dieu ?
L'un d'eux lui dit : Console-toi, Féronde,
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'hui complets & bien comptés.
Auparavant il faut d'aucuns péchés
Te nettoyer en ce saint Purgatoire.
Ton ame un jour, plus blanche que l'ivoire,
En sortira. L'Ange consolateur
Donne à ces mots, au pauvre Receveur,
Huit ou dix coups de forte discipline,
En lui disant : C'est ton humeur mutine,
Et trop jalouse, & déplaisante à Dieu,

Qui te retient pour mille ans en ce lieu.
Le Receveur s'étant frotté l'épaule
Fait un soupir : Mille ans, c'est bien du temps !
Vous noterez que l'Ange étoit un drôle,
Un frere Jean, novice de léans.
Ses compagnons jouoient chacun un rôle,
Pareil au sien, dessous un feint habit.
Le Receveur requiert pardon, & dit :
Las ! si jamais je rentre dans la vie,
Jamais soupçon, ombrage & jalousie,
Ne rentreront dans mon maudit esprit :
Pourrois-je point obtenir cette grace ?
On la lui fait espérer, non si-tôt :
Force est qu'un an dans ce séjour se passe ;
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour substenter son corps, rien davantage,
Quelque grabat, du pain pour tout potage ;
Vingt coups de fouet chaque jour si l'Abbé,
Comme Prélat rempli de charité,
N'obtient du ciel qu'au moins on lui remette,
Non le total des coups, mais quelque quart,
Voire moitié, voire la plus grand'part.
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
A ce sujet disant mainte oraison.
L'Ange, en après, lui fait un long sermon.
A tort, dit-il, tu conçus du soupçon.
Les gens d'Eglise ont-ils de ces pensées ?
Un Abbé blanc ! c'est trop d'ombrage avoir,
Il n'écherroit que dix coups pour un noir :
Défais-toi donc de tes erreurs passées.

Il s'y résout. Qu'eût-il fait ? cependant
Sire Prélat & Madame Féronde
Ne laissent perdre un seul petit moment.
Le mari dit : Que fait ma femme au monde ?
Ce qu'elle y fait ? Tout bien : notre Prélat
L'a consolée, & ton économat
S'en va son train toujours à l'ordinaire.
Dans le couvent toujours a-t-elle affaire ?
Où donc ? Il faut qu'ayant seule à présent
Le fait entier sur soi, la pauvre femme,
Bon gré, malgré, léans aille souvent,
Et plus encor que pendant ton vivant.
Un tel discours ne plaisoit point à l'ame.
Ame, j'ai cru le devoir appeller,
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier, lui jeûnant, & l'Abbé
Multipliant œuvre de charité,
Et mettant peine à consoler la veuve.
Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
Son soin ne fut long-temps infructueux :
Pas ne semoit en une terre ingrate.
Pater Abbas, avec juste sujet,
Appréhenda d'être pere en effet :
Comme il n'est bon que telle chose éclate,
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant & tant fut par sa paternité
Dit d'oraisons, qu'on vit du Purgatoire
L'ame sortir, légere, & n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas

Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
Ce qu'ils voyoient. L'Abbé passa pour saint.
L'époux pour sien le fruit posthume tint,
Sans autrement de calcul oser faire.
Double miracle étoit en cette affaire,
Et la grossesse, & le retour du mort.
On en chanta *Te Deum* à renfort.
Stérilité régnoit en mariage
Pendant cet an, & même au voisinage
De l'abbaye, encor bien que léans
On se vouât pour obtenir enfans.
A tant laissons l'économe & sa femme;
Et ne soit dit que nous autres époux
Nous méritions ce qu'on fit à cette ame,
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.



LE CALENDRIER

DES VIEILLARDS.

Nouvelle tirée de Bocace.

PLUS d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré.
Lorsque l'on met une fille en ménage,
Les pere & mere ont pour objet le bien,
Tout le surplus ils le comptent pour rien;

Jeune tendron à vieillard appartient ;
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, & mêmes chiens couplés ;
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris ; car ce seroit merveille,
Si sans cela la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien ?
J'en vas conter un exemple notable.

On sait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile, & maint jour fériable,
Et du devoir crut s'échapper par-là.
Très-lourdement il erroit en cela.
Cettui Richard étoit Juge dans Pise,
Homme savant en l'étude des loix ;
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe grise
Montroit assez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à-peu-près de même âge :
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux séante & la plus jeune d'ans
De la cité, fille bien alliée ;
Belle sur-tout : c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui, parmi ses parens,
Pouvoit compter les plus gros de la ville ;
En ce ne fit Richard tour d'homme habile,
Et l'on disoit communément de lui,

Que ses enfans ne manqueroient de perds.
Tel fait métier de conseiller autrui,
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
Quinzica donc n'ayant de quoi servir
Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuser, & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte & son calendrier,
Où l'on se pût, sans scrupule, appliquer
Au fait d'hymen; chose aux vieillards commode,
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très-peu;
Encor ce peu lui donnoit de la peine;
Toute en férie il mettoit la semaine,
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la légende.
Le Vendredi, disoit-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sait:
Pareillement il faut que l'on retranche
Le Samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du Dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos;
Quant au Lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusoit,
Et quand venoit aux fêtes solemnelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles,
Long-temps devant toujours il s'abstenoit;

Long-temps après il en usoit de même,
Aux quatre-temps autant il en faisoit,
Sans oublier l'avent ni le carême.
Cette saison pour le vieillard étoit
Un temps de Dieu, jamais ne s'en lassoit;
De Patrons même il avoit une liste;
Point de quartier pour un Evangéliste,
Pour un Apôtre ou bien pour un Docteur;
Vierge n'étoit, Martyr & Confesseur,
Qu'il ne chômât; tous les savoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillards, & puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.
La chose ainsi presque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grace spéciale,
Notre Docteur régaloit sa moitié
Petitement; enfin c'étoit pitié:
A cela près, il traitoit bien sa femme.
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame;
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée;
Droit au solide alloit Bartholomée;
Son seul plaisir, dans la belle saison,
C'étoit d'aller à certaine maison
Que son mari possédoit sur la côte;
Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
Là, quelquefois sur la mer ils montoient,
Et le plaisir de la pêche ils goûtoient,

San

Sans s'éloigner de bien peu de la rade.
Arrive donç qu'un jour de promenade
Bartholomée & Messer le Docteur,
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent sur mer. Ils avoient fait gageure
A qui des deux auroit plus de bonheur
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans sa pêche, & n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout qu'un homme ou deux.

Certain Corsaire apperçut la chaloupe
De notre épouse, & vint avec sa troupe
Fondre dessus; l'emmena bien & beau;
Laissa Richard: soit que près du rivage,
Il n'osât pas hasarder davantage;
Soit qu'il craignît, qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard, il ne pût de sa proie
Si bien jouir, car il aimoit la joie
Plus que l'argent, & toujours avoit fait,
Avec honneur son métier de Corsaire;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire;
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire;
Ce qu'on appelle autrement bons garçons:
On n'en voit point qui les fêtes allégue.
Or tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monégue.
La belle fit son devoir de pleurer
Un demi-jour, tant qu'il se pût étendre,
Et Pagamin de la reconforter,

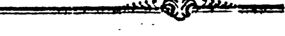
Et notre épouse à la fin de se rendre.
Il la gagna; bien savoit son métier.
Amour s'en mit; Amour, ce bon Apôtre,
Dix mille fois plus corsaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avoit sa rançon toute prête;
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer;
Car là n'étoit ni vigile, ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge par-tout, & sans nul jour ouvrable,
De la ceinture on le lui fit tomber,
Plus n'en fut fait question qu'à la table.
Notre Légiste eût mis son doigt au feu
Que son épouse étoit toujours fidelle,
Entiere & chaste; & que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche,
Pagamin dit: Si je n'ai pas bon bruit,
C'est à grand tort, je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chere moitié.
Ne plaise à Dieu, que si belle amitié
Soit par mon fait de désastre ainsi pleine:
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra selon votre desir;
Je ne veux point vous vendre ce plaisir,
Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre;
Car si j'allois vous en rendre quelqu'autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me feroit une espèce de blâme.

Ces jours passés, je pris certaine Dame,
Dont les cheveux sont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune & fraîche.
Si cette belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'est autant de conclu,
Reprenez-la; rien ne vous en empêche.
Richard reprit: Vous parlez sagement,
Et me traitez trop généreusement,
De son métier il faut que chacun vive:
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le paierai comptant, sans hésiter.
Le compliment n'est ici nécessaire;
Voilà ma bourse, il ne faut que compter,
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté? Non sera, sur mon ame,
Vous le verrez; car, quant à cette Dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi,
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevrai: ne craignant qu'un seul point,
C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.
On fait venir l'épouse tout-à-l'heure,
Qui froidement, & ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mari paroître,
Sans témoigner seulement le connoître,
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse
Devant les gens, & sa joie amoureuse

N'ose éclater, soyez sûr qu'à mon cou,
Si j'étois seul, elle seroit sautée.
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela;
Dedans sa chambre, allez, conduisez-la.
Ce qui fut fait; & la chambre fermée,
Richard commence : Eh! là, Bartholomée,
Comme tu sais, je suis ton Quinzica,
Toujours le même à l'égard de sa femme :
Regarde-moi, trouves-tu, ma chere ame,
En mon visage un si grand changement?
C'est la douleur de ton enlévement
Qui me rend tel, & toi seule en es cause;
T'ai-je jamais refusé nulle chose,
Soit pour ton jeu, soit pour tes vêtemens?
En étoit-il quelqu'une de plus brave?
De ton vouloir ne me rendois-je esclave?
Tu le seras étant avec ces gens;
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?
Ce qu'il pourra, répondit brusquement
Bartholomée. Est-il temps maintenant
D'en avoir soin? S'en est-on mis en peine,
Quand, malgré moi, l'on m'a jointe avec vous,
Vous, vieux pénard, moi fille jeune & drue,
Qui méritois d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'Hymen a de doux?
Pour cet effet, j'étois assez aimable,
Et me trouvois aussi digne, entre nous,
De ces plaisirs que j'en étois capable.
Or est le cas allé d'autre façon;
J'ai pris mari, qui, pour toute chanson,

N'a jamais eu que ses jours de férie ;
Mais Pagamin, si-tôt qu'il m'eût ravie,
Me fut donner bien une autre leçon ;
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moi donc, Monsieur mon cher époux,
Sur mon retour n'insistez davantage ;
Calendriers ne sont point en usage
Chez Pagamin, je vous en avertis,
Vous & les miens avez mérité pis ;
Vous, pour avoir mal mesuré vos forces
En m'épousant ; eux, pour s'être mépris,
En préférant les légeres amorces
De quelque bien à cet autre point-là ;
Mais Pagamin pour tous y pourvoira ;
Il ne sait Loi, ni Digeste, ni Code,
Et cependant très-bonne est sa méthode :
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en sus comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend & vous touche ;
Mais faire ici de la petite bouche
Ne sert de rien, l'on n'en croira pas moins,
Et puisqu'enfin nous voici sans témoins,
Adieu vous dis, vous, & vos jours de fête,
Je suis de chair, les habits rien n'y font.
Vous savez bien, Monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires sont.
A tant se tut. Richard tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Barthelomée ayant ses hontes bues,

Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse,
Qu'il en mourut à quelques jours de-là,
Et Pagamin prit à femme sa veuve.
Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choisis l'un & l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris;
Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante,
Car, en ce cas, Messieurs les favoris
Font leur ouvrage, & la Dame est contente.



LE PSEAUTIER.

Conte tiré de Rabelais.

NONNES, souffrez, pour la derniere fois,
Qu'en ce recueil, malgré moi, je vous place.
De vos bons tours les contes ne sont froids;
Leur aventure a, ne sais, quelle grace
Qui n'est ailleurs : ils emportent les voix.
Encore un donc, & puis c'en seront trois.
Trois? Je faux d'un; c'en seront au moins quatre.
Comptons-les bien. Mazet le compagnon.
L'Abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre.
Ce conte-ci qui n'est le moins fripon;

Quant à sœur Jeanne, ayant fait un poupon,
Je ne tiens pas qu'il le faille rabattre.
Les voilà tous : quatre c'est compte rond.
Vous me direz : c'est une étrange affaire,
Que nous ayons tant de part en ceci.
Que voulez-vous ? Je n'y saurois que faire,
Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
Si vous teniez toujours votre bréviaire,
Vous n'auriez rien à démêler ici ;
Mais ce n'est pas votre plus grand souci,
Passons donc vîte à la présente histoire.

Dans un couvent de Nonnes fréquentoit
Un jouvenceau friand, comme on peut croire,
De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit
Goût à le voir, & des yeux le couvoit,
Lui sourioit, faisoit la complaisante,
Et se disoit sa très-humble servante,
Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.
Le conte dit que léans il n'étoit
Vieille ni jeune, à qui le personnage
Ne fit songer quelque chose à par soi.
Soupirs trottoient ; bien voyoit le pourquoi,
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Isabeau seule, pour son usage,
Eut le galant ; elle le méritoit ;
Douce d'humeur, gentille de corsage,
Et n'en étant qu'à son apprentissage,
Belle de plus : ainsi l'on l'envioit
Pour deux raisons ; son amant, & ses charmes.

Dans ses amours chacune l'épioit ;
Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes :
Tant & si bien l'épierent les sœurs,
Qu'une nuit sombre, & propre à ces douceurs,
Dont on confie aux ombres le mystère,
En sa cellule ont oui certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'étoient pas sans doute en son bréviaire :
C'est le galant, se dit-on, il est pris,
Et de courir, l'alarme est aux esprits ;
L'essain frémit, sentinelle se pose.
On va conter en triomphe la chose
A Mere Abbesse ; & heurtant à grands coups,
On lui cria : Madame, levez-vous,
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme.
Vous noterez que Madame n'étoit
En oraison, ni ne prenoit son somme ;
Trop bien alors dans son lit elle avoit
Messire Jean, Curé du voisinage.
Pour ne donner aux Sœurs aucun ombrage,
Elle se leve, en hâte, étourdiment,
Cherche son voile, & malheureusement
Dessous sa main tombe du personnage
Le haut-de-chausse, assez bien ressemblant,
Pendant la nuit, quand on n'est éclairé,
A certain voile aux Nonnes familier,
Nommé, pour lors, entr'elles le Pseautier.
La voilà donc de grégues affublée.
Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,
Et s'étant fait raconter derechef

Tout le catus, elle dit, irritée :
Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du diable, & qui nous gâtera
Notre couvent : si Dieu plaît, ne sera :
S'il plaît à Dieu, bon ordre s'y mettra :
Vous la verrez tantôt bien chapitrée.
Chapitre donc, puisque chapitre y a,
Fut assemblé. Mere Abbesse entourée
De son Sénat, fait venir Isabeau,
Qui s'arrosoit de pleurs tout le visage,
Se souvenant qu'un maudit jouvenceau
Venoit d'en faire un différent usage.
Quoi ! dit l'Abbesse, un homme dans ce lieu !
Un tel scandale en la maison de Dieu !
N'êtes-vous point morte de honte encore ?
Qui vous a fait recevoir parmi nous
Cette voirie ? Isabeau, savez-vous,
(Car désormais qu'ici l'on vous honore
Du nom de Sœur, ne le prétendez pas)
Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas
Notre Institut condamne une méchante ?
Vous l'apprendrez, avant qu'il soit demain.
Parlez, parlez. Lors la pauvre Nonnain,
Qui jusques-là confuse & repentante,
N'osoit branler, & la vue abaissoit,
Leve les yeux, par bonheur apperçoit
Le haut-de-chausse, à qui toute la bande,
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.
Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant

S'en apperçût. Aussi-tôt la pauvrette
Reprend courage, & dit tout doucement :
Votre pseautier a ne sais quoi qui pend,
Raccommodez-le. Or c'étoit l'éguillette.
Assez souvent pour bouton on s'en sert.
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut-de-chausse, & la jeune Nonnette
Ayant l'idée encor fraîche des deux,
Ne s'y méprit. Non pas que le Messire
Eût chausse faite ainsi qu'un amoureux ;
Mais à-peu-près ; cela devoit suffire.
L'Abbesse dit : Elle ose encore rire !
Qu'elle insolence ! Un péché si honteux
Ne la rend pas plus humble & plus soumise ?
Veut-elle point que l'on la canonise ?
Laissez mon voile, esprit de Lucifer :
Songez, songez, petit tison d'enfer,
Comme on pourra raccommoder votre ame.
Pas ne finit Mere Abbesse sa gamme,
Sans sermoner & tempêter beaucoup.
Sœur Isabeau lui dit encore un coup :
Raccommodez votre pseautier, Madame.
Tout le troupeau se met à regarder ;
Jeunes de rire, & vieilles de gronder.
La voix manquant à notre sermoneuse,
Qui de son troc bien fâchée & honteuse,
N'eut pas le mot à dire en ce moment ;
L'essain fit voir, par son bourdonnement,
Combien rouloient de diverses pensées
Dans les esprits. Enfin l'Abbesse dit :

Devant qu'on eût tant de voix ramassées,
Il seroit tard. Que chacune en son lit
S'aille remettre. A demain toute chose.
Le lendemain ne fut tenu, pour cause,
Aucun Chapitre; & le jour ensuivant
Tout aussi peu. Les sages du couvent
Furent d'avis que l'on se devoit taire;
Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau.
On n'en vouloit à la pauvre Isabeau
Que par envie. Ainsi, n'ayant pu faire
Qu'elle lâchât aux autres le morceau,
Chaque Nonnain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput à notre belle on laisse
Le jeune fils, le Pasteur à l'Abbesse,
Et l'union alla jusques au point,
Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.

A FEMME AVARE, GALANT ESCROC.

Nouvelle tirée de Bocace.

QU'UN HOMME soit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort : plus d'amour sans payer :

En beaux louis se content les fleurettes.
Ce que je dis, des coquettes s'entend.
Pour notre honneur, si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse.
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.
Je choisirai pour exemple Gulphar,
Le drôle fit un trait de franc soudar;
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans débourser, escroquant la chrétienne.
Ceci notez, & qu'il vous en souvienne,
Galans d'épée; encor bien que ce tour,
Pour vous styler, soit fort peu nécessaire.
Je trouverois maintenant à la Cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez sire Gasparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle étoit jeune & belle créature,
Plaisoit beaucoup, fors un point, qui gâtoit
Toute l'affaire, & qui seul rebutoit
Les plus ardens, c'est qu'elle étoit avare:
Ce n'est pas chose en ce siécle fort rare;
Je l'ai jà dit, rien n'y font les soupirs.
Celui-là parle une langue barbare,
Qui, l'or en main, n'explique ses desirs.
Le jeu, la jupe & l'amour des plaisirs,
Sont les ressorts que Cupidon emploie:
De leur boutique il sort, chez les François,
Plus de cocus que du cheval de Troie

Il ne ſortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle
Qu'il ne parlât. Chacun ſait ce que c'eſt
Que de parler : le Lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainſi la choſe.
Gulphar donc parle, & ſi bien, qu'il propoſe
Deux cens écus. La belle l'écouta,
Et Gaſparin à Gulphar les prêta :
Ce fut le bon ; puis aux champs s'en alla,
Ne ſoupçonnant aucunement ſa femme.
Gulphar les donne en préſence des gens.
Voilà, dit-il, deux cens écus comptans
Qu'à votre époux vous donnerez, Madame.
La belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique, & pour mieux jouer ſon rôle.
Le lendemain, elle le régala
Tout de ſon mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit, ce jour & les ſuivans,
Pour ſon argent, & même avec uſure :
A bon payeur on fait bonne meſure.
Quand Gaſparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, ſon épouſe préſente,
J'ai votre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu pour une affai e urgente
Aucun beſoin, comme je l'avois cru :
Déchargez-en votre livre, de grace.
A ce propos, auſſi froide que glace,
Notre galante avoua le reçu.
Qu'eût-elle fait ? on eût prouvé la choſe.

Son regret fut d'avoir enflé la dose
De ses faveurs, c'est ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'étoit !
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la ville,
Le publier, le prêcher sur les toîts.
De l'en blâmer il seroit inutile :
Ainsi vit-on chez nous autres François.

LE GASCON PUNI.

NOUVELLE.

Un Gascon, pour s'être vanté
De posséder certaine belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.
Il se vantoit à faux, & ne possédoit rien.
Mais quoi ! tout médisant est prophete en ce monde :
On croit le mal d'abord; mais, à l'égard du bien,
Il faut que la vue en réponde.
La Dame cependant du Gascon se moquoit,
Même au logis pour lui rarement elle étoit ;
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable & de divine,
La belle aussi-tôt s'enfuyoit,
S'allant sauver chez sa voisine.
Elle avoit nom Philis; son voisin, Eurilas,

La voisine, Cloris, le Gascon, Dorilas,
Un sien ami, Damon, c'est tout, si j'ai mémoire.
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'histoire,
Etoit amant aimé, galant, comme on voudra.
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Philis son humeur libre, gaie & sincere,
Montroit qu'elle étoit sans affaire,
Sans secret, sans passion.
On ignoroit le prix de sa possession :
Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans, & venoit d'enterrer
Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
Vieux barbon, qui laissoit d'écus plein une tonne.
En mille endroits de sa personne
La belle avoit de quoi mettre un Gascon aux cieux;
Des attraits par-dessus les yeux,
Je ne sais quel air de pucelle,
Mais le cœur tant soit peu rébelle,
Rébelle toutefois de la bonne façon.
Voilà Philis. Quant au Gascon,
Il étoit Gascon, c'est tout dire.
Je laisse à penser si le sire
Importuna la veuve, & s'il fit des sermens :
Ceux des Gascons & des Normands
Passent peu pour mots d'Evangile.
C'étoit pourtant chose facile,
De croire Dorilas de Philis amoureux ;
Philis, dissimulant, dit un jour à cet homme :
Je veux un service de vous ;
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome,

C'eſt que vous nous aidiez à tromper un jaloux.
La choſe eſt ſans péril, & même fort aiſée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Cloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,
Il leur faut une nuit entiere, & par-delà,
Pour démêler entr'eux tout ce différend-là;
Notre but eſt qu'Eurilas penſe,
Vous ſentant près de lui, que ce ſoit ſa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abſtinence;
Et, ſoit par jalouſie, ou bien par impuiſſance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié;
Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite:
C'eſt aſſez qu'en ſon lit il trouve une cornette.
Nous vous ajuſterons; enfin, ne craignez rien,
Je vous récompenſerai bien.
Pour ſe rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gaſcon eût couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient, on le coëffe, on le met au grand lit
On éteint les flambeaux, Eurilas prend ſa place.
Du Gaſcon la peur ſe ſaiſit
Il devient auſſi froid que glace,
Il n'oſoit touſſer ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher,
Se fait petit, ſe ſerre, au bord ſe va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée;
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur, cette nuit, ſe retourna cent fois,
Et, juſques ſur le nez, lui porta certains doigts,

Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ses inquiétudes,
C'eſt qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari : tels cas ſont dangereux,
Lorſque l'un des conjoints ſe ſent privé du ſomme
Toujours nouveaux ſujets alarmoient le pauvre homme.
L'on étendoit un pied, l'on approchoit un bras ;
Il crut même ſentir la barbe d'Eurilas.
Mais voici quelque choſe, à mon ſens, de terrible.
Une ſonnette étoit près du chevet du lit,
Eurilas de ſonner & faire un bruit horrible.
Le Gaſcon ſe pâme à ce bruit ;
Cette fois-là ſe croit détruit :
Fait un vœu, renonce à ſa Dame,
Et ſonge au ſalut de ſon ame ;
Perſonne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour on ouvrit.
Philis l'avoit promis ; quand voici de plus belle
Un flambeau, comble de tous maux.
Le Gaſcon, après ces travaux,
Se fût bien levé ſans chandelle.
Sa perte étoit alors un point tout aſſuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé,
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
Je le veux, dit une perſonne,
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'étoit Philis qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, & qui, ſans trop attendre,
Toute en chemiſe s'alla rendre

Dans les bras de Cloris, qu'accompagnoit Damon.
C'étoit, dis-je, Philis qui conta du Gascon
La peine & la frayeur extrême,
Et qui, pour l'obliger à se tuer lui-même,
En lui montrant ce qu'il avoit perdu,
Laissoit son sein à demi-nu.



LE ROI CANDAULE ET LE MAITRE EN DROIT.

FORCE gens ont été l'instrument de leur mal:
Candaule en est un témoignage.
Ce Roi fut en sottise un très-grand personnage,
Il fit pour Gygès, son vassal,
Une galanterie imprudente & peu sage.
Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant
Et les traits délicats dont la Reine est pourvue:
Je vous jure, ma foi, que l'accompagnement
Est d'un tout autre prix & passe infiniment;
Ce n'est rien qui ne l'a vue
Toute nue.
Je vous la veux montrer sans qu'elle en sache rien;
Car j'en sais un très-bon moyen:
Mais à condition.... vous m'entendez fort bien,
Sans que j'en dise davantage;

Gygès, il vous faut être sage,
Point de ridicule desir.
Je ne prendrois pas de plaisir
Aux vœux impertinens qu'une amour sotte & vaine
Vous feroit faire pour la Reine.
Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant,
Comme un beau marbre seulement.
Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,
Que même le souhait ne peut aller plus loin.
Dedans le bain je l'ai laissée:
Vous êtes connoisseur, venez être témoin
De ma félicité suprême.
Ils vont. Gygès admire. Admirer, c'est trop peu,
Son étonnement est extrême.
Ce doux objet joua son jeu:
Gygès en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.
Il auroit voulu se taire,
Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti;
Mais son silence eût fait soupçonner du mystere:
L'exagération fut le meilleur parti.
Il s'en tint donc pour averti;
Et, sans faire le fin, le froid, ni le modeste,
Chaque point, chaque article eut son fait, fut loué.
Dieux! disoit-il au Roi, quelle félicité!
Le beau corps! le beau cuir! ô ciel! & tout le reste.
De ce gaillard entretien
La Reine n'entendit rien;
Elle l'eût pris pour outrage:
Car, en ce siécle ignorant,
Le beau sexe étoit sauvage;

Il ne l'eſt plus maintenant,
Et des louanges pareilles,
De nos Dames d'à préſent
N'écorchent point les oreilles.
Notre examinateur ſoupiroit dans ſa peau :
L'émotion croiſſoit, tant tout lui ſembloit beau.
Le Prince s'en doutant, l'emmena ; mais ſon ame
Emporta cent traits de flamme.
Chaque endroit lança le ſien.
Hélas ! fuir n'y ſert de rien :
Tourmens d'amour ſont ſi bien,
Qu'ils ſont toujours de la ſuite.
Près du Prince, Gygès eut aſſez de conduite ;
Mais de ſa paſſion la Reine s'apperçut :
Elle fut,
L'origine du mal ; le Roi prétendant rire,
S'aviſa de lui tout dire.
Ignorant ! ſavoit-il point
Qu'une Reine, ſur ce point,
N'oſe entendre raillerie ?
Et, ſuppoſé qu'en ſon cœur
Cela lui plaiſe, elle rie ;
Il lui faut, pour ſon honneur,
Contrefaire la furie.
Celle-ci le fut vraiment,
Et réſerva dans ſoi-même,
De quelque vengeance extrême,
Le deſir très-véhément.
Je voudrois pour un moment,
Lecteur, que tu fuſſes femme ;

Tu ne saurois autrement
Concevoir jusqu'où la Dame
Porta son secret dépit.
Un mortel eut le crédit
De voir de si belles choses,
A tous mortels lettres closes !
Tels dons étoient pour des Dieux,
Pour des Rois, voulois-je dire,
L'un & l'autre y vient de cire ;
Je ne sais quel est le mieux.
Ces pensers incitoient la Reine à la vengeance.
Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout.
Amour même, dit-on, fut de l'intelligence :
De quoi ne vient-il point à bout ?
Gygès étoit bien fait ; on l'excusa sans peine :
Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.
Il étoit mari, c'est son mal,
Et les gens de ce caractere
Ne sauroient, en aucune affaire,
Commettre de péché qui ne soit capital.
Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue ?
Voilà le Roi haï, voilà Gygès aimé,
Voilà tout fait & tout formé
Un époux du grand catalogue,
Dignité peu briguée & qui fleurit pourtant.
La sottise du Prince étoit d'un tel mérite,
Qu'il fut fait *in petto* confrere de Vulcan ;
De-là jusqu'au bonnet la distance est petite.
Cela n'étoit que bien ; mais la Parque maudite
Fut aussi de l'intrigue, &, sans perdre de temps,

Le pauvre Roi par nos amans
Fut député vers le Cocyte.
On le fit trop boire d'un coup :
Quelquefois, hélas ! c'est beaucoup.
Bientôt un certain breuvage
Lui fit voir le noir rivage,
Tandis qu'aux yeux de Gygès
S'étaloient de blancs objets :
Car, fût-ce amour, fût-ce rage,
Bientôt la Reine le mit
Sur le trône & dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire :
On la savoit assez ; mais je m'en sais bon gré,
Car l'exemple a très-bien quadré :
Mon texte y va tout droit ; mais j'ai bien peine à croire
Que le Docteur en Droit, dont je vais discourir,
Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome, pour ce coup-ci, me fournira la scène :
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux tems
Rendoient triste, sévere, incommode aux galans,
Et de sottes femelles pleine ;
Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant & beau,
Où l'on suit un train plus nouveau ;
Le plaisir est la seule affaire
Dont se piquent ses habitans.
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,
Ce seroit un voyage à faire.
Rome donc eut n'aguere un maître dans cet art ;
Qui du tien & du mien tire son origine ;

Homme qui hors dè-là faisoit le goguenard ;
Tout passoit par son étamine :
Aux dépens du tiers & du quart
Il se divertissoit. Avint que le Légiste,
Parmi ses écoliers, dont il avoit toujours
Longue liste,
Eut un François moins propre à faire en droit un cours
Qu'en amours.
Le Docteur, un beau jour, le voyant sombre & triste,
Lui dit : Notre Féal, vous voilà de relais ;
Car vous avez la mine, étant hors de l'école,
De ne lire jamais
Barthole.
Que ne vous poussez-vous ? Un François être ainsi.
Sans intrigue & sans amourettes !
Vous avez des talens, nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu merci.
L'étudiant reprit : Je suis nouveau dans Rome,
Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux gens
Pour la somme,
Je ne vois pas que les galans
Trouvent ici beaucoup à faire.
Toute maison est monastere ;
Double porte, verroux, une matrône austere ;
Un mari, des Argus. Qu'irai-je, à votre avis,
Chercher en de pareils logis ?
Prendre la lune aux dents, seroit moins difficile.
Ha ! ha ! la lune aux dents, repartit le Docteur !
Vous nous faites beaucoup d'honneur.
J'ai pitié de gens neufs comme vous ; notre ville

Ne vous eſt pas connue, autant que je puis voir;
Vous croyez donc qu'il faille avoir
Beaucoup de peine à Rome, en fait que d'aventures?
Sachez que nous avons ici des créatures
Qui feroient leurs maris cocus
Sur la mouſtache d'un Argus.
La choſe eſt chez nous très-commune :
Témoignez ſeulement que vous cherchez fortune,
Placez-vous dans l'égliſe auprès du bénitier,
Préſentez ſur le doigt aux Dames l'eau ſacrée,
C'eſt d'amourettes les prier.
Si l'air du Suppliant à quelque Dame agrée,
Celle-là ſachant ſon métier,
Vous enverra faire un meſſage.
Vous ſerez déterré, logeaſſiez-vous en lieu
Qui ne fût connu que de Dieu.
Une vieille viendra, qui, faite au badinage,
Vous ſaura ménager un ſecret entretien :
Ne vous embarraſſez de rien.
De rien? c'eſt un peu trop : j'excepte quelque choſe;
Il eſt bon de vous dire en paſſant, notre ami,
Qu'à Rome il faut agir en galant & demi.
En France, on peut conter des fleurettes, l'on cauſe:
Ici tous les momens ſont chers & précieux.
Romaines vont au but. L'autre reprit : Tant mieux
Sans être Gaſcon, je puis dire
Que je ſuis un merveilleux ſire ;
Peut-être ne l'étoit-il point ;
Tout homme eſt Gaſcon ſur ce point.
Les avis du Docteur furent bons. Le jeune homme

Se

Se campe en une Eglise, où venoit tous les jours
La fleur & l'élite de Rome,
Des Graces, des Vénus, avec un grand concours
D'Amours ;
C'est-à-dire, en chrétien, beaucoup d'anges femelles.
Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles;
Bénitier, le lieu saint n'étoit pas sans cela,
Notre homme en choisit un, chanceux pour ce point-là ;
A chaque objet qui passe, adoucit ses prunelles :
Révérences, le drôle en faisoit des plus belles,
Des plus dévotes : cependant
Il offroit l'eau lustrale. Un Ange entre les autres
En prit de bonne grace. Alors l'Etudiant
Dit en son cœur : elle est des nôtres.
Il retourne au logis : vieille vient ; rendez-vous.
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.
Il s'y fit nombre de folies.
La Dame étoit des plus jolies,
Le passe-temps fut des plus doux.
Il le conte au Docteur ; discrétion françoise
Est chose outre nature, & d'un trop grand effort;
Dissimuler un tel transport,
Cela sent son amour bourgeoise.
Du fruit de ses conseils le Docteur s'applaudit,
Rit en Jurisconsulte, & des maris se raille.
Pauvres gens, qui n'ont pas l'esprit
De garder du loup leur ouaille !
Un berger en a cent, des hommes ne sauront

Garder la ſeule qu'ils auront.
Bien lui ſembloit ce ſoin choſe un peu mal-aiſée,
Mais non pas impoſſible, & ſans qu'il eût cent yeux,
Il défioit, graces aux cieux,
Sa femme, quoique très-ruſée.
A ce diſcours, ami Lecteur,
Vous ne croiriez jamais, ſans avoir quelque honte,
Que l'héroïne de ce conte
Fût propre femme du Docteur.
Elle l'étoit pourtant. Le pis eſt que mon homme,
En s'informant de tout, & des ſi & des cas,
Et comme elle étoit faite, & quels ſecrets appas,
Vit que c'étoit ſa femme en ſomme.
Un ſeul point l'arrêtoit : c'étoit certain talent
Qu'avoit en ſa moitié trouvé l'Etudiant,
Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.
A ce ſigne, ce n'eſt pas elle,
Diſoit en ſoi le pauvre époux ;
Mais les autres points y ſont tous.
C'eſt elle, mais ma femme au logis eſt rêveuſe,
Et celle-ci paroît cauſeuſe,
Et d'un agréable entretien ;
Aſſurément c'en eſt une autre ;
Mais du reſte il n'y manque rien,
Taille, viſage, traits, même poil ; c'eſt la nôtre.
Après avoir bien dit tout-bas,
Ce l'eſt, & puis, ce ne l'eſt pas,
Force fut qu'au premier en demeurât le Sire.
Je laiſſe à penſer ſon courroux,

Sa fureur, afin de mieux dire.
Vous vous êtes donné un second rendez-vous,
Pourſuivit-il. Oui, reprit notre Apôtre,
Elle & moi n'avons eu garde de l'oublier,
Nous trouvant trop bien du premier,
Pour n'en pas ménager un autre,
Très-réſolus tous deux de ne nous rien devoir.
La réſolution, dit le Docteur, eſt belle,
Je ſaurois volontiers quelle eſt cette donzelle.
L'écolier répartit : Je ne l'ai pu ſavoir;
Mais qu'importe, il ſuffit que je ſois content d'elle.
Dès-à-préſent je vous réponds
Que l'époux de la Dame a toutes ſes façons;
Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons
Demain à tel endroit, à telle heure, ſans faute.
On doit m'attendre entre deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats.
Le rendez-vous n'eſt point dans une chambre haute,
Le logis eſt propre & paré.
On m'a fait à l'abord traverſer un paſſage,
Où jamais le jour n'eſt entré;
Mais auſſi-tôt après, la vieille du meſſage
M'a conduit en des lieux, où loge en bonne foi
Tout ce qu'amour a de délices,
On peut s'en rapporter à moi.
A ce diſcours, jugez quels étoient les ſupplices
Qu'enduroit le Docteur, il forme le deſſein
De s'en aller, le lendemain,
Au lieu de l'écolier, & ſous ce perſonnage

Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage
Dont il fût à jamais parlé.
N'en déplaise au nouveau confrere,
Il n'étoit pas bien conseillé ;
Mieux valoit pour le coup se taire,
Sauf d'apporter en temps & lieu
Remède au cas, moyennant Dieu.
Quand les épouses font un récipiendaire,
Au benoît état de cocu,
S'il en peut sortir franc, c'est à lui beaucoup faire;
Mais quand il est déjà reçu,
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le Docteur raisonna d'autre sorte, & fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant
Son parrein en cocuage,
Il feroit tour d'homme sage;
Son parrein, cela s'entend,
Pourvu que sous ce galant
Il eût fait apprentissage ;
Chose dont à bon droit le Lecteur peut douter.
Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller
Au logis de l'aventure,
Croyant que l'allée obscure,
Son silence, & le soin de se cacher le nez,
Sans qu'il fût reconnu, le feroient introduire
En ces lieux si fortunés ;
Mais par malheur, la vieille avoit, pour se conduire,
Une lanterne sourde, & plus fine cent fois
Que le plus fin Docteur ès loix,

Elle reconnut l'homme, & sans être surprise,
Elle lui dit : Attendez-là,
Je vais trouver Madame Elise,
Il la faut avertir ; je n'ose, sans cela,
Vous mener dans sa chambre; & puis vous devez être
En autre habit pour l'aller voir,
C'est-à-dire, en un mot, qu'il n'en faut point avoir.
Madame attend au lit. A ces mots, notre maître,
Poussé dans quelque bouge, y voit d'abord paroître
Tout un déshabillé, des mules, un peignoir,
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme;
Parfums sur la toilette, & des meilleurs de Rome;
Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait
Si l'on eût attendu le Cardinal-Préfet.
Le Docteur se dépouille, & cette gouvernante
Revient, & par la main le conduit en des lieux
Où notre homme, privé de l'usage des yeux,
Va d'une façon chancelante.
Après ces détours ténébreux,
La vieille ouvre une porte, & vous pousse le sire
En un fort malplaisant endroit,
Quoique ce fût son propre empire;
C'étoit en l'école de droit.
En l'école de droit! Là même, le pauvre homme
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison,
Pensa tomber en pamoison.
Le conte en courut par tout Rome.
Les écoliers alors attendoient leur Régent,
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.

Grand éclat de risée, & grand chuchillement,
Universel étonnement.
Est-il fou? Qu'est-ce là? Vient-il de voir quelqu'une?
Ce ne fut pas le tout : sa femme se plaignit.
Procès. La parenté se joint en cause, & dit
Que du Docteur venoit tout le mauvais ménage,
Que cet homme étoit fou, que sa femme étoit sage.
On fit casser le mariage,
Et puis la Dame se rendit
Belle & bonne Religieuse
A Saint-Croissant, en Vavoureuse :
Un Prélat lui donna l'habit.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES CONTES

Contenus en ce Volume.

Fin de la Table du premier Volume.

